

Ce Journal . . . doit être pour un élégant ce que la grammaire et le dictionnaire de l'académie sont pour un écrivain.
Passage d'un article publié le 15 juillet 1812.

Chapitre 4

Le déclin et la succession du périodique après 1831

4.1 Crise et relance

Le journal fut privé de son éditeur charismatique Pierre de La Mésangère à un moment où d'autres problèmes l'accablaient. La révolution de juillet 1830 avait bouleversé Paris. L'ancienne noblesse quittait la capitale et le nouveau roi manifestait sa volonté de vivre "bourgeoisement" par une réduction du luxe dans sa vie privée et à la cour. Ceci eut un effet négatif sur la consommation d'objets de mode, et par suite, des journaux propageant les futilités de la vie. Par dessus le marché, un afflux de nouveaux concurrents détourna presque toute la clientèle traditionnelle. Enfin, une épidémie ravagea l'Europe et l'élégance cessa d'être la préoccupation principale du beau monde.

Examinons de près tous ces facteurs. D'abord la révolution vestimentaire qui s'opéra à la cour. Décidé à pratiquer "l'embourgeoisement", Louis-Philippe paraissait souvent en public vêtu en toute modestie, sans faire de son arrivée l'occasion d'une cérémonie d'apparat et même sans être aperçu du tout. La reine aussi, en évitant gaspillage et tapage, donnait l'exemple de mœurs simples et menait rarement grand train. La conséquence fut en France une moindre demande pour les choses de la mode en général. La rédaction du journal n'approuva pas cette attitude. Elle s'interrogea dès le 30 septembre 1830 : "Sans le luxe . . . comment la richesse et l'abondance circuleraient-elles dans toutes les classes de la société? Que deviendrait le commerce?" Faire des économies oui, mais sans détruire la prospérité et la beauté et sans causer l'immobilisme de la mode. Et elle se plaignait souvent qu'il n'y eût plus de toilettes remarquables, que tout était devenu triste et ennuyeux, qu'un style uniforme, médiocre et mesquin menaçait de s'imposer. Le 10 mars 1832 s'ouvrit un débat sur la question de savoir si raison et luxe

étaient compatibles, si les vêtements raisonnables n'étaient pas laids à faire peur, si l'utilité n'étouffait pas la mode. "Le juste-milieu a autant de peine à prendre faveur en modes qu'en politique", affirma-t-elle le 25 septembre 1831 dans l'espoir que les responsables entendraient raison et se doteraient de vêtements plus chics et plus coûteux. Cet espoir fut généralement déçu. Il ne resta qu'à décrire les effets de la parcimonie, ennemie du luxe, par exemple le 25 novembre 1831 quand le journal remarque qu' "on ne joue que deux francs à l'écarté". Ayant prôné la nouvelle attitude qui voulait "de la recherche dans le nécessaire, de l'élégance dans l'utilité", il critiqua ceux qui ne respectaient pas cette maxime, par exemple le 10 juillet 1832 : "la toilette actuelle d'une élégante, aux robes et manches démesurément amples, habillerait, sans peine, deux ou trois femmes". Journalistes et lecteurs étaient donc devenus plus méfiants à l'égard de la mode. La vie des publications traitant de choses frivoles était devenue difficile : on soulignait rarement le besoin de distinction et de goût.

L'autre facteur important contribuant au déclin du journal, fut l'intensification de la concurrence. Nous avons vu à la page 166 qu'en 1829 et 1830 les publicistes avaient inondé le marché d'une dizaine de nouveaux magazines de mode, dont trois qui allaient avoir une très longue carrière et plusieurs qui coûtaient beaucoup moins cher que le *Journal des Dames et des Modes*, entre 6 et 18 francs au lieu de 36.¹ L'ancien rival de La Mésangère, Emile de Girardin, finit par fonder *La Vogue* cinq jours seulement après la mort de celui-ci, contrefaisant presque toutes les gravures et copiant maintes lignes du journal de l'ancien abbé. Ce même Girardin avait créé en 1829 *La Mode*, dont le tirage avait ravi au *Journal des Dames* ... la première place parmi les périodiques de mode, conservée si longtemps.²

Les futurs magnats de la presse semblaient comprendre que les journaux féminins, négligés jusqu'alors par les hommes d'affaires, pouvaient être une source de profit non négligeable si l'on disposait d'administrateurs compétents, de plumes illustres et de techniciens capables de tenir compte des innovations. Ils réalisèrent plusieurs changements : un financement par les annonces, une séparation des fonctions d'éditeur et de rédacteur en chef, un autre format et une autre présentation typographique des pages. Ainsi, peu à peu, les journaux s'éloignaient de l'héritage du XVIII^e siècle. Parmi les inventions techniques contribuant à cet éloignement figuraient la presse à vapeur, les rouleaux en gélatine, les encres plus résistantes, les machines

¹ Le prix de l'abonnement au *Narcisse* (1830-48) et à *La Revue des Modes de Paris* (1833-34) s'élevait à six francs par an. Le succès de certains concurrents se manifeste par leur longévité : *La Mode* a survécu jusqu'en 1855, *Le Follet* jusqu'en 1882 et le *Journal des Tailleurs* jusqu'en 1896.

² Plus tard, en 1836, Girardin allait fonder, entre autres, *La Presse*, périodique à tirage et publicité énormes (voir aussi p. 231).

à papier continu, la composition typographique par assemblage mécanique et la lithographie.³ Ce fut en somme une révolution dans la presse périodique, le début d'une ère nouvelle du journalisme.

L'épidémie de choléra fut un autre obstacle à la relance de l'illustré après la mort de *La Mésangère*. Quatre grandes vagues de ce fléau inconnu jusqu'alors en Europe ont déferlé sur les pays européens au XIX^e siècle : en 1829–37, en 1846–54, en 1864–67 et en 1883–96. Venue de l'Inde, la maladie est passée par les mondes arabe, slave et germanique avant d'atteindre Paris, touché de plein fouet en 1832. L'illustré a d'abord méconnu et sous-estimé la gravité de la "cholérine", minimisant ses symptômes et ironisant le 20 juin 1831 : "C'est une maladie à la mode comme furent autrefois la *grippe* et la *cocotte*". Mais bientôt la plaisanterie tourna court, faisant place aux récits d'angoisse et aux conseils sur les précautions à prendre. La cause du choléra étant inconnue, tout le monde se livrait à des spéculations : les monarchistes la considéraient comme une conséquence de la révolution de 1830; l'opposition libérale pensait que le choléra venait de l'excès d'alcool et de la débauche; le menu peuple y voyait une tentative des riches pour décimer le nombre des pauvres; les médecins en attribuaient la responsabilité aux moyens de transport et au commerce international qui rapprochaient les peuples et augmentaient les risques de contagion.

Le journal proposait toutes sortes de remèdes, certains inefficaces comme la suppression des repas copieux et des boissons alcoolisées, la vaporisation d'odeurs fortes, le fait de fumer de petits cigares, l'application de pommades et d'onguents, l'abstinence en amour et l'ingestion de plantes médicinales mexicaines.⁴ D'autres recommandations inspirées d'une démarche sanitaire provenaient de l'idée que le bacille se propageait par l'eau infectée, l'alimentation malpropre et le contact avec un sujet cholérique. Elles conseillaient l'utilisation de linge stérilisé au chlore et au vinaigre, l'emploi de masques

³ La presse en bois à main, qui nécessitait neuf opérations manuelles pour produire un journal, cédait peu à peu la place à la presse en métal inventée par Koenig, qui réduisait le travail à trois opérations. La nouvelle machine, dotée de plusieurs cylindres et alimentée par la vapeur, permettait de produire plus vite et à plus grand tirage. Pour cette invention et d'autres améliorations dans l'art typographique, voir P. Dupont, *Histoire de l'imprimerie*, Paris 1854, pp. 316/317. Carpentier-Méricourt, imprimeur du *Journal des Dames* ... à cette époque, se plaint dans une demande de brevet de lithographe en 1829, que "la lithographie, d'abord appliquée à reproduire les dessins, les gravures, a maintenant envahi une partie de l'imprimerie en lettres" et que cela provoque un grand dommage aux imprimeurs en lettres qui n'ont pas le brevet de lithographe (Arch. Nat. F¹⁸ 1743).

⁴ Abstention de boissons alcoolisées, y compris le vin : 31 mars 1831; interdiction de repas copieux : 31 décembre 1831; consommation de petits cigares parce que "la fumée du tabac ... paraît ... neutraliser la plupart des miasmes animaux" : 30 novembre 1831; renoncement "aux jouissances de l'amour" : 30 avril 1832; phytothérapie mexicaine : 20 novembre 1832.

pour empêcher l'inhalation des "animalcules qui remplissent l'air" et un souci d'hygiène minutieuse. Généralement les conseils médicaux ne rentrent pas dans les attributions d'un journal de mode. On s'y soucie plutôt d'un public sain, libre et préoccupé de problèmes qui ne dépassent pas en gravité les sempiternelles interrogations sur "quoi mettre" ou "comment impressionner les autres". Toutefois, l'épidémie battait son plein et le *Journal des Dames et des Modes* ne pouvait qu'apporter son soutien aux victimes de cette terrible maladie.

En face de ces nombreuses causes de déclin, il fallait donc faire preuve de témérité en tant qu'éditeur pour s'intéresser à l'illustré en juillet 1831, au moment où le journal fut mis aux enchères. Un homme courageux fut trouvé en la personne d'un ancien député royaliste, le baron Xavier Alfred Dufougerais, avocat de formation et homme de lettres à ses heures. Il était âgé de 26 ans seulement et ne disposait même pas d'une assez grande fortune pour se permettre une telle dépense, car six semaines auparavant, le 19 mai 1831, il venait d'acheter dans le même secteur *La Mode* de Girardin dont il avait été l'un des principaux rédacteurs.⁵ Toutefois il emprunta 8 469 francs à un certain Albert Bertier de Sauvigny et paya au total la somme de 12 703,50 francs pour le droit de pouvoir continuer le *Journal des Dames*...⁶ Il eut même l'audace de s'offrir, un mois plus tard, cet autre magazine de Girardin, *La Vogue*, "journal des hommes et des femmes à la mode", premier périodique à porter ce titre.

Pourquoi cette témérité? Ayant perdu son siège de député au cours des tourmentes politiques, l'énergique baron, ne pouvant se résigner à ses médiocres succès d'auteur, décida d'avoir ses propres journaux pour répandre ses idées, faire apprécier ses poésies et disposer d'un champ d'action lui permettant de réaliser un rêve nourri depuis longtemps. A en croire *La Mode* du

⁵ Dufougerais partageait la propriété de *La Mode* avec ses collègues De Bermond et Théodore Muret. Ils dépensèrent 15 000 francs pour ce périodique (E. de Grenville, *Histoire du journal « La Mode »*, Paris 1861, p. 149, et Arch. Nat. F¹⁸ 383, 32, fol.145). Un des collaborateurs les plus actifs de *La Mode* en 1830 était Honoré de Balzac. Il a rédigé seize articles pour cet illustré avant de se retirer au profit d'autres périodiques (voir Annemarie Kleinert, DAS JOURNAL « LA MODE » UND BALZACS AUFSÄTZE ÜBER MODEERSCHINUNGEN (1830), dans *Die frühen Modejournale*..., pp. 182-204).

⁶ Le prix englobait le montant pour l'acquisition de la propriété du *Journal des Dames*... et du *Journal des Meubles* vendus le 4 juillet, puis pour divers objets mobiliers et nombre de planches en cuivres, gravures imprimées et textes divers trouvés dans l'appartement de La Mésangère qu'il devait acheter en même temps. Il avait aussi l'obligation de payer des honoraires de 1 400 francs versés au notaire, puis 6 000 francs pour liquider l'appartement du défunt et régler les frais de justice (voir les documents déposés chez l'avocat Chandru et les diverses lettres écrites entre le 24 juin 1831 et le 20 mars 1832 déposés aux Arch. Nat., Grand Minutier cote III 1465; Dufougerais fut alors représenté par son avoué Elie Pasturin). Les livres de la bibliothèque de La Mésangère et les précieux objets de son cabinet de curiosités furent vendus à d'autres acheteurs (voir p. 190).

29 mai 1831, il avait un faible pour ce genre de publication “rose et parfumé, élégant et de bon ton” qui le fascinait depuis longtemps, surtout à cause des petits contes et des jolies gravures, des “modes du matin” et du “soin minutieux à s’enquérir de tous les perfectionnements de la vie intérieure”. Il se lança dans l’aventure avec un élan admirable.

Pour le portrait de cet homme dynamique, nous renvoyons à l’annexe, p. 334. Mais une chose est à souligner ici : La Mésangère n’aurait guère pu souhaiter meilleur successeur. Dufougerais avait non seulement les qualités requises pour sauver le journal d’une faillite prévisible, il défendait aussi les mêmes opinions. Effectivement, son grand-père ayant été fusillé en 1794 et le château de sa famille détruit par les troupes républicaines, il détestait, comme La Mésangère, les idées de 1793 et se montrait fidèle aux principes de l’Ancien Régime.⁷ La révolution de 1830 l’ayant privé de son siège de député royaliste, il avait la volonté de faire de *La Mode* un organe légitimiste de premier ordre. De plus, il partageait avec l’ancien éditeur des origines géographiques communes, une naissance dans la même province, à 130 km de distance, et un changement de domicile pour devenir Parisien d’adoption. Tous deux enfin voulaient que le *Journal des Dames et des Modes* ne se mêlât guère de questions d’actualité politique, évitant ainsi de mettre en jeu la caution que tout gérant de journal devait laisser en gage et qui était confisquée en cas de violation des lois. Pour *La Mode* il a souvent perdu cette caution parce que ce magazine publiait des textes incendiaires.⁸

Cependant, en matière de gestion, le nouveau directeur avait des idées originales qu’il ne tarda pas à réaliser. D’abord, il arrêta la parution de *La Vogue* tout en envoyant à ses abonnés l’ancien journal de La Mésangère⁹ et en incorporant son graveur Jean-Denis Nargeot dans l’équipe du *Journal des*

⁷ Son grand-père Daniel-François de la Douëpe Dufougerais, d’abord favorable aux idées nouvelles, changea d’opinion en 1793 pour devenir l’un des chefs de la contre-révolution en Vendée, faisant de son château le quartier général de l’insurrection royaliste. Après la prise du château par les colonnes républicaines en 1793, les domaines furent pillés et incendiés. Le grand-père tenta de s’enfuir, puis fut mis en prison à Angers et exécuté en 1794. Un frère du grand-père subit le même sort (voir *Dictionnaire de biographie française*, Paris, t. 11, 1967, p. 1421).

⁸ Pour les divers procès en justice auxquels Dufougerais fut mêlé pour avoir exprimé ses opinions légitimistes dans *La Mode*, voir Grenville, *Histoire du journal « La Mode »*, p. 149. Le copropriétaire de *La Mode*, M. de Bermond, n’a gardé sa part que pendant deux ans à cause de ces démêlés. Sur la loi dite de cautionnement, voir Bellanger et al., *Histoire de la presse française*, t. II, pp. 7 et 399.

⁹ Le dernier numéro de *La Vogue*, paru le 1^{er} août 1831, console les 250 personnes qui avaient réglé leur abonnement d’avance en leur promettant le *Journal des Dames et des Modes* : “Loin de perdre à l’échange, les abonnés y gagneront donc . . . car au lieu de quatre fois par mois, ils recevront un cahier tous les cinq jours.” Pour le tirage de *La Vogue* en 1831, voir Arch. Nat. F¹⁸ 383 (32).

Dames . . . ¹⁰ Il licencia ensuite l'ancien rédacteur du *Journal des Dames* . . . , Herbinot de Mauchamps, trop républicain et trop socialiste à son goût. Puis il profita des possibilités de publicité que permettait tout journal, pour ajouter aux quelques lignes de réclame insérées jusqu'alors des annonces sur des feuilles séparées.¹¹ Finalement, il transféra deux fois le siège de l'entreprise : en janvier 1832, à l'expiration du loyer payé d'avance par La Mésangère, au 9 place de la Bourse, dans des locaux moins chers et plus proches du libraire L. Dureuil qui prenait les abonnements;¹² et en mai 1833, dans un immeuble situé pas très loin non plus de l'appartement habité jadis par La Mésangère, au 25 rue du Helder, où il avait également son propre appartement, dans "un fort modeste local, deux petites pièces, au rez-de-chaussée, au fond d'une cour", qui était aussi le siège de *La Mode* depuis sa fondation en 1829 (la maison a été détruite lors de la percée du boulevard Haussmann).¹³ La rue du Helder se trouve dans le quartier de la Chaussée d'Antin qui s'attache aux premiers contreforts de la butte Montmartre et qui est proche des boulevards où le beau monde vient flâner. A l'époque, c'était un quartier nouveau qui grignotait la campagne, aux lisières nord de la ville.

Pour rationaliser la fabrication des gravures de ses deux illustrés, Dufourgerais profita de son expérience comme rédacteur auprès de Girardin. A partir d'août 1831, il publia les mêmes planches dans *La Mode* et dans le *Journal des Dames* . . . (Fig. 4.1 et Fig. 4.2), méthode utilisée précédemment par Girardin dans *La Vogue* et *La Mode*.¹⁴ Seules les légendes, qui tenaient compte du titre du périodique et du numéro de l'illustration, et parfois aussi les couleurs, variaient d'une feuille à l'autre. Puisque les deux magazines paraissaient l'un tous les cinq jours, l'autre tous les huit jours, l'ancien journal de La Mésangère devait inclure quelques illustrations absentes de *La Mode*,¹⁵ ce qui

¹⁰ Nargeot allait y jouer un rôle important. Sur Nargeot, voir 349.

¹¹ Par exemple le 15 janvier 1832, il inséra un prospectus annonçant la souscription pour l'ouvrage *Monographie du Café*, écrit par G.C. Coubard d'Aulnay et imprimé chez Carpentier-Méricourt. Les Arch. Nat. conservent une notice sur le tirage de ce prospectus à 3 000 exemplaires (F¹⁸ 52).

¹² Cette même adresse fut plus tard, de 1863 à 1939, celle du journal féminin *La Vie Parisienne*. Presqu'à côté, au 13 place de la Bourse, s'installa, en 1835, l'Agence Havas, aujourd'hui Agence France-Presse, qui allait jouer un rôle central pour la presse en France.

¹³ Selon L.-J. Arrigon, *Les années romantiques de Balzac*, Paris 1927, p. 44. En 1832, la même adresse hébergea le tapissier Molas et la modiste Mlle Millochau. Tout près, 11 rue du Helder, se trouvaient les bureaux du *Voleur*, journal également créé par Girardin.

¹⁴ Girardin a pratiqué cette méthode du 27 février au 1^{er} août 1831 dans son journal *La Vogue* en y reproduisant les dessins créés entre autres par Gavarni pour *La Mode*, s'il ne copiait pas les gravures du *Journal des Dames* . . .

¹⁵ Une comparaison des dates de publication et des similitudes et différences entre les gravures n'a pas encore été faite. Pour le mois d'octobre 1832, elle se lit ainsi : la gravure 3021 du 5 oct. du *Journal des Dames et des Modes* paraît le 20 oct. dans *La Mode* (planche 259); la gr. 3022 du 10 oct. correspond à celle du 20 oct. de *La Mode* (pl. 260); les deux gr.

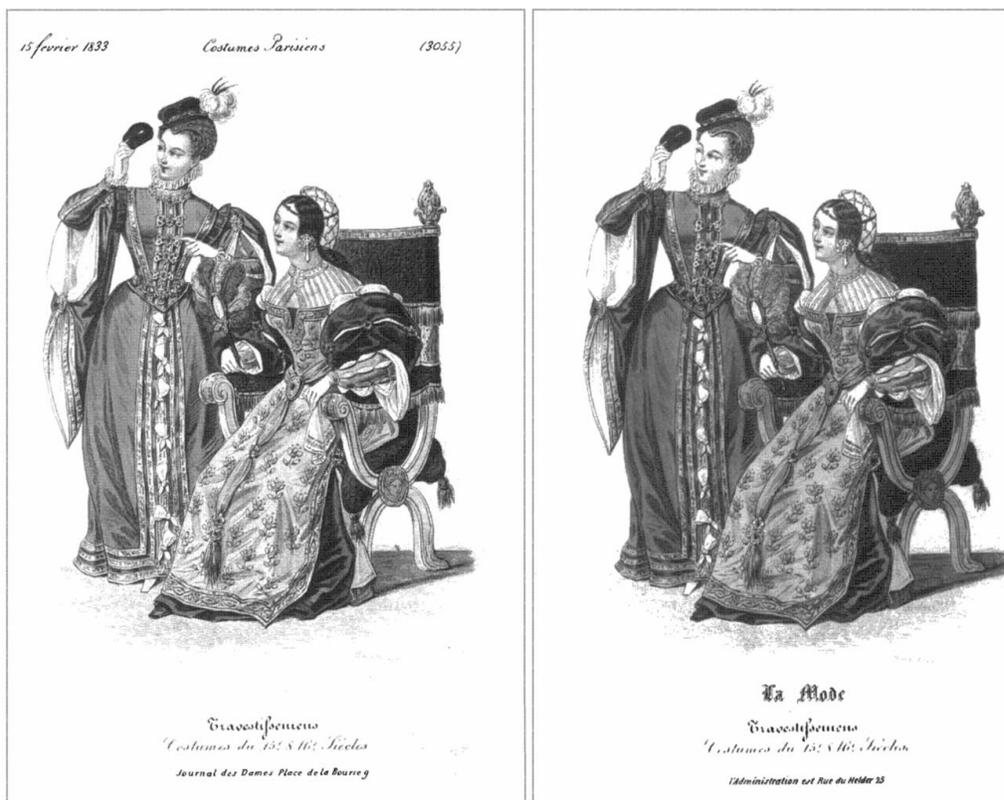


Figure 4.1 D’août 1831 à 1837, le *Journal des Dames et des Modes* et *La Mode* utilisent certaines gravures en commun, parfois avec des couleurs différentes. A gauche le numéro 3055 du 15 février 1833 présenté par l’ancien journal de *La Mésangère*, repris à droite par *La Mode* le 16 février 1833 dans une planche supplémentaire sans numéro. Le goût romantique voulait que beaucoup de costumes de fantaisie de cette époque imitent les siècles passés, avec une prédilection pour le moyen âge ou les XV^e et XVI^e siècles.

explique la différence du nombre des estampes. Certes, le double emploi des plaques de cuivre avait un effet négatif sur la qualité technique des dernières planches tirées,¹⁶ qui, d’octobre 1831 à 1833, étaient celles de *La Mode*, car un cuivre ne permet pas d’imprimer beaucoup plus de 2 000 épreuves. Mais la mesure permettait de faire des économies. Temporairement, Dufougerais re-

3023 et 3024 du 15 oct. sont reproduites le 27 oct. (pl. 261 et 262, dont le n^o 261 colorié différemment: brun/vert au lieu de violet/brun); la gr. 3025 du 20 oct. se retrouve le 3 nov. dans *La Mode* (pl. 263), celle du 25 oct. chiffrée 3026 le 10 nov. comme pl. 264 de *La Mode*; enfin, la gr. 3028 du 30 oct. 1832 est copiée le 17 nov. comme pl. 265 de *La Mode*.

¹⁶ *La Mésangère* avait parlé de ce défaut des dernières épreuves tirées dans une lettre envoyée le 18 décembre 1804 à son ami Desvignes, s’excusant de lui “avoir envoyé, dans un exemplaire bien relié, des gravures affaiblies par le tirage”. (Arch. Mun. de Baugé).

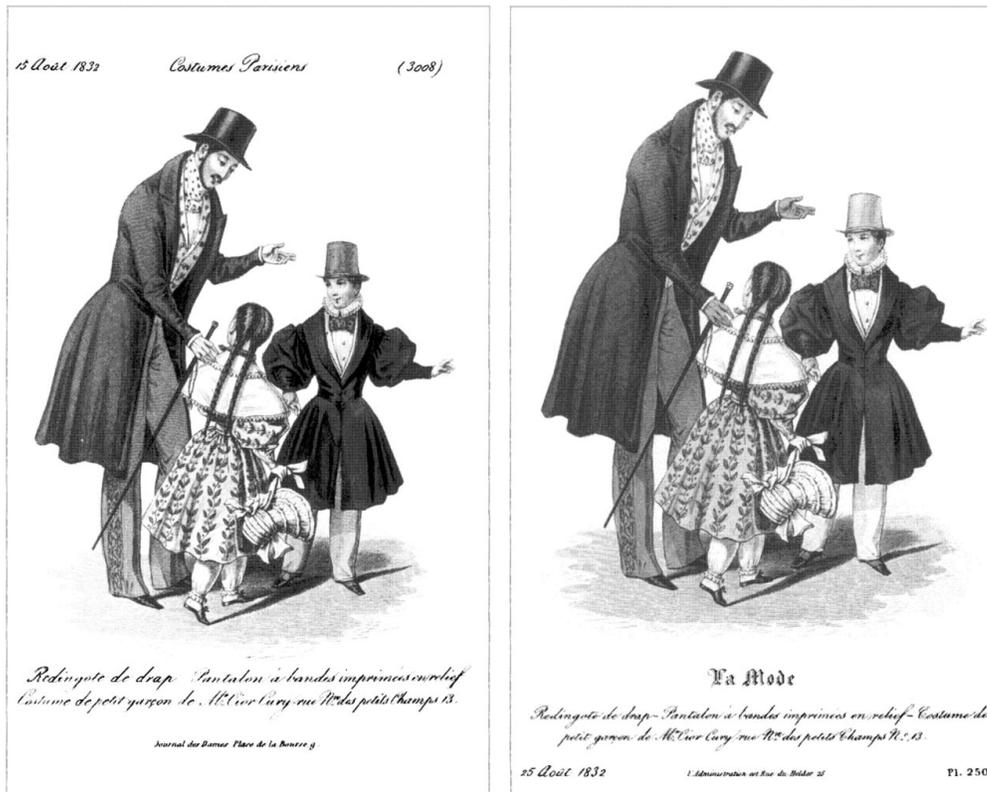


Figure 4.2 A partir de 1827, le *Journal des Dames* ... commence à présenter parfois trois modèles au lieu de deux sur une même planche. Ici à gauche la gravure 3008 du 15 août 1832 qui présente un homme en compagnie d'enfants. La planche est reprise le 25 août 1832 par l'illustré *La Mode*, qui a le même éditeur que le *Journal des Dames et des Modes*. Elle montre un des effets de l'épidémie du choléra à Paris en 1832 : les pères veufs étaient souvent obligés de s'occuper au moins provisoirement de leurs enfants.

nonça aussi à la collaboration d'artistes comme Gavarni et Trueb, qui avaient travaillé pour *La Mode*,¹⁷ et comme Bouchardy du *Journal des Dames et des Modes*, pour conjuguer les efforts des autres et engager de nouveaux dessinateurs et graveurs. "On a remarqué la correction du dessin et l'exactitude des proportions", souligne avec fierté la rédaction le 15 mars 1832. En effet, l'amélioration est notable, surtout pour *La Mode*, dont les lithographies étaient peu gracieuses en 1829 et au début de 1830. Ainsi les modèles qui sont souvent trois et non plus deux sur une même planche (Fig. 4.2 et 6.3), ont-ils une plus grande vitalité dans l'expression du visage et une plus grande spon-

¹⁷ Gavarni cesse sa collaboration d'août 1831 à la fin de l'année. Ensuite, il est de nouveau engagé pour *La Mode*, mais à condition que Dufougerais ne publie pas ses dessins dans le *Journal des Dames et des Modes*. Voir aussi p. 159.

tanéité, légèreté et souplesse des gestes. Quelques eaux-fortes parues à cette époque sont de véritables chefs-d'œuvre du genre.

Après le licenciement d'Herbinot de Mauchamps en octobre 1831, une partie du texte fut composée par une amie de Balzac, Mme de Saint-Surin, et les cahiers abondèrent de septembre à décembre 1831 en extraits d'ouvrages du grand écrivain lui-même (voir p. 257). Cette situation changea en mars 1832, quand Dufougerais engagea Adolphe Bossange, fils d'un célèbre libraire parisien et journaliste de la *Gazette de France*. Il était en outre moins combatif et moins enclin à se mêler de l'émancipation des femmes que Mauchamps.¹⁸

L'identification d'Adolphe Bossange comme journaliste ayant signé d'un simple A.B. ne fut d'ailleurs pas évidente. Le périodique en a livré la clé le 25 septembre 1832 par l'information selon laquelle A.B. serait l'un des auteurs d'une pièce jouée alors au Théâtre Français. Il fallut consulter la *Gazette des Théâtres* du 16 septembre 1832 pour connaître le titre de la pièce (*Clotilde*) et les auteurs en question : Adolphe Bossange et Frédéric Soulié. Le mystère levé, les dictionnaires biographiques révèlent que Bossange était alors un homme de lettres très apprécié, doué d'un style fleuri, capable d'aborder les sujets en vogue, selon le goût romantique (voir aussi p. 343). Il était convaincu qu'il pouvait raviver l'intérêt des abonnés du *Journal des Dames et des Modes* en présentant entre trois et six sujets par numéro plutôt qu'une quinzaine. Les textes s'adressèrent désormais à un autre public, non pas à celui susceptible de feuilleter l'illustré nonchalamment, mais aux personnes qui souhaitaient s'appliquer à une lecture attentive d'articles de fond. On constate donc que des lecteurs appréciant la nouvelle école du romantisme étaient en passe de remplacer le public formé à l'âge classique.

Le style prolix adopté convenait en outre à un public touché par l'épidémie. On s'adressait à cette époque en grande partie aux personnes forcées de garder le lit ou bloquées à la maison, qui donnaient libre cours à leur goût prononcé pour les divagations et étaient heureuses de passer des heures tranquilles en compagnie de leur rédacteur. Dès juillet 1831, le choléra devint la grande préoccupation des Parisiens (voir p. 424). Le fléau atteignit son paroxysme en mars 1832, faisant sur une population parisienne de 800 000 personnes jusqu'à 860 morts en une journée, au lieu des 65 décès habituels.¹⁹

¹⁸ Pour la vie aventureuse de Mauchamps après son licenciement, y compris sa collaboration à deux périodiques féministes, voir p. 342.

¹⁹ Le nombre de décès causés par le choléra à Paris au XIX^e siècle eut ses points culminants en 1832, 1848, 1853/54 et 1865-67. Il fut le plus élevé en 1832, avec 18 406 morts. L'épidémie de 1848 a fait 16 165 morts, les deux suivantes 9 219 et 12 000 (voir *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, t. IV, pp. 176-180). Dans les années sans épidémie, Paris avait *annuellement*, pour la période de 1797 à 1839, entre 20 000 et 28 000 décès. En période d'épidémie, il faut y ajouter les décès précités, par exemple 44 463 habitants au total moururent en 1832 à Paris (P. Vigier, *Paris pendant la Monarchie de Juillet*, Paris 1991, pp. 80 et 246/247).

“Tout le reste est négligé”, proclame Bossange le 25 avril 1832, et il cite parmi les victimes plusieurs noms célèbres tels que “l’illustre barde écossais Walter Scott, dont les poésies et romans ont eu tant de succès”, le duc de Reichstadt, fils de Napoléon, mort à 21 ans, et quatre membres de l’Institut.²⁰ Le poète Pierre-François-Albéric Deville, auteur d’un grand nombre de poèmes publiés par le journal depuis 1812, est terrassé par le choléra le 25 avril 1832,²¹ Debucourt, peintre de tant de gravures de mode, le 22 septembre 1832.

Bossange décrit un Paris devenu lugubre et craintif, les églises perpétuellement tendues de noir, les cercueils sans escorte tant on avait peur de la moindre source de contagion. Le journal se fait l’écho des recueils de dictons prodiguant des conseils,²² sonde les comportements bizarres engendrés par la maladie,²³ évoque les conséquences psychologiques de l’épidémie, philosophe sur les différents stades de la peur et propage le bruit selon lequel le choléra serait un complot visant à empoisonner les citoyens. Il suffirait d’abattre les fautifs pour enrayer l’épidémie. L’illustré suit aussi l’idéal romantique qui exalte la beauté de la souffrance et qui enseigne qu’il faut garder la dignité dans la détresse. Enfin, il appuie les œuvres de bienfaisance, demandant aux lecteurs le 5 avril 1832 d’envoyer leurs “épargnes aux comités de secours qui veillent sur la classe pauvre” et décrivant les bazars organisés au profit des orphelins victimes du choléra, y compris celui du 5 février 1834 pour lequel la Reine avait fabriqué des broderies. L’entreprise journalistique essaie ainsi d’atténuer les frustrations sociales, d’apaiser les angoisses, de divertir ses lecteurs et de renforcer leur patience par un stoïcisme à la mesure de la crise.

Les gravures que publie le *Journal des Dames* ... reflètent les mêmes préoccupations. Elles présentent des hommes en compagnie d’enfants (Fig. 4.2) ou des dames âgées, chose rare qui s’explique par le fait que beaucoup

²⁰ En 1832, le journal ne mentionne pas Casimir Périer, premier ministre de Louis-Philippe, mort après avoir rendu visite aux cholériques de l’Hôtel-Dieu, ni en 1836 le dernier roi Charles X, en exil depuis 1830 et mort du choléra qui sévit alors en Autriche. On peut se demander si, en 1831, La Mésangère n’ait pas été un des premiers victimes du choléra.

²¹ Médecin originaire d’Angers, c’est-à-dire de la même région que La Mésangère, Deville était aussi l’auteur d’une dizaine de recueils de vers; il édita entre autres, de 1815 à 1829, le recueil de poésies *La Guirlande des Dames* (voir *Dictionnaire de biographie*, t. XI, p. 204). Les lecteurs ne furent pas informés de sa mort.

²² Il cite le 31 décembre 1831 un conseil tiré d’un recueil allemand qui recommande de “garder les entrailles propres” (“hult. . . Dir reen den darm”).

²³ Le 15 février 1832 il relate qu’ “à Berlin, deux étudiants (sic) ont introduit dernièrement un nouveau procédé de duel. Pour rendre tous (sic!) les chances égales, ils se rendirent auprès d’un malade attaqué du choléra, et l’embrassèrent. Aucun des deux étudiants (sic) n’ayant ressenti les symptômes de cette épidémie après vingt-quatre heures, les témoins déclarèrent que les deux adversaires avaient satisfait à l’honneur, et que l’affaire était arrangée”.

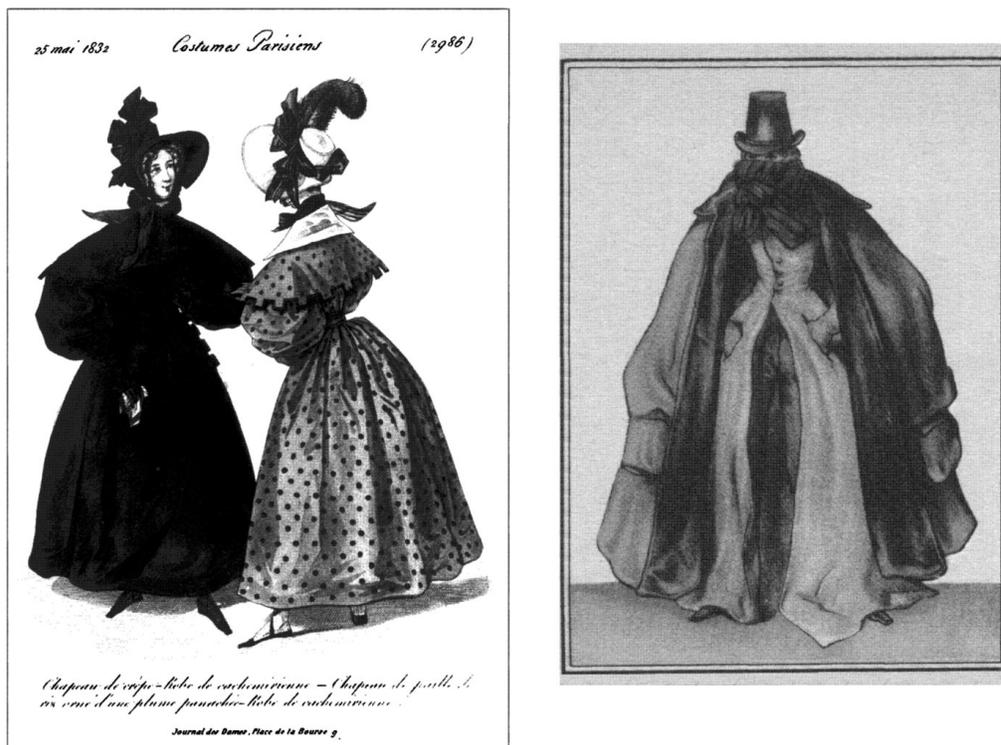


Figure 4.3 Au moment où le choléra atteint à Paris son paroxysme, les artistes du magazine utilisent ces circonstances en dessinant des personnes en deuil, aux yeux cernés (à gauche), ou en présentant d'autres qui se protègent contre la maladie par un masque antiépidémique (à droite). La première gravure est publiée par le *Journal des Dames* . . . à la date du 25 mai 1832, la deuxième par une série de lithographies parue ailleurs qu'au bureau du périodique. Cette dernière est également de Pierre Numa, dessinateur du journal.

de familles étaient privées de la mère et que les veufs ou les grands-mères étaient obligés de s'occuper au moins provisoirement seuls du foyer familial. Devant la maladie et la mort, on évoque ainsi le thème du renforcement de la famille, et on souligne la valeur de la santé des proches. Les dessinateurs du journal choisissent aussi comme sujet des scènes de précautions à prendre face au choléra et des tenues de deuil portées par des mannequins au visage marqué par le chagrin (Fig. 4.3).²⁴ Lorsque l'épidémie reflue après 1832, le

²⁴ Les premières scènes étaient publiées chez un autre éditeur par le dessinateur du journal Pierre Numa Bassaget (qui signe *Numa*), caricaturiste de l'époque, connu pour ses dessins de genre et ses lithographies galantes. Il a publié dans *La Caricature* et dans *Le Charivari*. Il ne signe ses dessins du journal qu'en 1836 et 1837 (vingt-trois planches signées), mais auparavant il a probablement contribué à une quantité importante de gravures non signées. Plus tard, on trouve sa signature dans les journaux de mode *La Sylphide*,

journal annonce périodiquement une baisse du nombre des décès, et le 20 septembre 1835, il donne le bilan des morts par choléra en Europe : 7 millions de victimes!²⁵

La survie de l'illustré en ces années lugubres est en partie le résultat de l'extraordinaire talent de Bossange qui sait s'adapter à l'humeur des Parisiens. Une fois l'épidémie de choléra en régression, il répond à leur besoin excessif de plaisir en donnant grand nombre de récits sur les distractions du jour, constatant que les bals et banquets sont bien fréquentés, souvent au profit des indigents, mais aussi "pour combattre la gravité de l'instant". Il se met au diapason des lecteurs, rendant compte de concerts, représentations de comédies, ballets et opérettes où les noms de Paganini, Taglioni, Bellini, Rossini et Offenbach se succèdent.²⁶ Il se fait l'écho de scandales culturels, décrivant les fêtes costumées même en dehors de la période officielle du carnaval, observant les visiteurs en train de se ruiner dans les maisons de jeu, admirant les vêtements des riches Parisiens et s'étonnant du comportement extravagant des Saint-Simoniens. Ces derniers boutonnaient le gilet par derrière, avec l'assistance d'un camarade, pour souligner le besoin de s'entr'aider, ou portaient pioches ou bèches à la place de l'épée en signe de leur respect pour la classe ouvrière.²⁷ "Les Saint-Simoniens ont le col nu et laissent pousser leur barbe à la manière du moyen-âge", écrit Bossange le 5 septembre 1832. "Ils jettent gracieusement un petit châle de cachemire sur leurs épaules . . . Leur tunique bleue est serrée par une ceinture qui dégage la taille; une toque de couleur de forme grecque, et des pantalons blancs complètent le costume . . . Nous doutons cependant que la mode prenne, car on rit en les voyant passer, et tout est perdu en France quand on a ri." Bossange note également que la foule suit les individus ainsi affublés et que les enfants crient sur leur passage quand ils paraissent dans les rues. "A nos yeux c'est leur faire une insulte grossière", commente-t-il. "Moi je ne vois là qu'une mode de plus, adoptée par une centaine de personnes."

Enfin Bossange souligne les modes bizarres de quelques écrivains romantiques. Il décrit par exemple, les 5 et 20 avril 1833, le bal masqué chez Alexandre Dumas où toute l'élite littéraire s'était donnée un rendez-vous "frénético-romantique". Balzac parut en Phoebus, Eugène Sue en domino,

Le Miroir des Dames, Le Bon Ton, Paris Élégant et Les Modes Parisiennes (H. Béraldi, t. X, pp. 223-231).

²⁵ Sur le plan mondial, le bilan total des victimes du choléra s'élève déjà en 1831 à un chiffre de 40 000 morts (voir l'article du 5 décembre 1831, reproduit p. 424).

²⁶ Sur Paganini, voir le numéro du 15 mars 1831; sur Mlle Taglioni ceux des 5 septembre 1830, 20 mars 1831, 20 février 1834, 20 juillet 1835, 25 avril et 30 septembre 1837; sur Bellini celui du 5 octobre 1835; sur Rossini celui du 21 janvier 1838; sur Offenbach celui du 10 mai 1838.

²⁷ Voir les cahiers des 10 et 25 juillet 1832.

Victor Hugo en prêtre et Alexandre Dumas en roi des truands. Plus tard, les écrivains ont continué de faire scandale par de telles extravagances. Gautier devait attirer l'attention en étant vêtu d'un gilet rouge à la Robespierre, avec des gants assortis couleur sang royaliste; George Sand allait choquer les "philistins" par ses costumes d'homme; Musset s'est promené dans Paris tenant un homard vivant en laisse; Daniel Jovard s'est fait raser une pousse de cheveux pour avoir un front de génie; Baudelaire a teint ses cheveux en vert . . .²⁸ Le 15 février 1835, l'illustré compare Paris à une salle de bal : "A voir la fureur avec laquelle on se précipite cette année dans les joies du carnaval, on dirait que nous craignons le contact de la comète (l'arrivée d'une comète était annoncée pour cette année), et que nous nous empressons de jouir de notre reste, et de résumer l'avenir dans le présent. Il y a plus d'un mois que Paris tout entier se travestit, danse, valse, galope, et ne se couche qu'à quatre heures du matin; aussi rencontrez-vous à la Bourse, dans les jardins publics, sur les boulevards, dans les antichambres des ministères et des ambassades, dans les salons et dans les boudoirs, derrière les comptoirs et sous le plomb des toits, des débris du bal d'hier, des visages pâles, défaits, allongés, qui trahissent bien des nuits sans sommeil, et qui ne retrouveront leur énergie que pour la valse et le galop de demain!"²⁹

Les estampes du journal arborent à cette époque des scènes de jalousie ou d'amour, d'amitié ou de nostalgie (Fig. 4.4). C'est comme au XVIII^e siècle, lorsqu'avaient paru les séries de gravures du *Monument du Costume* et de la *Gallerie des Modes*, dont les fonds, présentant également des scènes de mœurs, étaient encore plus travaillés. L'éditeur du journal, fier de ces gravures, note le 20 juillet 1834 : "Il est impossible de rien voir de plus gracieux et de mieux exprimé . . . Ces délicieuses figures qui seraient fort bien placées dans le carton d'un amateur, sont d'une vérité et d'un fini parfaits; elles sont rendues dans leurs moindres détails avec un soin tout particulier et une exactitude minutieuse qui leur ont acquis une supériorité incontestable sur tout ce qui s'est jamais fait en ce genre." On suivait apparemment la règle selon laquelle l'éloge exagéré aide à vendre le produit.

Mais pour que le succès du journal soit durable, il fallait rester vigilant. Dufougerais n'hésita pas le 15 mars 1833 à changer d'imprimeur lorsque la censure lui reprocha une phrase irrévérencieuse sur les ministres, qui l'exposait au risque de devoir payer une amende. Cette phrase se trouve dans un article du 10 mars 1833 ayant pour sujet un concert donné au bénéfice des orphelins, lorsque de jolies dames avaient eu l'idée d'envoyer une invitation

²⁸ Voir L. Maignon, *Le Romantisme et la mode*, Paris 1911.

²⁹ La même folie du luxe est décrite par Balzac dans *Splendeurs et misères des courtisanes* et dans *Peau de chagrin*. Les dames y ont des coiffures décorées de quantité de rubans, fleurs, plumes et pierreries, et les hommes, affublés de cravates ou gilets coûteux, portent des corsages pour faire ressortir une belle silhouette dans une redingote cintrée.

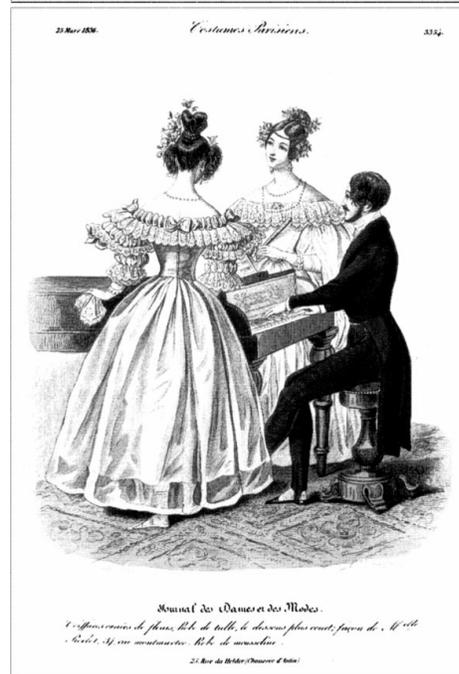


Figure 4.4 Certaines gravures éditées au bureau du *Journal des Dames* ... présentent des scènes de mœurs. Elles montrent des personnes en pleine conversation dans les loges de théâtre ou lors d'une promenade, des groupes en train d'engager une conversation ou de pratiquer de la musique. A l'époque, on s'adonnait beaucoup à cette dernière occupation dans ses moments de loisirs. En haut à gauche et en bas à droite les planches 2970 et 3354 publiées les 25 mars 1832 et 25 mars 1836 par le *Journal des Dames* ... En haut à droite et en bas à gauche les planches 291 et 376 de *La Mode*, qui sont identiques aux dessins 3061 et 3176 du *Journal des Dames* ... parus les 5 mars 1833 et 15 mai 1834.

aux ministres de l'Etat. "Ils n'ont pas cru devoir en faire usage; l'envoi de leur offrande aurait pu contribuer à consoler de leur absence, mais les mauvais exemples sont pernicieux, et, sans doute, ils ont craint, en se montrant généreux, de compromettre leur portefeuille." Déclarant que ce lapsus s'était fait à son insu et signifiant dans un erratum que l'épigramme contre la cour ne convenait aucunement à l'esprit du journal, Dufougerais en imputa la faute à l'imprimeur Auffray et en profita pour passer contrat avec un autre imprimeur, Adolphe Everat.³⁰ Ayant déjà eu de fréquents démêlés avec la justice à cause de *La Mode*, où il n'hésitait pas à s'engager politiquement, Dufougerais désirait éviter d'entraîner dans ces embarras l'ancien périodique de *La Mésangère*, dans lequel, selon ses dires du 10 mars 1832, il voulait déclarer une "guerre à mort . . . à la politique". En réalité cet apparent apolitisme du *Journal des Dames* . . . contribuait au maintien du statu quo et à la stabilisation du régime de Louis-Philippe. Dufougerais éditait donc deux illustrés bien distincts, l'un qui prônait le "laissez-faire" et "l'enrichissez-vous" en berçant les lecteurs au risque de les anesthésier, l'autre qui prêchait la lutte pour le retour à l'ancienne monarchie.

A en croire les chiffres de vente des deux illustrés, une telle attitude portait ses fruits. En 1833, le *Journal des Dames* . . . doublait son tirage qui passa de mille exemplaires imprimés par Auffray en 1832, à deux mille imprimés par Everat en 1833.³¹ Il occupait alors la deuxième place parmi les journaux féminins, la partageant avec ses concurrents le *Petit Courrier des Dames* et *Le Follet*. La première place fut tenue par *La Mode* qui eut un tirage de 3 200 exemplaires, probablement grâce aux scandales auxquels cette feuille était mêlée.³² Vu le déluge d'in-octavos de mode dont le nombre avait doublé en 1835 et triplé en 1837, ceci fut un véritable succès. En effet, six illustrés de mode avaient été créés entre mai et décembre 1833, ce qui portait leur nombre total à une quinzaine (voir Fig. 2.1). "Que de journaux jonchant les cabinets de lecture, se réfutant, se copiant, s'annonçant, se confondant, s'imitant, se perdant les uns les autres", s'écrie le plus ancien d'entre eux, le *Journal des Dames et des Modes* le 10 janvier 1834.

³⁰ Auguste Auffray, également imprimeur du *Follet, courrier des salons*, eut la commande d'imprimeur du *Journal des Dames* . . . pour six mois à peine. Il avait remplacé Carpentier-Méricourt, fidèle imprimeur de l'illustré pendant neuf ans. Sur Everat, qui a remplacé Auffray, voir p. 352.

³¹ Après avoir connu jusqu'à 2 500 abonnés avant 1830 (Fig. B.4), le journal en avait environ mille lors de la mort de *La Mésangère*, dont 576 en province. Pour les tirages en 1832 et 1833, voir Arch. Nat. F¹⁸ 43 et 72 B. Le nombre d'abonnements retomba à mille entre 1836 et 1838 (voir Fig. 3.10).

³² "En tant que Revue politique, (*La Mode*) ne connut jamais de jours plus brillants," écrit Grenville (p. 151). Pour le tirage des journaux féminins à cette époque, voir Annemarie Kleinert, DIE AUFLAGEN FRANZÖSISCHER MODEZEITSCHRIFTEN AUS DER ZEIT DER JULI-MONARCHIE, *Publizistik*, 1979, pp. 84-106. Voir aussi p. 117 et p. 208.

Dans son exaltation fin 1832, Dufougerais donne une planche de travestissement en supplément, la seule de Gavarni publiée dans le *Journal des Dames et des Modes* (voir Fig. 3.25). Et il réussit en mai 1833 à évincer *Le Messager des Dames*, concurrent qui l'avait agacé depuis six mois.³³ Le 5 juin 1833 l'éditeur se félicite que la destinée du journal semble être "depuis trente-sept ans . . . de survivre à tous les recueils de modes qui essaieraient de s'établir en concurrence avec lui". Un peu plus tard, le 20 juillet 1834, il se flattera même que l'illustré soit le seul périodique à avoir "survécu à toutes les révolutions". Avoir acheté le *Journal des Dames* . . . et *La Mode* en temps de crise s'est bientôt révélé être une excellente idée, lui permettant de faire fortune tout en poursuivant ses intérêts littéraires et culturels.

4.2 Une femme à la tête de l'illustré

La bonne fortune dont le journal bénéficiait en 1833 fut malheureusement de courte durée. Au début de l'année suivante, Dufougerais tomba malade et Bossange, son rédacteur principal, se retira et ne contribua plus à la rédaction que par quelques rares articles. L'éditeur alité fut obligé de trouver rapidement une solution. Il fonda deux sociétés par actions pour exploiter ses deux journaux : une pour *La Mode* en mars 1834, une autre chargée du *Journal des Dames et des Modes* en mai 1834. Les statuts de la première, dont il garda le plus gros paquet d'actions, lui garantissaient un revenu de huit mille francs par an. L'objectif de la deuxième était la vente de ce journal au moment où ses forces déclinantes ne lui permettaient plus de le gérer personnellement. Ce dernier but fut bientôt atteint. Le 30 septembre 1834, la rédaction du *Journal des Dames* . . . informa les lecteurs que la vente s'était faite, sans pourtant mentionner les noms des actionnaires les plus importants.³⁴

En pratique, ceci signifiait surtout la scission de *La Mode* et du *Journal des Dames et des Modes*, ce qui fut salué par les nouveaux dirigeants de

³³ *Le Messager des Dames* fut fondé et dirigé à partir du 17 novembre 1832 par une Anglaise mariée à un tailleur français, Mme Tschiffeley-Saintou. Il fut tiré à mille abonnés par Carpentier-Méricourt, qui avait imprimé auparavant le *Journal des Dames et des Modes* (Arch. Nat. F¹⁸ 43, 119). Dufougerais achète cet illustré pour une somme dérisoire.

³⁴ La "santé quelque peu altérée" de Dufougerais et son "désir de se retirer" du *Journal des Dames et des Modes* sont attestés par E. de Grenville, p. 388. L'acte de constitution de la société pour l'exploitation du *Journal des Dames et des Modes* est introuvable, mais on connaît celui de *La Mode* (Arch. Nat. F¹⁸ 383, 32, 256) que Dufougerais gère alors avec son associé Louis Martin, homme de lettres, domicilié 21 rue de Beaume. Il possédait 99 pour cent des 250 actions de *La Mode*. En raison de sa maladie, la direction de *La Mode* fut assurée par M. Mennechat, ancien lecteur de Charles X. Le 6 février 1836, Dufougerais abandonna complètement cet illustré qu'il mit dans les mains d'Edouard Walsh. En 1838, il reprit ses activités d'avocat et d'homme politique du parti légitimiste (voir p. 334).

l'ancien journal de La Mésangère. Le rattachement avait soumis "l'aîné de la presse féminine à un patronage écrasant . . . , avait réduit son existence à une vie de Cendrillon" et empêché la poursuite de "ses propres allures". En effet, le *Journal des Dames et des Modes* avait de plus en plus souffert du succès toujours croissant de *La Mode*. Alors que d'octobre 1831 à 1833 ses illustrations avaient paru quelques jours ou semaines avant leur publication dans *La Mode*, c'est l'inverse qui se produisit par la suite. La qualité de ses planches en était affectée, car, comme indiqué auparavant, la gravure sur cuivre ne permet pas de tirer beaucoup plus de 2 000 épreuves si l'on veut faire ressortir les nuances. Il faut, pour un tirage plus élevé, creuser fortement le métal, "forcer le burin" dans le langage des typographes, ce qui enlève une partie des traits les plus fins. D'autres journaux de mode, pour éviter un inconvénient de ce genre, avaient recours à la lithographie ou à la gravure sur acier qui se prêtaient à des tirages allant jusqu'à 50 000 exemplaires.

Après la scission, on annonça des améliorations inspirées des plus récentes conceptions du journalisme. A partir de janvier 1835, la page de titre fut ornée d'une jolie vignette qui rappelait la longue tradition du périodique (Fig. 4.5). Le format des pages augmenta d'un tiers. La taille des lettres variait selon l'importance de l'article, ce qui doubla parfois le nombre de lignes. La description des dernières modes fut placée non plus à la fin mais en tête des huit pages de texte, comme dans la plupart des autres périodiques de mode, et elle fut rédigée sous la forme d'une correspondance, ce qu'on trouvait aussi dans des journaux comme le *Petit Courrier des Dames* et *Le Follet*.³⁵ Les articles portaient des titres éloquents : « Modes », « Littérature », « Chronique » (de Paris), « Théâtres » et « Revue des magasins » (faits divers du commerce et de l'industrie). La rédaction promit aussi le 5 octobre 1834 de choisir ses sujets "dans les réunions les plus brillantes, dans les cercles les plus distingués". Enfin, elle indiqua les adresses des libraires qui vendaient l'illustré à l'étranger. Finalement, elle engagea d'autres artistes pour les illustrations : Allais, Lallemand, Willaëys, Delaunois, Desportes, Houiste et Porret.

Bien qu'on eût promis, le 15 novembre 1834, de ne plus utiliser les mêmes gravures dans *La Mode* et le *Journal des Dames* . . . , il arriva jusqu'en 1837 que les deux magazines échangent leurs planches, bien que de moins en moins

³⁵ Daniel Roche note à propos du style épistolaire de l'article "Modes" : "C'est le ton de la bonne compagnie où se crée une relation de proximité entre lecteur et auteur. Celui-ci livre des confidences, des observations, l'écho des conversations de salon et multiplie dans la fiction les traits de réalité susceptibles de susciter la confiance, de faire croire en l'authenticité des nouvelles, d'inciter à l'imitation. Ce n'est d'ailleurs qu'avec prudence et en créant un effet supplémentaire d'attraction par la distance qu'il prend vis-à-vis des objets présentés ou des manières discutées que le gazetier expose ses découvertes, non sans répétitions, accumulations de détails, descriptions pittoresques." (*La Culture* . . . , p. 455).

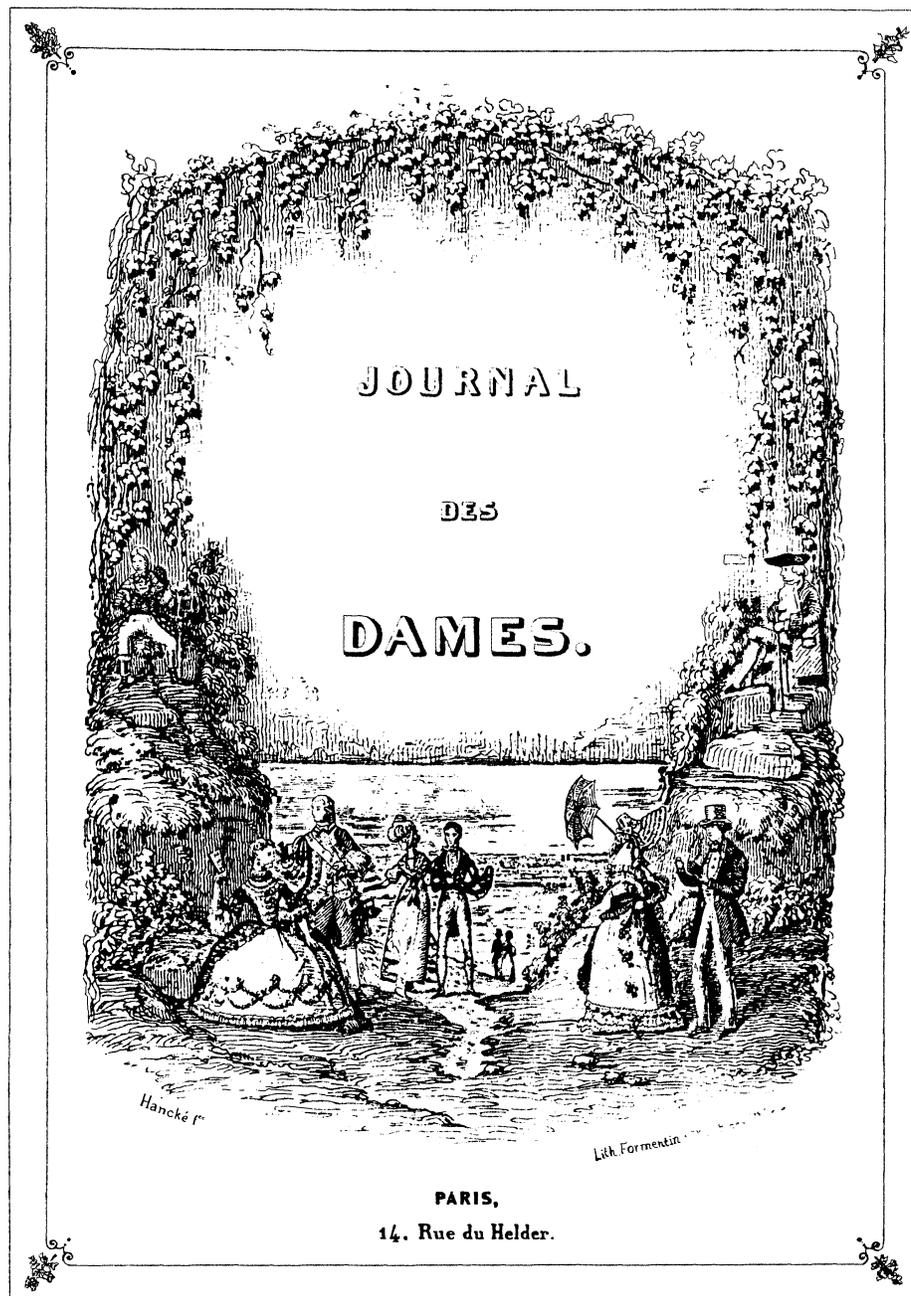


Figure 4.5 A partir de 1835, le *Journal des Dames* ... eut une page de titre lithographiée, illustrant trois styles de l'histoire du costume : le rococo, le style empire et la mode de l'époque romantique. Le dessinateur fut Hancké, le lithographe Formentin. Ce frontispice fut gardé jusqu'en 1837.

souvent.³⁶ Dans *La Mode*, des lithographies présentant toute sorte de scènes prenaient la place des anciennes gravures de mode; certaines étaient offertes en supplément par le *Journal des Dames et des Modes*³⁷ (Fig. 4.6).

Les noms des actionnaires de l'ancien journal de La Mésangère n'étant pas connus pour 1834 et 1835, il faut se fier aux remarques publiées dans les cahiers parus de juillet à novembre 1834 pour deviner leurs qualités et origines.³⁸ Il est très probable qu'ils font partie du petit clan fréquentant les salons littéraires, creuset de la haute société du XIX^e siècle, notamment celui de la comtesse de Bradi, collaboratrice de l'illustré depuis 1818 et sans doute propriétaire de quelques actions. L'impact de la presse française se faisait sentir dans des lieux de réunion comme le sien où l'on maintenait les traditions d'élégance et d'urbanité.³⁹ D'autres collaborateurs du journal possédaient sans doute aussi quelques actions : par exemple Marie de l'Épinay, fille de la comtesse de Bradi, qui tenait la rubrique « Modes » et qui semble avoir eu des ressources importantes;⁴⁰ ou Tanneguy Goulet, le remplaçant de Bos-sange qui, fort de ses expériences, allait acquérir en 1836 *L'Union des Modes*,

³⁶ Tandis qu'en 1832 *La Mode* copie presque toutes les planches du *Journal des Dames et des Modes* (voir p. 199), les imitations pour 1836 ne touchent que quelques gravures, notamment : pour *La Mode* gr. 494 = pl. 3345 du *Journal des Dames et des Modes*; gr. 496 = pl. 3348; gr. 501 = pl. 3338; gr. 503 = pl. 3362; gr. 513 = pl. 3379; gr. 515 = pl. 3387; gr. 516 = pl. 3385; gr. 517 = pl. 3360; gr. 520 = pl. 3395; gr. 523 = pl. 3399; gr. 535 = pl. 3422. *La Mode* présente à cette époque plutôt des planches qui ne traitent pas de mode. En 1837, quand les bureaux des deux journaux n'ont plus la même adresse, *La Mode* contrefait surtout les costumes publiés par le *Petit Courrier des Dames* (voir les deux planches identiques de janvier 1837 tirées de *La Mode* et du *Petit Courrier* ..., reproduites par J. Hellemans, art. cit., p. 357).

³⁷ De telles planches supplémentaires se trouvent dans les volumes annuels de 1835, 1836, 1837 et 1838 (pour 1838, voir Fig. 4.23). Auparavant, le journal publia des planches supplémentaires dans les volumes de 1798 et 1799 (voir Fig. 3.6) et de 1832 (voir Fig. 3.25).

³⁸ Le 20 juillet 1834, le *Journal des Dames* ... publie un article intitulé "Des journaux de mode" retraçant quelques données de son histoire et indiquant les raisons de la poursuite de sa publication. Le 30 septembre 1834, on apprend dans un "Avis" que les gravures appartiendront dorénavant "exclusivement au *Journal des Modes*, comme avant la mort de M. La Mésangère". Le 5 octobre 1834, on parle des avantages de la scission d'avec *La Mode* et des améliorations envisagées. Le 25 octobre 1834, on affirme que la mode sera décrite par "la plume d'une femme". Le 15 novembre 1834 enfin, on fait paraître une espèce de prospectus qui retrace encore quelques événements historiques importants pour le magazine et qui souligne sa "restauration" pour constater après quatre pages de détails qu' "il cumulera les garanties d'un ancien journal avec les avantages d'un journal nouveau".

³⁹ Pour le portrait de la comtesse de Bradi, voir p. 340.

⁴⁰ En mai 1825, elle s'est fait peindre pour 2 000 francs par Horace Vernet (Fig. 4.11), qui exécute en juin 1825, pour 1 000 francs, une copie de ce portrait (A. Dayot, *Les Vernet*, Paris 1989). Il s'agit probablement d'elle quand on annonce le 25 octobre 1834 que dorénavant un grand nombre d'articles sera "empreint des parfums" d'une femme.

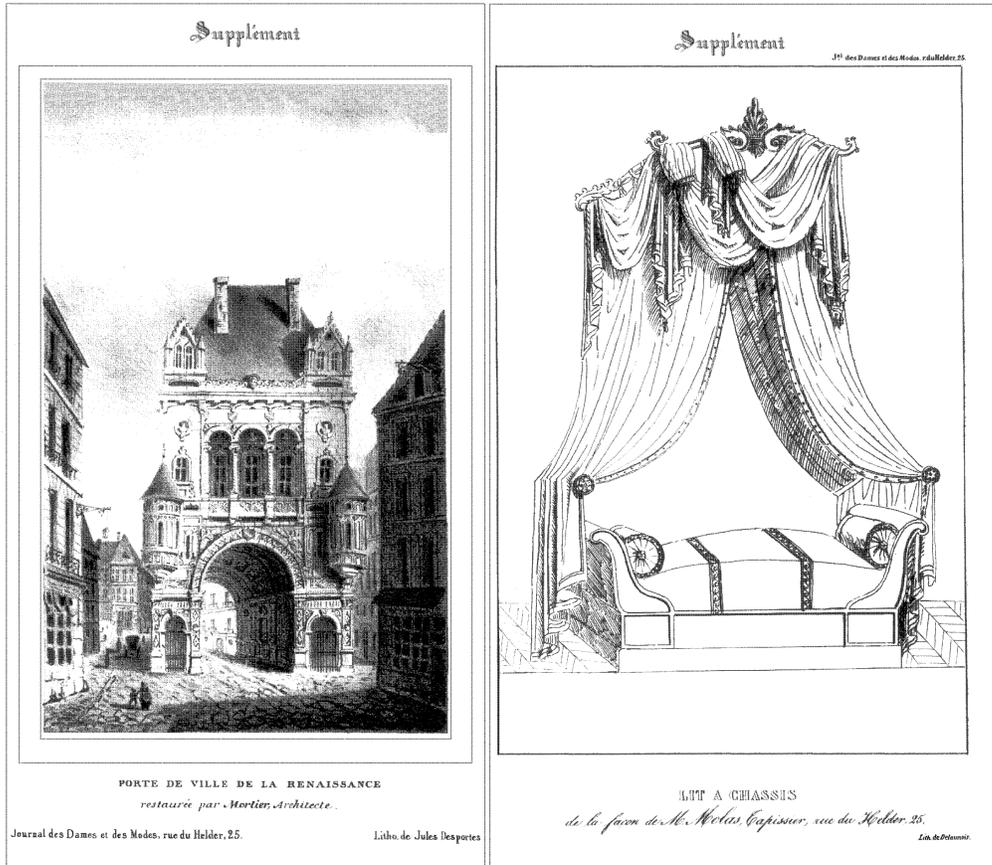


Figure 4.6 Lithographies supplémentaires du *Journal des Dames et des Modes*, exécutées par Jules Desportes et Delaunoy et publiées les 5 février et 30 avril 1835. La porte de ville restaurée de la renaissance est témoin du souci de l'époque du romantisme de préserver l'héritage national. L'autre figure, un lit à chassis, s'explique par le fait que la série de *Meubles ...* venait de s'arrêter. Pour 1835, on a encore une troisième gravure supplémentaire, dessinée par Lanté et exécutée sur cuivre par Nargeot. Elle présente des costumes de travestissement (voir Fig. 3.24).

contrefaçon qui publiait les mêmes textes et les mêmes illustrations que le *Journal des Dames ...*⁴¹ Dès 1834, leurs deux signatures ou initiales sont particulièrement mises en évidence dans les pages du magazine.

Peut-être doit-on également chercher les actionnaires parmi les membres du Jockey-Club, situé au 2 rue du Helder, à quelques mètres du siège du journal, dont l'illustré décrit parfois les activités en 1834 et 1835. Fondé en 1834, ce club avait pour but l'amélioration de la race chevaline et organi-

⁴¹ Tout comme Bossange, Goulet ne signe qu'avec ses initiales. Ses activités à *L'Union des Modes* ont permis de l'identifier comme collaborateur du journal. A cette époque, les journalistes et auteurs préfèrent garder l'anonymat ou ne révéler leur identité qu'à un petit cercle d'amis (voir aussi p. 234).

sait nombre de courses de chevaux. Il comptait parmi ses adeptes Charles Lautour-Mézeray, l'ancien éditeur de *La Mode* et locataire d'un appartement 20 rue du Helder, Edward Derves qui rédigeait deux fois par mois un article pour le *Journal des Dames* . . . , et Roger de Beauvoir, qui signait également beaucoup de pages. Certains membres de ce club faisaient étalage d'un grand luxe dans leurs équipages et dans leurs apparences, poussant l'extravagance jusqu'à se farder, se teindre ou se boucler les cheveux, porter le corset et promener des singes en laisse. Il est possible que les articles et illustrations du journal s'en soient trouvés influencés, car de 1834 à 1836 la mode masculine y prend plus de place qu'auparavant. Le nombre de gravures de mode pour hommes avait même doublé et tous les quinze jours le lecteur fut informé des nouveautés en fait d'élégance masculine.⁴²

Toujours est-il que, deux ans plus tard, en juillet 1836, la survie du journal est à nouveau menacée. Après cinq changements d'imprimeur en 1835 et une nouvelle perte d'abonnés, Marie de l'Épinay, déjà connue des lecteurs, sauve l'illustré de la faillite en devenant propriétaire, directrice et rédactrice principale de ce pionnier de la presse féminine. Femme aux talents multiples, elle avait composé quelques morceaux de musique et déjà fait ses premières expériences de publication en écrivant quelques nouvelles pour divers illustrés et tout récemment un premier volume de 173 pages intitulé *Deux souvenirs*. Le 25 octobre 1836, "par suite de l'extension qu'a prise la nouvelle administration", elle transféra le siège de l'illustré du 25 rue du Helder au n° 14 de la même rue, à son propre domicile, au deuxième étage de son appartement, à quelques pas des bureaux du *Voleur*, journal de Girardin. Elle deviendra plus tard, et durant vingt ans, une importante collaboratrice de plusieurs périodiques féminins.

Le fait qu'une femme prenne la direction du magazine amène à poser la question du féminisme présent dans une publication destinée à un lectorat à dominance féminine. Quelle était l'opinion de la rédaction à ce propos dans les trente-huit années précédentes, et en quoi s'est-elle modifiée après l'arrivée d'une femme aux commandes du journal?⁴³ Pour toute la période de parution, plusieurs historiens ont à tort taxé le périodique de conservatisme en la matière.⁴⁴ Il serait plus juste de reconnaître que ce journal a

⁴² Le journal publie des essais tels que "De la grâce chez les hommes" (15 avril 1836) et régulièrement des lettres d'un Parisien, amateur de frivolités à un bon vivant de Londres.

⁴³ Sur ce sujet, voir aussi Annemarie Kleinert, *IL « JOURNAL DES DAMES ET DES MODES » ED IL SUO CONTRIBUTO ALL'EMANCIPAZIONE FEMMINILE*, Actes du congrès *Donne e giornalismo. Politica e cultura di genere nella stampa femminile*, Florence 2001.

⁴⁴ Parmi ceux qui propagent cette image, comptent surtout E. Sullerot dans son ouvrage publié en plein mouvement féministe des années 1960, et ceux qui la citent, par exemple R. Chollet, C. Bellanger et al. et J. Pouget-Brunereau. Sullerot juge La Mésangère d'après certains articles parus de 1809 à 1814, époque pendant laquelle l'empereur avait perdu toute tolérance et sonné le glas du féminisme. Elle généralise sa lecture sur l'ensemble

été très souvent dans sa longue carrière un magazine véritablement féministe qui s'insurgeait contre l'autorité masculine et cherchait à affranchir la femme des contraintes que lui imposait une société régie par des mœurs patriarcales. Si l'on met dans la balance les articles favorables à l'émancipation des femmes et ceux qui les critiquent et soutiennent un partage plus conservateur des rôles, celle-ci penche nettement du côté du libéralisme. Evidemment, la hauteur du plateau varie au gré des différents régimes politiques, mais même à des époques peu propices à la cause féminine, beaucoup de pages avancent l'idée que la femme est au moins égale sinon supérieure à l'homme. Ceci par exemple dans les dernières années du règne de Napoléon, lorsque l'article 213 de son code juridique frappa les femmes mariées d'incapacité générale, leur interdisant, sans l'autorisation de leurs maris, d'ester en justice, d'acheter, de vendre, d'hériter, de se faire établir des papiers d'identité, de travailler ou de posséder un compte en banque.⁴⁵

Sous le Directoire, l'illustré publie même beaucoup de textes féministes, surtout dans les tous premiers cahiers, à commencer par les *Réflexions préliminaires* du premier cahier (reproduites p. 373) et un article du deuxième exigeant l'égalité des femmes devant la loi et l'instruction pour les femmes,⁴⁶ jusqu'au quatrième cahier qui loue l'influence salutaire des femmes sur les hommes. "Sans les femmes," estime-t-on dans ce dernier essai, "les hommes seraient rudes en esprit, durs en caractère et malpropres en leur personne . . . Les hommes entre eux peuvent, sans doute, éclairer leur esprit, mais j'ose affirmer que la compagnie et la conversation des femmes sont la seule école à former le cœur." Dans les cahiers qui suivent, d'autres articles et gravures mettent du baume au cœur de lectrices trop souvent sous-estimées et humiliées. La livraison du 12 août 1797 présente une planche qui montre le courage des femmes : la citoyenne Henri y fait une ascension en ballon, entreprise d'autant plus hasardeuse que peu de femmes osaient se lancer dans de telles aventures (Fig. 4.7).⁴⁷ Un texte du 25 novembre 1797 donne l'éloquent compte rendu d'un ouvrage intitulé : *Le Sort des femmes . . . (nouvelle apologie du beau sexe)*, par Antonio, dessinateur, livre qui se vend au bureau du journal et qui est très favorable à la libération du beau sexe. Il démontre que "le pouvoir que les hommes se sont arrogé, n'est qu'une usurpation tyrannique

des cahiers du journal (voir aussi p. 300). D'autres féministes comme N. Rattner-Gelbart soutiennent la thèse selon laquelle les articles des éditeurs masculins ne sont pas une véritable menace pour l'ordre existant même lorsque ces éditeurs se prononcent pour la cause des femmes : "This was mere ceremonial eloquence, piquant but not corrosive, filled with hyperbole but no commitment" (*Feminine and Opposition Journalism . . .*, p. 9).

⁴⁵ A. Decaux remarque qu'à cette époque "on n'accorde d'existence légale à la femme que devant l'impôt, la prison ou la guillotine" (*Histoire des Françaises*, Paris 1979, t. II, p. 618).

⁴⁶ Il s'agit d'une citation d'un passage de *L'Épître aux femmes* par C. Pipelet.

⁴⁷ Le ballon à air chaud des frères Montgolfier était connu depuis 1783 seulement.

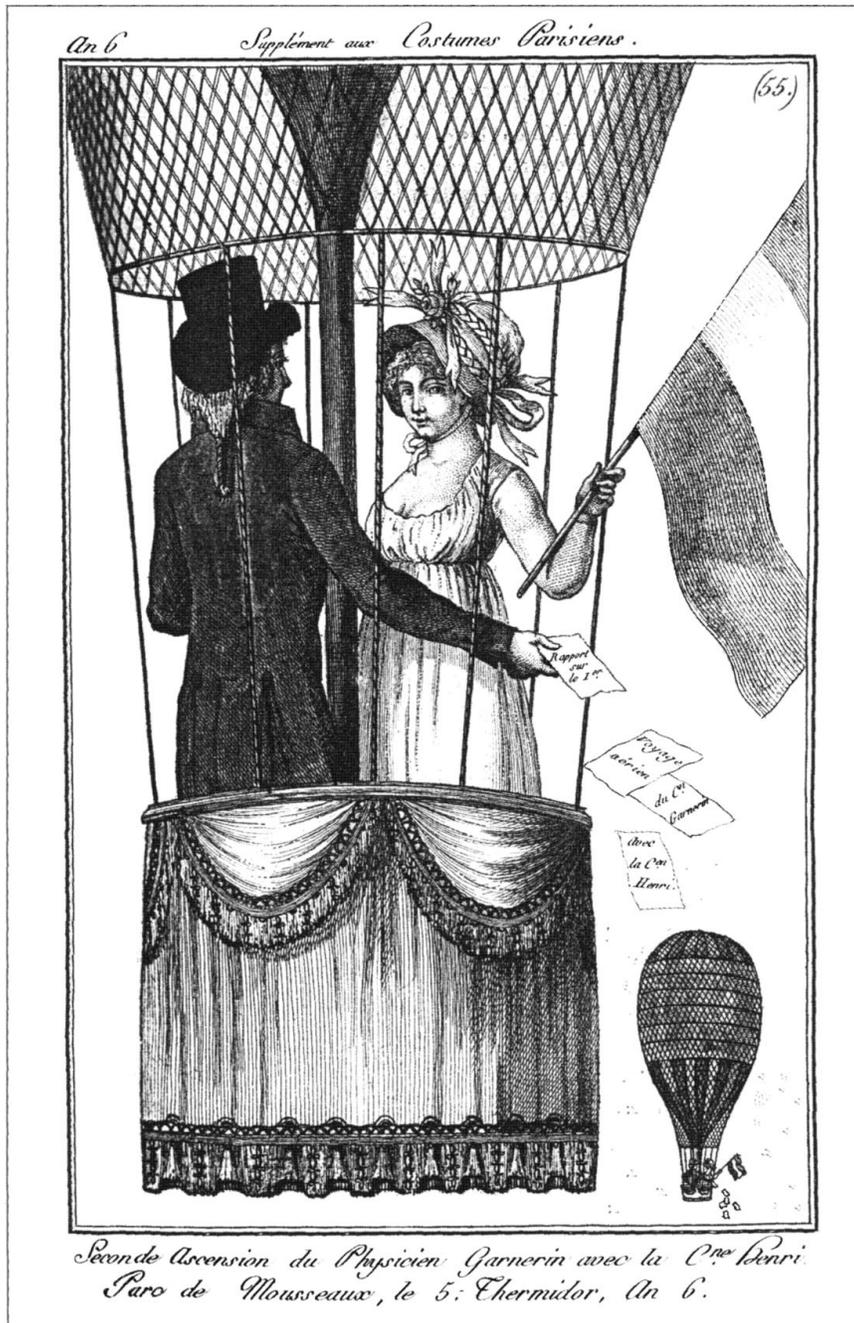


Figure 4.7 Le 12 août 1798 (25 thermidor an 6) une gravure du journal apporte une preuve de courage des femmes. Elle présente la citoyenne Henri lors d'une ascension en ballon avec le physicien Garnerin. Les couleurs des draperies de la corbeille sont aux couleurs nationales, l'homme est en habit bleu, la femme en robe et chapeau blancs, ce dernier décoré d'une fleur rouge. Mme Henri brandit le drapeau français dont les trois bandes sont placées horizontalement. A l'époque, on pouvait opter pour un arrangement horizontal ou vertical. La position verticale actuelle devint obligatoire à partir de 1812, à l'image du drapeau qui flottait au-dessus du pavillon central des Tuileries quand Napoléon y résidait.

sur les droits naturels de la beauté” et il cite comme preuve l’organisation physique et morale de la femme, l’expérience de l’histoire et plusieurs ouvrages littéraires. On y lit que “les belles . . . sauront gré à l’auteur d’avoir au moins tenté . . . de rendre au beau sexe les droits et les prérogatives que la Nature lui a répartis, et qu’il n’a perdus que par la tyrannique oppression du plus fort.”

Le journal publie aussi la copie d’une lettre écrite le 24 février 1800 qui s’insurge contre le règlement de la police défendant aux femmes de conduire un cabriolet dans l’intérieur de Paris et exigeant une autorisation spéciale dans ce domaine. En 1801, les gravures 256 et 294 présentent des femmes très énergiques en train de conduire une voiture (voir à l’annexe Fig. E.8). Un autre article féministe, du 27 septembre 1800, cite une annonce trouvée dans un périodique allemand. Une femme riche y exprime ses raisons de ne pas vouloir se marier. “J’ai l’âme trop élevée, l’imagination trop jeune pour me faire de longues illusions. Je ne veux ni commander ni obéir à un homme . . . Aucun homme ne m’a paru assez supérieur pour m’en imposer, assez aimable pour m’enchaîner, assez dépourvu de caractère pour être mon esclave, assez direct et assez fidèle pour être mon ami.” A la place d’un homme, elle cherche une amie qui veut bien passer sa vie avec elle et partager sa fortune.⁴⁸ Voilà un discours bien émancipé et un directeur de journal assez tolérant pour le publier.

D’autres passages d’articles féministes sont tout aussi instructifs sur l’esprit du journal. Un compte rendu du long poème de G. Legouvé sur *Le Mérite des femmes*, présenté le 31 décembre 1801, a tout à fait l’air d’un texte moderne et actuel. Encore un autre, du 11 mars 1802, affirme que les femmes font de meilleurs écrivains de romans que les hommes : “Tous les jours, nous avons la preuve que la plume d’une femme spirituelle est plus faite que la nôtre pour écrire dans le genre romanesque. Ce sexe plus aisément irritable, sent mieux, saisit avec plus de vivacité toutes les nuances du sentiment, tous les degrés de la passion.” La même pensée est exprimée sur deux longues pages le 15 mai 1802 et encore le 16 janvier 1804. Le premier article est un compte rendu de *La Libertéide* de Pierre Moussard, libraire à Paris, dont on cite des passages : “Les femmes ne sont-elles pas réellement esclaves presque par toute la terre? Cette belle et tendre moitié du genre humain ne semble-t-elle pas n’exister que pour le caprice tyrannique et brutal de l’autre moitié? Oui, les femmes sont dans un honteux assujétissement (sic) . . . Hommes oppresseurs! pourquoi . . . ôtez-vous aux femmes l’accès de toute fonction, de toute existence politique? Les femmes n’ont-elles pas, comme vous, en partage l’esprit, le jugement, le génie, le courage, les vertus et la force? . . . La femme n’est-elle pas toujours et plus douce, et plus sensible, et plus indul-

⁴⁸ La solitude est une source de lettres publiées dans plusieurs cahiers.

gente, et plus humaine que l'homme? La prétendue faiblesse de la femme, sa prétendue inaptitude à tels ou tels travaux, à tel ou tel emploi, n'est-elle pas l'œuvre de la barbarie, du préjugé, d'une odieuse éducation?"⁴⁹

Enfin, les numéros des 4 et 9 février 1803 prêtent à la femme non seulement les qualités habituelles de beauté, charme, douceur et compassion, mais aussi plus d'esprit que l'homme, bref ils assurent qu'elle est en tous points supérieure à lui : "Où sont, je vous prie, les hommes qui s'expriment avec cette facilité, qui pensent avec cette délicatesse, qui parlent avec cette élégance qu'on admire dans presque toutes les dames bien élevées?", écrit La Mésangère en citant La Beaumelle.⁵⁰ "Vous ne trouvez pas chez elles de ces traits recherchés, de ces phrases correctes, de ces antithèses forcées, de ces figures hardies, aujourd'hui si fort à la mode; mais en récompense, elles pensent et elles peignent. Tout dans leurs écrits, est grâce ou sentiment, et souvent l'un et l'autre". Le thème se retrouve dans le cahier du 5 mai 1808 (voir p. 106). Quant aux gravures, l'illustré en reproduit un certain nombre à tendance féministe, présentant non seulement des femmes faisant une ascension en ballon ou conduisant leur calèche, mais se promenant seules à cheval en costume d'amazone, jouant aux cartes ou encore pratiquant un sport⁵¹ (Fig. 4.8).

L'époque qui suit 1815 abonde en gravures et essais favorables à la cause des femmes.⁵² Une fois le régime napoléonien effondré, le mouvement féministe pouvait renouer avec la tradition de la Révolution et s'épanouir suivant

⁴⁹ P. Moussard a quatre titres dans le catalogue des auteurs de la BN. En plus de sa *Libertéide*, livre débutant de 440 pages, on y trouve : *Les Diversités littéraires* (1815), *Mémoires sur la translation de Napoléon ... à l'isle de Saint-Hélène* (s.d.) et *La Grandeur et les bienfaits de l'Eternel dans le christianisme* (1818). Sur Moussard, voir aussi J. Pouget-Brunereau, pp. 402-403.

⁵⁰ Laurent Angiviel de La Beaumelle (1726-1773) entreprit la publication du journal littéraire *L'Aspasie Moderne*. Il composa des romans dans le genre de Montesquieu et plusieurs livres d'histoire. Après avoir dû supporter la haine de Voltaire et subir plusieurs incarcérations à la Bastille, il trouva enfin, pendant les deux dernières années de sa vie, une place à la bibliothèque du Roi.

⁵¹ Femme faisant une ascension en ballon : gravure supplémentaire du 12 août 1798. Femme guidant une calèche : les gravures 155, 256 et 294 des 1^{er} septembre 1799, 6 novembre 1800 et 15 avril 1801. Amazone : les gravures 165 du 17 octobre 1799, 223 du 14 juin 1800, 303 du 25 mai 1801, 453 du 6 mars 1803, 611 du 15 janvier 1805, 740 du 25 juillet 1806, 1556 du 15 avril 1816, 1816 du 15 mai 1819, et 3457 du 15 avril 1837. Femme devant une table de jeu : le numéro 407 du 17 août 1802. Femmes pratiquant un sport : le yo-yo : le numéro 1233 du 10 juin 1812; le badminton : les numéros 1335 et 1918 des 10 août 1813 et 5 août 1820.

⁵² J. Pouget-Brunereau constate que le mouvement féministe, qui commence réellement à se faire sentir après la révolution de 1830, est né bien avant. Dans la presse féminine, "à travers l'ironie sciemment employée, il y a comme un vent qui court, sans avoir l'air de déranger, mais dont le souffle intermittent se fait plus précis et apporte avec lui une lente germination à peine visible." (p. 63).



Figure 4.8 Le journal présente plusieurs illustrations à tendance féministe. Les femmes conduisent une voiture, sortent à cheval, ne dédaignent pas le jeu et pratiquent un sport. Gravures des 1^{er} septembre 1799 (n° 155), 17 août 1802 (ici le n° 38 de l'édition de Francfort), 14 juin 1800 (n° 223) et 5 août 1820 (n° 1918).

les principes de Saint-Simon et ses disciples.⁵³ Les exemples d'articles écrits vers 1818 sont tous d'une qualité stylistique supérieure. Ils portent à croire qu'ils émanent de plumes de talent, entre autre d'un Honoré de Balzac, qui semble avoir été engagé par La Mésangère autour de 1818/1819 et fit ses premières armes dans le journal. Dans *Les Femmes et les Académies* du 31 janvier 1818, un journaliste revendique l'admission des femmes dans les trois Académies de Paris, se demandant pourquoi, par exemple à l'Académie des Sciences, on n'a pas accepté, déjà dans les siècles précédents, une physicienne comme Emilie du Châtelet. A "celle des belles lettres (on) eût pu s'énergueillir du savoir immense de Mme Dacier". Enfin il reproche à l'Académie française de ne pas avoir élu toute une liste de candidates, dont Mme La Fayette et Mme Deshoulières.⁵⁴ Le mois suivant, trois articles mettent en doute l'affirmation selon laquelle la vigueur et le génie sont "du côté de la barbe". Le 5 mars 1818, la rédaction s'interroge sur le refus de permettre aux femmes d'accéder aux postes élevés dans la politique, l'administration, les collèges, les ateliers, les orchestres et même les casernes! Enfin, le cahier du 10 juin 1818 rend compte d'une brochure qui a repris, en la modifiant, la planche 1644 de l'illustré, où la cornette du modèle est remplacée par un bonnet d'avocat.

Après la fondation en août 1818 d'un premier concurrent intitulé *L'Observateur des Modes*,⁵⁵ le magazine continue de polémiquer encore plus fort contre les injustices dont les femmes sont victimes. Il exige la reconnaissance de leurs droits et souligne l'importance de l'éducation comme moyen d'émanciper les femmes (Fig. 4.9). Le 5 août 1820, il ridiculise encore le fait que l'Académie française refuse d'accepter des candidates femmes. Un mois plus tard, à l'occasion de la grande exposition annuelle de peinture, il s'enthousiasme du nombre important de femmes admises à y présenter leurs toiles, résultat auquel il a probablement contribué. Un autre article du 10 septembre

⁵³ Selon le cahier du 10 novembre 1830, le comte de Saint-Simon, "né le 17 avril 1761, mort dans un état voisin de l'indigence le 19 mars 1829, ... avait l'habitude de se faire réveiller, chaque matin, par les paroles « Levez-vous, monsieur le comte, vous avez de grandes choses à faire »." Sa théorie ne porta des fruits que vers la fin de sa vie.

⁵⁴ Ces femmes sont des exemples de personnalités des XVII^e et XVIII^e siècles. Emilie du Châtelet (1706–1749) fut commentatrice de Newton. Mme Dacier (1654–1720) a traduit Homère et s'est mêlée à la querelle des Anciens et des Modernes. A propos des dames La Fayette (1634–1693) et Deshoulières (1637–1694), la rédaction remarque que les fauteuils de l'Académie française, "profanés par les Cotins, les Coras, les Pochères ... auroient (sic) reçu plus d'éclat, s'ils eussent été occupés par les La Fayette et les Deshoulières". Le 25 septembre 1838, le journal réclame à nouveau l'admission de femmes dans les Académies et rappelle que Mmes de Staël et de Genlis avaient déjà exprimé la même revendication, exigeant "qu'il y eût à l'Académie française trois ou quatre fauteuils destinés aux femmes qui se distingueraient dans les lettres", souhait qui ne sera exaucé que dans la deuxième moitié du XX^e siècle.

⁵⁵ Sur *L'Observateur des Modes*, annexé au journal de La Mésangère en 1823, voir Annemarie Kleinert, *Die frühen Modejournale ...*, pp. 161–166.

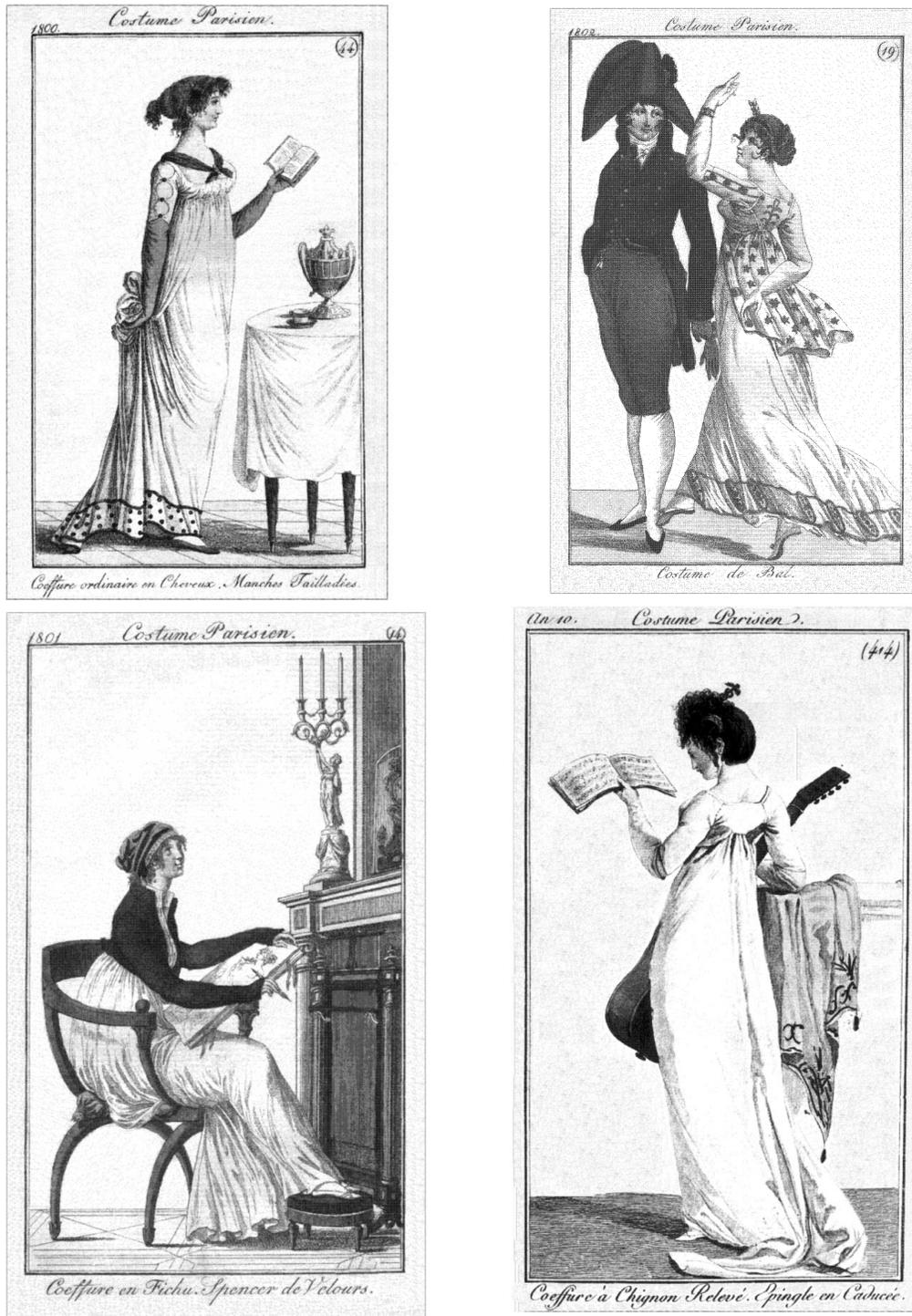


Figure 4.9 Le journal appuie l'instruction des femmes en les présentant en train de lire, en montrant leurs talents de danseuse, ou en arborant des femmes qui cultivent la peinture et la musique. En haut les gravures 44 et 19 des 27 octobre 1800 et 3 mai 1802 de l'édition de Francfort du journal. En bas le numéro 14 du 1^{er} avril 1801 de l'édition de Francfort et la planche 414 de l'édition parisienne, datée du 17 septembre 1802 (voir aussi Fig. 6.7).

1820 décrit une société tribale en Inde où la polyandrie des femmes est de coutume. Deux textes insolites paraissent les 10 avril et 31 août 1821 : le premier propose un baptême de l'air dans un ballon avec la fameuse pilote Elisa Garnerin, dont les sauts en parachute feront encore l'objet d'articles deux ans plus tard; le second fait connaître un établissement de bains à Paris où, chose tout aussi osée, les femmes peuvent apprendre à nager.

Souvent, La Mésangère mentionne les noms de femmes qui exercent une profession : par exemple Mme Sigault, libraire, en 1826; ou les dames Despau, Germont, Lasnier, Sandoz, Coutant, Huchez, Galhaut, Prévost, Scordel et Vaulont qui travaillaient dans le métier du textile;⁵⁶ ou les nombreuses femmes de lettres dont plusieurs se retrouveront dans des dictionnaires littéraires.⁵⁷ L'illustré publie aussi des annonces d'écoles préparatoires pour les métiers de brodeuse, de dessinatrice de papier peint ou d'arrangeuse de fleurs artificielles.⁵⁸ Le 15 avril 1828, il cite Charles Dupin, membre de l'Institut, qui s'emploie à augmenter le nombre de professions auxquelles se destinent les femmes et qui recommande surtout qu'il y ait plus d'institutrices, même pour les matières scientifiques et techniques : "il n'est presque aucune machine simple dont l'emploi ne soit habituel aux femmes."

Dans le cadre de ses recommandations bibliographiques, le journal signale plusieurs ouvrages qui soutiennent l'émancipation des femmes. Les 10 février et 21 mars 1801 : *Opinion d'une femme sur les femmes et Réflexions sur les hommes* (voir p. 427); le 25 février 1825 : *Idées du génie et de l'héroïsme des femmes*; le 15 juillet 1826 : *Les Droits des femmes et l'injustice des hommes*,

⁵⁶ Grâce au journal, les noms de beaucoup de marchandes de mode de l'époque sont connus. Il faudrait trier le périodique pour établir un répertoire des femmes exerçant ce métier. On pourrait alors constater, par exemple, que Mme Pferffer vendait des fourrures rue Taitbout en 1838, que les meilleures plumes et fleurs artificielles se trouvaient chez Mme Perrot, rue Saint-Denis, ou encore qu'il était de bon ton de se faire coiffer chez Mme Robineau. Pour d'autres adresses de marchandes de mode, couturières, modistes, lingères, fleuristes, coiffeurs, voir *Annuaire des Modes de Paris*, publié par La Mésangère en 1815, et *Almanach du Commerce* par La Tynna.

⁵⁷ Pour le passé, La Mésangère cite plusieurs biographies de femmes de lettres remarquables dont, le 25 février 1826, *Vie des Femmes illustres et célèbres de la France*, par Maubuy (1763-65, 5 vol.); *Dictionnaire . . . des Femmes célèbres*, par La Croix de Compiègne (1769, 2 vol.); *Histoire littéraire des Femmes françaises*, par l'abbé de La Porte (1769, 5 vol.); *Dictionnaire . . . des Françaises . . . connues par leurs écrits, ou la protection qu'elles ont accordée aux gens de lettres*, par Fortunée Briquet (1804, 1 vol.). Dans sa bibliothèque, il avait encore d'autres titres sur les femmes, à peu près une centaine, dont certains très précieux : un ancien manuscrit de 500 pages intitulé *Philologie, ou apologie des femmes . . .*, par Poucet de la Grave; un titre de 1566 : *La Bonté et la mauvaieseté des femmes*, par J. de Marconville; un ouvrage de 1631 par de Lescale : *Alphabet de l'excellence et perfection des femmes*; une traduction du latin : *De la grandeur et de l'excellence des femmes* (1713) et une *Apothéose du beau sexe* (1741).

⁵⁸ Voir les cahiers du 31 octobre 1817 et des 5 et 15 mai 1827.

par Miss Godwin; le 20 janvier 1827 : *De l'influence des femmes dans la Société et de l'importance de leur éducation*; et le 15 août 1827 : *De l'éducation des femmes, ou moyen de les faire contribuer à la félicité publique, en assurant leur propre bien-être*. Certains ouvrages vont jusqu'à affirmer que les femmes seraient aptes à pratiquer l'art militaire. Selon la rédaction, l'émancipation consiste à régler soi-même les choses de la vie quotidienne. Le 31 juillet 1828, par exemple, est recommandé *L'Art de se coiffer (sic) soi-même*, le 20 avril 1827 *Manuel de la jeune femme, contenant tout ce qu'il est utile de savoir pour diriger l'intérieur d'un ménage*. D'autres recueils de conseils veulent aider les femmes en cas de revers, lorsque le destin les force à subvenir à leurs propres besoins. D'autres encore prônent le salut par la santé, par exemple *Le Dentiste des Dames* par Joseph Lemaire, dont le journal cite le 31 juillet 1812 la phrase "une dent vaut mieux qu'un diamant", ou le 31 mai 1819 et le 5 décembre 1830 quand il mentionne des ouvrages sur l'hygiène des dames. Beaucoup de textes décrivant les facettes de la femme étant en vers, on pourrait composer toute une anthologie de poèmes sur les femmes extraite du *Journal des Dames* ... Le magazine publie entre autre, le 25 octobre 1838, un long poème par Evariste Boulay-Paty intitulé *Les Femmes*.

Cependant, le journal n'a pas uniquement cette orientation. Ne voulant pas rejeter certains rôles traditionnels du beau sexe, il n'arrête pas d'encourager les femmes à cultiver les aptitudes pour lesquelles elles ont depuis toujours été admirées, comme la direction d'un ménage, le soin de la famille, le don d'être une maîtresse belle et attirante ou le talent d'éblouir en société comme hôtesse pleine de charme et de bonnes manières.⁵⁹ Le magazine vulgarise ainsi la philosophie de Jean-Jacques Rousseau professée en 1762, qui a décrit dans *Emile* une Sophie sage et vertueuse, idéal de plusieurs générations, et surtout de Napoléon qui a légalisé et a restreint les droits des femmes dans son code juridique. Mais, tout en citant l'image de la femme chez Rousseau, l'illustré critique la misogynie de cet auteur, par exemple dans les cahiers des 24 juillet 1803, 11 mars 1805, 10 juin et 5 septembre 1811, 15 et 20 juin 1821.⁶⁰ La rédaction n'occulte pas non plus certains défauts de caractère humain, qualifiés comme typiquement féminins : la tendance à rechercher les travers plutôt que les qualités des autres femmes,⁶¹ le faible pour

⁵⁹ Voir les cahiers des 20 septembre 1807, 15 avril 1813, et 31 janvier 1818. Sur ce côté des femmes, décrit dans des journaux féminins anglais, voir Margaret Beetham, *A Magazine of Her Own : Domesticity and Desire in Woman's Magazines 1800-1914*, Londres 1996.

⁶⁰ Sur J.J. Rousseau et le journal, voir J. Pouget-Brunereau, pp. 387-402.

⁶¹ Un article du 15 avril 1817 se focalise sur "la jalousie des femmes de nos petites villes contre celles qui arrivent de la grande". L'examen de plusieurs exemples de rivalité mesquine conduit l'auteur à demander aux dames "de se ménager un peu entr'elles". Le souhait d'une plus grande solidarité entre consœurs est une constante du féminisme. Le 10

la flatterie,⁶² le penchant pour la volubilité excessive.⁶³ Il pratique ainsi un féminisme nuancé qui cherche à montrer aux femmes la nécessité d'être sur leurs gardes, et de ne pas perdre leur charme, leur goût, leurs sentiments tout en s'instruisant dans les arts et métiers jadis réservés aux hommes. Enfin, il défend à certains moments des prises de position qui peuvent paraître ridiculement rétrogrades, vu l'influence du féminisme sur les opinions formées depuis : que les femmes qui portent un pantalon risquent de perdre leur grâce (5 avril 1802 et 30 septembre 1818);⁶⁴ que la célébrité est un danger pour les femmes (20 novembre 1812); que le jeu rend les femmes méprisables (10 juin 1818 et 15 août 1827);⁶⁵ que la vertu et la modestie sont des traits surtout féminins (15 août 1828);⁶⁶ que les femmes qui s'occupent des lois ou des choses militaires sont à plaindre (20 septembre 1835).⁶⁷ Mais dans le contexte historique, ces articles qui pourraient sembler misogynes aujourd'hui, doivent être considérés comme écrits dans le but de communiquer un état de fait valable pour la plupart des contemporaines. On pourrait dire que le journal, tout comme Balzac, est sur quelques années "à la fois féministe et misogyne"⁶⁸ (Fig. 4.10). Mais dans l'ensemble, il agit en courageux défenseur des femmes, mettant souvent en lumière les pièges de l'assujettissement de la femme et rappelant les qualités qui font d'elles les reines de la société.

La mention de défauts typiquement féminins n'a presque plus cours lorsque Marie de l'Épinay prend la direction du journal. Le 30 juin 1832, une lectrice avait reproché au rédacteur précédent Adolphe Bossange de ressen-

novembre 1834, le journal exprime son regret qu'il y ait "fort peu d'amitiés sincères entre deux femmes".

⁶² Voir le court article du 25 novembre 1812.

⁶³ "Les femmes parlent si bien et ont une si grande propension pour la parole, qu'on pourroit (sic) craindre qu'un long babil ne s'emparât des séances destinées à d'utiles discussions" (à propos de femmes académiciennes, dans un article du 31 janvier 1818).

⁶⁴ La Mésangère critique les femmes qui quittent "les habits de leur sexe" et mentionne les causes de ce comportement : parce que les affaires les obligent à voyager, parce qu'elles pratiquent un sport ou la profession d'artiste ou d'auteur, ou parce qu'elles veulent tout simplement attirer l'attention. Dans *La Nouvelle Héloïse*, l'héroïne s'était vêtue en jeune garçon. Une gravure du *Bon Genre* présente trois femmes en pantalons.

⁶⁵ Les conséquences néfastes du jeu de l'écarté sont débattues dans les cahiers du 25 janvier 1819 et du 5 août 1822.

⁶⁶ Pour parler de modestie et de vertu, La Mésangère cite un bal à l'Opéra et une promenade à cheval, où deux femmes mariées se font trop remarquer.

⁶⁷ "Qu'elles ne prennent jamais dans leurs mains . . . ni l'épée qui tue, ni le livre de la loi qui est athée . . ." peut-on lire à la date du 20 septembre 1835. "Quelles que soient les réformes que doit accomplir l'avenir, plaise à Dieu et aux réformateurs que la femme ne soit pas fait homme, et que l'émancipation n'aille pas jusqu'à imprimer des sourcils virils à ces visages charmans (sic)." Un autre article sur ce sujet est publié le 20 décembre 1836 : *De l'influence des femmes sur la politique, et de la politique sur les femmes*.

⁶⁸ Expression utilisée par Richard Bolster, *Stendhal, Balzac et le féminisme romantique*, Paris 1970, p. 109.



Figure 4.10 Le journal pratique un féminisme nuancé. Les femmes sont surtout décrites comme des êtres forts. Mais parfois elles sont aussi présentées comme des personnes faibles. Toutefois, la rédaction mentionne que même dans les moments de faiblesse, les femmes ont généralement le talent de ne pas perdre leur charme. Ici un dessin préparatoire de 1807. Il est intéressant de voir que l'éditeur a finalement décidé de ne pas l'imprimer. Le même costume est plutôt porté par un modèle debout, dans une position stable, exposé par la gravure 786 du 15 février 1807. Auparavant, en janvier 1799, une planche pareille, dessinée par Debucourt, chiffrée comme numéro 20 et portant la légende *La Chute*, avait paru dans la série *Modes et Manières du Jour*.

tir avec un cœur d'homme, de penser avec un cerveau d'homme et d'écrire avec une plume masculine, tout en réclamant que ce soit enfin une femme qui rédige l'illustré : «N'est-ce pas une chose étrange que dans une feuille qui se dit le « Journal des Dames », il n'y ait jamais une seule ligne écrite par une dame. Pensez-vous donc que nous ne soyons pas de force à dépeindre les passions, à observer les mœurs, à critiquer les travers, et à rire des ridicules? ... Pourquoi les femmes n'auraient-elles pas aussi leur tribune ... votre journal n'y

perdrait rien aux yeux des hommes, et il y gagnerait beaucoup aux yeux des femmes.” La lectrice s’indigne aussi du “dédain de supériorité” qui se fait sentir quand un homme tient la plume. Elle conclut après quatre pages de plaintes : “si nous tenions la plume à notre tour comme nous ferions une bonne et plaisante guerre à l’orgueil et aux prétentions des hommes! comme nous leur rendrions leurs charitables conseils et leurs dédaigneuses plaisanteries”. Certes, l’accusation était fautive dans le détail, car il y eut en 1832 certains articles rédigés par des femmes comme Mme de Saint-Surin, amie de Balzac, et Mme de Bradi, mère de Marie de l’Epinay. Mais leurs contributions étaient rares, et ceci en pleine époque du Saint-Simonisme, quand le mouvement féministe engendra plusieurs périodiques féministes : *La Femme libre*, écrit, dirigé, et distribué par des femmes; *La Femme Nouvelle*, rédigée par Jeanne Désirée et Suzanne Volquin; *La Tribune des Femmes* et le *Journal des Femmes*. D’autres feuilles naquirent en 1833: *La Mère de famille* et le *Conseiller des Femmes*; en 1834: *l’Amazone*; en 1836: la *Gazette des Femmes*.

Le pourcentage de sujets typiquement féminins augmenta en juillet 1836, au moment de l’arrivée de Marie de l’Epinay dans l’édition du journal. On trouve alors une profusion d’articles sur les mérites sociaux, artistiques et intellectuels des femmes. Marie adorait Mme de Staël et George Sand. A propos de la première, elle écrit le 10 septembre 1836, que son nom réveille toutes les idées de triomphe et d’ambition féminine.⁶⁹ Quant à George Sand, on peut lire à la date du 31 octobre 1836, que “toutes les femmes, et celles qui écrivent surtout, éprouvent un sentiment de fierté et non de jalousie en songeant qu’une des plumes les plus énergiques de ce temps est tenue par une main qui fait tant d’honneur à leur sexe”.⁷⁰

A côté des articles se rapportant aux livres exécutés par des femmes, Marie en publiait d’autres luttant pour la liberté des femmes. Elle insistait sur le besoin de les instruire et publiait des demandes d’emploi de jeunes filles. Elle avait déjà écrit certains articles féministes avant de s’occuper de l’édition du journal : le 25 avril 1835 une publicité pour une compagnie d’assurance dont seules les femmes seraient actionnaires ou employées; le 5 février 1836 un commentaire sur l’événement inhabituel de l’“enlèvement d’un homme par une femme”. Et elle continua sur le même ton en 1838, lorsqu’elle n’y était plus l’unique éditeur : le 15 janvier 1838 un texte enthousiaste sur une *Gazette*

⁶⁹ “Comme femme (Mme de Staël) s’encadre à merveille dans le *Journal des Dames*; elle ne s’y ajuste pas moins bien à propos des modes, tous ses contemporains nous faisant savoir qu’elle était aussi attentive dans son cabinet de toilette que dans son cabinet d’étude ... Dès la première jeunesse, le costume était pour Mlle Necker chose si peu indifférente, qu’elle s’habillait en nymphe ou en muse pour déclamer des vers”.

⁷⁰ Le 20 août 1833 déjà, le journal avait longuement cité son nouveau roman *Lélia*. Voir aussi l’article sur George Sand, Mme de Staël et d’autres femmes de lettres publié le 31 décembre 1836.

des Dames qui avait été publiée à Leipzig par une femme et seize rédactrices; le 10 mars 1838 une discussion du néologisme “une auteur”; le 25 juin 1838 un commentaire du couronnement de la reine Victoria, qui regrettait que sur le trône de France on n’ait pas de femme; enfin, le 15 septembre 1838 une description de la première ascension du Mont-Blanc par une femme.⁷¹

Lorsque Marie professa des opinions conservatrices, ce fut dans l’intérêt des femmes. Ainsi aurait-elle aimé que la légendaire galanterie française fasse sa réapparition en France pour que le beau sexe en soit bénéficiaire. La Mésangère avait fait de même : il avait regretté que les hommes français, au contraire du temps de Mme de Sévigné, se font trop peu inspirer par les actions des femmes et que la politesse chevaleresque se soit perdue (voir le cahier du 5 février 1819). Quand Marie censura les femmes androgynes, ce fut en estimant que la féminité était plus efficace que l’hermaphrodisme pour lutter en faveur de l’émancipation de ses sœurs. Sa stratégie consistait à profiter de la supériorité féminine pour atteindre une plus grande liberté morale, intellectuelle et matérielle des femmes. Quelques mois avant la fin de la parution du journal, le 25 septembre 1838, est étalé sur trois pages et demi étroitement imprimées le compte rendu d’un livre qui constitue en quelque sorte le crédo du journal en matière de féminisme : *Essai sur la condition actuelle des femmes*, par Lacretelle. Le commentateur révèle que l’ouvrage conseille de laisser continuellement faire aux femmes les conquêtes qu’elles jugent utiles. L’extrait se termine par la constatation que le pays le plus civilisé “est celui où les femmes sont le plus honorées”. Un des successeurs de Marie de l’Epinay, l’éditeur de *La Sylphide*, a trouvé le mot juste pour résumer la démarche de son prédécesseur : elle est un “bas bleu”, oui, mais “un bas bleu de la plus fine soie.”⁷²

En peu d’années, Marie engagea plus de rédactrices qu’il n’y en eut dans les quarante années précédentes. Au contraire de La Mésangère qui avait surtout publié des textes déjà parus de femmes de lettres comme Mmes de Genlis, de Staël, de Boufflers-Rouvrel, de Salm-Dyck, Cottin, de Krüdener, Davot, Dufresnoy-Billet, Mercœur et de Renneville, elle fit de son bureau l’antichambre de toute une génération de femmes journalistes. Parmi elles figurent des célébrités de cette époque comme Joséphine Lebassu d’Helf devenue célèbre grâce à son roman *La Saint-Simoniennne* (1833), Mme de Bawr, Constance du Plessis, Hermance Lesguillon, Marceline Desbordes-Valmore, Rose Céleste Vien, Amable Tastu, enfin Louise Colet, amie de Flaubert et

⁷¹ L’ascension fut faite par Mlle Dangeville, sœur du député de l’Ain : “Les guides qui ont accompagné cette demoiselle ne peuvent en dire assez sur le courage et la force avec lesquels elle a surmonté tous les obstacles de ce voyage difficile et périlleux ... (elle) a conservé une présence d’esprit qui ne s’est pas démentie un seul instant; elle encourageait ses guides; elle a causé et plaisanté avec eux tout le temps.”

⁷² J.H. de Villemessant, *Mémoires d’un journaliste*, Paris 1867, p. 116.

femme de lettres qui en était encore aux débuts de sa carrière et qui devint plus tard une des journalistes les plus appréciées de la presse féminine. Mais l'éditrice ouvrit aussi ses colonnes à toute une phalange de femmes restées presque ignorées des dictionnaires biographiques : Sarah Dalton, Cécile de Nelgis, Louise Hutz, Clémence Robert, Gabrielle Soumet devenue Mme d'Altenheim, Louise Sylvania, Augusta de Souith et Sophie Conrad.⁷³ La distinction entre "journaliste", "écrivain de journal" et "auteur" tout court n'étant pas très nette à l'époque, plusieurs de ces débutantes mériteraient non seulement l'attention des chercheurs de l'histoire de la presse française mais de l'histoire littéraire en général. "Semblables aux rudes héroïnes de la Grande Armée," écrit le cahier du 20 août 1838, "qui militent ... et rompent assez bien une lance (pour l'émancipation), certaines femmes qui font irruption dans le monde de la presse ont composé de véritables chefs d'œuvre."⁷⁴

La vie de Marie de l'Épinay n'a guère fait l'objet de plus d'études. Ici on ne peut que tracer les grandes lignes de sa carrière, en ajoutant des détails en annexe, pp. 334-336, et en présentant un portrait qui est probablement celui de sa personne, exécuté de façon anonyme par Horace Vernet (Fig. 4.11). Agée de 35 ans environ lorsqu'elle prit la direction du journal, elle était assez jeune pour porter encore un intérêt passionné à sa nouvelle tâche, tout en ayant en même temps une certaine expérience du journalisme. Sellèque avait 31 ans quand il fonda le périodique, Balzac avait le même âge quand il

⁷³ On trouve les portraits peints de C. Robert, H. Lesguillon et C. Duplessis dans la *Galerie des dames françaises distinguées dans les lettres et les arts*, Paris 1843. D'autres rédactrices figurent parmi les 40 portraits et courtes notices littéraires de cet ouvrage : les dames Dufresnoy, de Genlis, de Salm-Dyck, Mercœur, Elisa Voïart, Gabrielle Soumet, la comtesse de Bradi et Mme Desbordes-Valmore (sur cette dernière, voir p. 151). La dame Vien, décédée en 1843, s'appelait en réalité Rose Céleste Bache. Sa plus grande époque de créativité s'étendit de 1821 à 1839 (*Grand dictionnaire du XIX^e siècle*, t. XV, p. 1015). Sabine-Casimire-Amable Voïart, dame Tastu (1798-1885), eut une réputation telle qu'on l'a comparée à V. Hugo et à A. de Lamartine. En 1840, le journal féminin *Longchamps et Paris Élégant réunis* publia un article sur elle, accompagné de son portrait. Quelques femmes de lettres comme Constance du Plessis et Hermance Lesguillon (née Sandrin) furent surtout connues comme épouses d'auteurs renommés. Pour d'autres, il est difficile d'en savoir plus. Il faut croire que plusieurs ont volontiers caché leur identité. Quelques noms ont peut-être été des pseudonymes (voir *Dictionnaire des ouvrages anonymes, 1765-1825*, d'A.-A. Barbier, Hildesheim 1963).

⁷⁴ Les recherches sur les femmes de lettres sont en cours. Voir l'excellent article de Béatrice Slama, LES FEMMES ÉCRIVAINS, dans Jean-Paul Aron (éd.), *Misérable et glorieuse. La femme du XIX^e siècle*, Paris 1984, pp. 213-243. Sur les femmes-journalistes des siècles précédents (XVII^e et XVIII^e), voir l'article par N. Rattner-Gelbart dans *Histoire des femmes*, vol. 3, 1992, pp. 427-443. Certaines études induisent en erreur, dont l'ouvrage de Laure Adler, qui porte un titre peu approprié (*Les premières journalistes 1830-1850*, Paris 1979) et qui n'a mentionné ni Marie de l'Épinay ni les autres femmes de lettres ayant écrit des textes pour le journal. Ou l'ouvrage d'Anne-Marie Käppeli (SCENES FÉMINISTES, dans *Histoire des femmes*, 1991, vol. 3, pp. 495-525).



Figure 4.11 Le portrait de Marie de l'Épinay fut longtemps introuvable. On n'avait qu'une notice dans le carnet d'Horace Vernet indiquant qu'il l'avait peint en 1825. Nous pensons que ce portrait est identique au tableau non signé vendu aux enchères à l'Hôtel Drouot le 30 novembre 1990 (et encore le 30 juin 1993), avec la mention "attribué à Horace Vernet" et le titre *Jeune femme à la robe blanche et or* (ici une reproduction de la toile, tirée du catalogue de l'Hôtel Drouot). Le style de la robe est celui de la mode de 1825, plus précisément de la mode présentée par le *Journal des Dames et des Modes*. Horace Vernet n'a pas exécuté d'autres portraits de femmes en 1825 (voir aussi p. 212 et 346). La femme de ce tableau pourrait avoir environ vingt-trois ans comme Marie de l'Épinay en 1825.

collabora à *La Mode*, Mallarmé 32 lorsqu'il dirigea quarante ans plus tard *La Dernière Mode* et *La Mésangère* 35 quand il commença à s'engager auprès du *Journal des Dames* . . .

Quatre raisons ont probablement poussé Marie à tenter cette aventure. D'abord, elle avait conscience du glorieux passé de l'illustré. Ayant rencontré deux fois par semaine les célébrités de l'époque dans le salon de sa mère, la comtesse de Bradi, où elle fit entre autres connaissance d'Horace Vernet, peintre de son portrait en 1825, elle avait assisté aux discussions sur le sort du périodique après la mort de *La Mésangère*. En voyant dans le passé une garantie pour l'avenir, elle était probablement sûre de réussir

en continuant un magazine qui avait été “la chronique des salons du beau monde”⁷⁵ pendant plus de trente ans et un des plus anciens périodiques de Paris.⁷⁶ S’il le fallait, elle était prête à rédiger seul grand nombre des articles : le cahier du 25 novembre 1836 est entièrement rédigé par elle.⁷⁷

Une deuxième raison de s’engager semble avoir été sa recherche d’un moyen pour exprimer et véhiculer ses sentiments personnels. Ayant épousé contre la volonté de ses parents un officier suisse, le baron Emile Bruchez de l’Epinay, qui, en 1836, ne répondait plus à son amour et ne comprenait pas ses ambitions littéraires, Marie voulait avoir ses propres pages pour publier à volonté ses écrits rédigés sans appui familial.⁷⁸ Elle était sensible au thème de l’amour déçu et désireuse de communiquer ses réflexions sur les vicissitudes de la vie.⁷⁹ Quoi de plus commode que de posséder un organe de la presse périodique?

La troisième raison qui l’a sans doute poussée à acquérir un magazine féminin doit avoir été son désir de mettre en œuvre ses conceptions du journalisme féministe. Elle souhaitait engager davantage de femmes de lettres, dont même les plus compétentes avaient plus que les hommes besoin d’éditeurs bienveillants pour faire la preuve de leurs talents. Elle pouvait ainsi

⁷⁵ Ainsi qualifié par le cahier du 5 octobre 1834.

⁷⁶ A propos de l’ancienneté du journal, les affirmations dans ses propres pages sont exagérées. On peut lire le 15 mars 1832 : “Quelque légère que soit cette feuille, quelque fragile que puisse paraître son existence, elle est presque la plus ancienne de Paris; car n’était le *Moniteur* aux graves colonnes . . . , le *Journal des Dames* serait le doyen des journaux. C’est là une petite gloire, dont la grande part revient aux Dames, car c’est à leur appui constant qu’il a dû de traverser tant d’époques diverses, et de surnager à tant de naufrages”. Parmi les journaux plus anciens encore figurent la *Gazette de France*, le *Mercur de France*, le *Journal de Paris* et le *Journal des Débats*. Le 5 juin 1833, le journal prétend même être “le plus ancien non-seulement des journaux de modes, mais de tous les journaux de Paris . . . Trente-sept années d’une publication ininterrompue et universellement appréciée sont des titres qui prouvent assez le crédit et la solidité de cette feuille”.

⁷⁷ On y trouve, derrière l’article *Modes*, six pages et demi présentant sa pièce dramatique intitulée *Le Proverbe*.

⁷⁸ Le nom de plume de Marie de l’Epinay est une abréviation de son nom de mariage Marie Bruchez de l’Epinay. Une grande confusion règne dans les dictionnaires à propos de son nom : on y trouve son nom de plume, son nom de jeune fille Marie de Bradi, et l’abréviation du nom de mariage, Marie Bruchez. Nous connaissons son acte de décès, qui révèle son identité, grâce à une enquête faite par Bernard Hissler aux Archives de Paris. Il faut savoir aussi qu’il n’y a apparemment pas de parenté directe avec Mme d’Epinay, femme de lettres du XVIII^e siècle, qui avait le long nom de Louise-Florence-Pétronille Tardieu d’Esclavelles d’Epinay (1726–1783), auteur surtout d’une vaste correspondance avec Diderot, Holbach, Grimm et Rousseau.

⁷⁹ A en croire sa mère, beaucoup de femmes considèrent “la carrière épineuse des lettres . . . comme un refuge où elles viennent déposer les souvenirs qui surchargent leur âme, les pensées qui se brisent dans l’étroite sphère où la société les a placées”. (*Petit Courrier des Dames*, 25 octobre 1836).

encourager les lectrices à ambition littéraire à évoluer intellectuellement et politiquement. Le journal lui fournissait surtout l'occasion d'aider les femmes touchées par les revers de la vie et se heurtant de toutes parts aux difficultés du métier d'écrivain, comme sa mère qui, restée veuve assez tôt, gagnait difficilement sa vie en maniant la plume.

Le dernier "aiguillon" de son engagement était sans doute l'exemple d'une concurrente, Delphine de Girardin, qui écrivait dès 1836 ses fameuses *Lettres Parisiennes*, titre d'une chronique du monde publiée chaque semaine par *La Presse* sous le pseudonyme de vicomte de Launay. Marie avait un an de moins que Delphine et avait été élevée comme elle à l'ombre d'une mère animatrice d'un salon parisien et auteur elle aussi. Tout comme sa propre mère, la mère de cette rivale avait fait de sa fille une figure du monde littéraire, la poussant à lire ses poésies dans les salons parisiens. Marie voyait vraisemblablement là un modèle à imiter, même si elle n'avait pas comme Delphine un époux influent dans le monde de l'édition, Emile de Girardin, concurrent de La Mésangère en 1829 et 1830 et bientôt propriétaire de plusieurs journaux.⁸⁰ Elle aussi était prête à montrer qu'elle savait observer les travers et les caprices de la société parisienne.

Forte de tant de motivations, la nouvelle éditrice se mit à l'œuvre. Tout comme les *Lettres Parisiennes* de Mme de Girardin, réunies de nos jours dans une anthologie,⁸¹ les articles et vers qu'elle publiait témoignent de l'esprit romantique. Ils expriment souvent son idéalisme déçu sur un ton d'exaltation et de langueur, et aussi son opinion sur les bienfaits de l'éducation, expérience dont elle a bénéficié lors de sa jeunesse dans le château de Rebrechien près d'Orléans, berceau des Bradi, où la famille avait l'habitude de recevoir Mme de Genlis, grande pédagogue de l'époque. Bref, les articles rédigés par Marie de l'Épinay comptent parmi les meilleurs de l'illustré.

⁸⁰ Delphine de Girardin (1804–1855), fille de Sophie Gay (1776–1852, née Sophie-Marie-Françoise Niehaut de Lavalette), s'est produite sous la Restauration dans plusieurs salons : chez Mme Récamier, chez Mme de Flavigny, chez la marquise de Custine et chez la duchesse de Maillé. Après la mort de son père en 1822, elle a bientôt publié ses poésies et pièces de théâtre (dont "L'École des journalistes") et elle a reçu une pension de la cour. Elle épousa Emile de Girardin en juin 1831, douze jours après la vente de *La Mode* à Dufougerais (H. Malo, *Une Muse et sa mère. Delphine Gay de Girardin*, Paris 1924). Le 31 mai 1836, juste avant que Marie de l'Épinay n'assume la direction du *Journal des Dames et des Modes*, l'illustré vante les vers de Delphine et la qualifie de "belle comme Corinne". Son époux, Emile de Girardin, a fondé le *Voleur*, *La Mode*, *La Garde Nationale*, le *Journal des Connaissances Utiles* et *La Presse*. Vers 1836, le tirage des deux derniers journaux dépassait les 100 000 exemplaires et son *Almanach de France* se vendait à 1 300 000 exemplaires.

⁸¹ Le titre est *Lettres Parisiennes du vicomte de Launay par Mme de Girardin*, Paris : Mercure de France 1986 (Le Temps retrouvé).

A la recherche d'informations et de sujets, Marie de l'Épinay a rapidement repris l'habitude de ses prédécesseurs de se rendre en tous lieux : la voilà qui "couvre" le spectacle, le défilé de Longchamp, les expositions de peinture, les foires de l'industrie, les séances de l'Académie française, les cafés, les restaurants et les bals. Profitant des rencontres qu'elle avait faites au salon de sa mère, elle parvint à entrer "en relation avec les *littérateurs* les plus distingués de la capitale" : Hugo, Chateaubriand, Lamartine, Vigny, Jules Janin et Balzac. En publiant leurs écrits, elle a consolidé la réputation de son magazine et elle a contribué en même temps à la création d'un phénomène important pour l'histoire littéraire des années 1830 : à savoir que les grands auteurs se tournaient alors beaucoup vers la presse périodique. Presque tous les journaux accueillent les signatures des "beaux esprits", se remplissant d'extraits de romans, de nouvelles ou d'études critiques. Ce passage de la littérature au journalisme fut en quelque sorte une conséquence du matérialisme de l'époque, car le travail de journaliste s'avérait plus sûr que celui d'auteur.

Aucun littérateur n'a mieux compris cet esprit du temps que Balzac, qui a souvent envoyé ses manuscrits à divers périodiques parisiens. "Il a commencé par cet inévitable noviciat," écrit Philibert Audebrand, "et à la longue, il a aimé la profession jusqu'à lui sacrifier son temps, son talent, son argent."⁸² Ses liens particulièrement étroits avec l'ancien illustré de La Mésangère valent la peine d'être étudiés en détail. Ils jettent une toute autre lumière sur sa biographie et ses relations avec certains collègues, expliquent sa connaissance intime du monde féminin et font de lui, selon des expressions créées par les chercheurs, un des plus célèbres "modiphiles" de la littérature française et "un merveilleux journaliste".⁸³

4.3 Balzac et le « Journal des Dames et des Modes »

Sous l'égide de Marie de l'Épinay, en 1836 et 1837, plusieurs cahiers du *Journal des Dames et des Modes* mentionnent Honoré de Balzac. Trois articles extraits de ses œuvres portent sa signature; quatre font de la réclame pour ses autres écrits; un huitième rend compte des livres qui évoquent la fameuse canne à pommeau d'or de ce bon vivant; un neuvième parle de son portrait

⁸² Ph. Audebrand, BALZAC JOURNALISTE, *Gazette de Paris*, 8 novembre 1857, pp. 4 et suite.

⁸³ La première expression est de Rose Fortassier, UN PAPE DE LA MODIPHILIE : L'AUTEUR DE LA « COMÉDIE HUMAINE », dans : *Cahiers de l'Association internationale des Etudes françaises*, 38, 1986, pp. 157-171; la deuxième d'André Maurois qui écrit que "Balzac n'était pas seulement un journaliste, il était aussi un merveilleux journaliste." (*Prométhée ou la vie de Balzac*, Paris 1965, p. 106).

exposé au Salon de peinture; et un dernier le cite comme un excellent connaisseur en matière de mode. Le numéro du 15 juin 1836 consacre même plus de la moitié des pages à des passages tirés de ses romans ou à des études sur sa personne. Pourquoi cette profusion de citations et d'allusions à cet écrivain?

Pour tenter de répondre à cette question, il faut d'abord savoir depuis quand il était en contact avec le magazine et dans quelle mesure. Ce problème n'est pas facile à résoudre. On sait seulement qu'il a personnellement connu La Mésangère. Quatre essais de son œuvre l'indiquent clairement, deux écrits pour *La Mode* en 1830 intitulés *Traité de la vie élégante* et *Gavarni*, la première version de la *Monographie de la presse parisienne* rédigée en 1842, et le *Théâtre comme il est* composé en 1847. Le grand écrivain y exprime son admiration pour l'éditeur qui a eu l'"idée ingénieuse de créer des archives à la mode, d'en constater les changements, de les publier, et de soumettre ainsi de nombreuses industries à l'Empire de la Presse" (*Monographie . . .*), et il qualifie La Mésangère de "dictateur de la Mode pendant trente ans", de "célébrité" et "héros du Directoire" (*Théâtre comme il est*).

En essayant d'en savoir plus sur les liens entre les deux hommes, nous avons eu le sentiment que Balzac n'a pas seulement connu le périodique autour de 1830, au moment du premier commentaire du journal sur les pages imprimées par lui et sur ses écrits, quand il avait presque trente ans, mais qu'il en a été un collaborateur actif à une époque bien décisive de ses débuts d'adulte, entre 1819 et 1822 environ, lorsqu'il a commencé sa carrière d'écrivain. Bien qu'il n'existe pas de preuves irréfutables de cette affirmation, cette hypothèse est de loin la plus plausible en pesant tous les indices disponibles. En scrutant le journal, nous avons constaté que plusieurs petits essais anonymes ou signés de pseudonymes ou d'un simple *B.*, pourraient bien avoir été rédigés par lui. Nous avons publié les détails de cette conjecture en 1987 dans deux journaux historiques.⁸⁴ En voici un résumé.

Que sait-on de la biographie de Balzac vers 1820? Seulement que le jeune Honoré, à peine à la fin de son adolescence, était déterminé à explorer plusieurs genres littéraires traditionnels - écrits romanesques, dramatiques, poétiques, philosophiques et religieux. A-t-il aussi recherché une activité journalistique? Les historiens ne l'ont pas envisagée chez l'auteur avant 1823, et encore moins une éventuelle collaboration dans l'équipe d'un journal féminin.⁸⁵ Le point de départ consistait à imaginer que le jeune écrivain, s'il

⁸⁴ Annemarie Kleinert, DIE HEIMLICHEN PUBLIKATIONEN DES JUNGEN BALZAC, *lendemains*, cahier 47, 1987, pp. 90-104, et Annemarie Kleinert, BALZAC - ERST JOURNALIST, DANN SCHRIFTSTELLER. DIE JUGENDJAHRE VON 1819 BIS 1822, *Publizistik*, cahier 2, 1987, pp. 206-224.

⁸⁵ Parmi les ouvrages sur les occupations de Balzac à cette époque, voir Roland Chollet, DU PREMIER BALZAC À LA MORT DE SAINT-AUBIN, *L'Année balzacienne*, 1987, pp. 7-20; Stéphane Vachon, *Les Travaux et les jours d'Honoré de Balzac. Chronologie de la*

voulait connaître toutes les formes d'expression littéraire, a peut-être eu la curiosité de faire des tentatives dans le journalisme. Quinze ans plus tard, dans *Illusions Perdues*, il décrit bien le jeune poète Lucien de Rubempré, qui fait ses premières expériences de publication dans un « petit journal », persiste dans le métier et se prépare ainsi à une remarquable carrière d'homme de lettres. Or, la démarche balzacienne puise souvent dans l'expérience biographique les éléments exploités dans l'œuvre littéraire.

Un autre fait insignifiant a éveillé notre curiosité : de 1819 à 1822, quantité d'articles du *Journal des Dames et des Modes* étaient signés d'un *B.*, d'un *Mme B**, d'un *Charles de B**, d'un *Edgar B** ou d'un *Edouard de B**. Il était habituel pour les pigistes des journaux de l'époque de garder l'anonymat. C'était une façon de se protéger des railleries des lecteurs et souvent d'exprimer des choses assez osées qui auraient été censurées ou punies. En effet, Balzac mentionne cette pratique dans *Illusions Perdues*, et *La Mésangère* en parle également dans les cahiers des 5 mars 1821 et 25 mars 1831 du journal disant que « nombre d'auteurs cachent leur nom que personne n'ignore ». ⁸⁶ Souvent, on signait alors les articles d'une première initiale ou on inventait divers prénoms. L'un des prénoms de cette mystérieuse lettre *B* pourrait faire allusion à un cousin de Balzac du nom d'Edouard, atteint alors d'une grave maladie et soigné par la mère d'Honoré. Une autre signature trouvée à cette époque dans le journal nous a également poussé à réfléchir. Certains articles étaient signés d'un *De St.-A*****. Justement l'un des premiers pseudonymes de Balzac fut Horace de Saint-Aubin!

On remarque aussi que dans les années 1819 à 1822 l'illustré contient plus d'articles de qualité qu'antérieurement ou postérieurement, et ceci grâce surtout aux textes signés d'un *B** et de ses variantes, puis grâce à quelques textes non signés marqués d'astérisques ou portant la signature de prénoms comme *Edmon*, *Ernest*** ou *Charles***. Quels hommes ou femmes de talent auraient pu paraphraser ainsi leurs contributions en ce temps plutôt pauvre en grandes idées littéraires? Les grands journalistes de la seconde Restauration étaient trop jeunes vers 1820 pour pouvoir être identifiés avec le talent en ques-

création balzacienne, Paris 1992; puis PREMIERS ESSAIS (1818–1823) DE BALZAC, établis et annotés par Roland Chollet et René Guise dans la «Bibliothèque de la Pléiade», *Œuvres diverses I*, tomes XIII et XIV contenant les ébauches rattachées à *La Comédie humaine*, Paris : Gallimard 1990 et 1992; enfin plusieurs chapitres de l'ouvrage de Roger Pierrot, *Honoré de Balzac*, Paris 1994.

⁸⁶ Le héros d'*Illusions Perdues* professe une indifférence aristocratique à l'égard de la signature. «Le temps est aux auteurs anonymes», écrit Balzac dans le roman. Et H. Castille constate : «Cette impersonnalité était une nécessité de l'époque.» (pp. 32–33). Dans les années 1830, cette pratique change : l'insertion des noms d'auteurs sous les articles de journaux atteste alors un sens nouveau de la propriété littéraire. Voir aussi le tableau aux pages 316–318, qui témoigne d'une quasi-absence de signatures d'artistes sur les illustrations du journal dans les années 1819 à 1830.

tion : Léon Gozlan (1803–1866), Jules Janin (1804–1874), Charles-Augustin Sainte-Beuve (1804–1869), Eugène Sue (1804–1857), Alphonse Karr (1808–1890) ou Jules Sandeau (1811–1883). Or Balzac a juste l'âge approprié vers 1820. Il est né en 1799, donc presque en même temps que le *Journal des Dames*, précisément au moment où La Mésangère en assume l'unique responsabilité.

Rares sont les traces qui subsistent de son activité d'alors. Les quelques documents disponibles - lettres, factures, manuscrits, témoignages de contemporains - ne permettent d'établir qu'une biographie lacunaire, mais bien intéressante.⁸⁷ L'année 1819 fut la période où il se "libéra" de sa famille pour devenir auteur. En été, bien décidé à suivre son propre chemin, il abandonna la profession d'avocat choisie par ses parents, malgré ses trois années d'études universitaires, son diplôme déjà obtenu et plus de deux ans de stage comme clerc dans deux bureaux de notaire. Il convint avec ses parents d'un délai de deux ans pour s'imposer comme écrivain et les quitta pour s'installer dans un pauvre logis sous les toits dans le quartier du Marais, arrondissement défavorisé à l'époque. Pendant cette période il recevait de sa famille une maigre somme qui lui permettait tout juste de survivre. Il composa alors une tragédie, son *Cromwell*, jamais jouée sur scène ni même imprimée de son vivant, et il rédigea des ébauches pour des articles sur la philosophie et la religion, enfin il esquaissa quelques fragments de romans pour *Sténie* et *Falthurne*, jamais menés à terme. Mais il se sentait malheureux à cause des progrès lents et de son manque de réussite. Quoi de plus facile d'imaginer que Balzac fut journaliste à cette époque, même avant d'être auteur.

Une activité journalistique de Balzac dans ses années d'apprentissage aurait dû se dérouler dans l'anonymat. La famille avait mis de grands espoirs dans le fils unique. Madame Mère, qui, selon Maurois, "ne vit que pour l'opinion",⁸⁸ jugeait mal certains journalistes. Quand son fils faisait quelque chose qui ne lui convenait pas, elle mentait pour masquer ce à quoi il occupait son temps. La bonne réputation de la famille aurait mal supporté que ce rejeton égaré accepte un travail rémunéré pour un journal féminin.⁸⁹ La Mésangère aussi avait dissimulé à son père ses activités auprès du périodique.

⁸⁷ Voir les archives balzaciennes établies par le vicomte Spoelberch de Lovenjoul, conservées à la bibliothèque de l'Institut de France. Une source importante est la correspondance de Balzac publiée chez Garnier, et là surtout le premier volume des lettres couvrant la période de 1809 à 1832. L'ouvrage de la sœur de Balzac, Laure Surville (*Balzac, sa vie et ses œuvres, d'après sa correspondance*, Paris 1856) présente aussi un intérêt à ce propos.

⁸⁸ André Maurois, *Prométhée ou la vie de Balzac*, Paris 1965, p. 88.

⁸⁹ Soucieuse de ne pas compromettre le nom de la famille avec des productions dont elle contestait la qualité, elle exigea plus tard, en 1822, que Pollet, éditeur de Balzac, ne publiât que sous un pseudonyme les romans que l'auteur lui vendait. La collaboration de l'écrivain à un journal de mode n'est pas non plus ce que les graves balzaciens auraient attendu.

Il expliqua à son ami Desvignes encore 8 ans après ses débuts comme éditeur : “Je n’irai pas dire à mon père, que je connais d’une piété scrupuleuse, que je rédige le « Journal des Dames ». Mais s’il voulait éclaircir ses doutes, je ne cacherais pas la vérité. Il y a, dans le parti que j’ai pris, de la singularité, mais rien contre les mœurs; ce qui me suffit.”⁹⁰ Dans une lettre du 24 janvier 1820, le jeune Balzac supplie sa sœur et confidente Laure, de ne rien dire de ses “travaux nocturnes” à ses parents parce qu’ “ils n’iraient pas avec le caractère de papa”. Laure se garde de citer un seul titre des premiers ouvrages de son frère, “voulant obéir à sa volonté expresse de ne jamais les avouer”.⁹¹ Il écrit aussi à sa sœur : “Je ne fais qu’étudier . . . et me former le goût”. Cette phrase a été interprétée comme une allusion à son nouvel apprentissage, mais elle peut aussi insinuer qu’il travaillait pour un journal compétent en matière de goût.

Au début de 1821, les mois d’essai accordés par ses parents touchent à leur fin. Mais le jeune homme ne renonce pas à son but de devenir écrivain, malgré l’échec de sa tragédie et l’abandon de ses esquisses de romans et autres manuscrits. L’enfant prodigue réintègre sa famille et rédige enfin un ouvrage qu’il réussit à faire imprimer en janvier 1822. “A quoi travaillait Balzac vraiment de 1819 à 1822”, se sont demandés Albert Prioult et d’autres spécialistes.⁹² Prioult constate que cette période “demeure . . . singulièrement pauvre, surtout si on la compare à l’intense production des années suivantes”, qui compte quatre-vingt-dix romans et des centaines de petits essais. Le chercheur Joachim Merlant subodore que la vie littéraire de ces années “doit nous réserver de bien amusantes découvertes.”⁹³

Il fallait accumuler toute une série d’indices avant d’avoir la certitude qu’une “amusante découverte” pourrait être la collaboration de Balzac au *Journal des Dames* . . . Le premier indice : plusieurs articles de ce périodique expriment à cette époque des préoccupations qui correspondent à ce qu’on sait de la vie de Balzac. Certains abordent les problèmes d’un auteur sans expérience, sans relations et sans appuis pour réaliser ses nombreux projets,

⁹⁰ Lettre du 5 mars 1805. Arch. Mun. de Baugé. La lettre poursuit : “Il y a trop longtemps que je ne suis plus un jeune homme, pour ne pas me sentir émancipé.”

⁹¹ Laure Surville, *Balzac, sa vie* . . . , p. 64.

⁹² Prioult, *Balzac avant « La Comédie humaine » 1818–1829*, Paris 1936, p. VII. Citons parmi les autres enquêtes sur ce moment de la biographie de Balzac : Louis-Jules Arrigon, *Les débuts littéraires d’Honoré de Balzac*, Paris 1924, et Roland Chollet, *Balzac journaliste. Le tournant de 1830*, Paris 1983. Chollet a souligné le besoin de ne pas négliger cette période “sur laquelle il reste encore tant à apprendre”.

⁹³ BALZAC EN GUERRE AVEC LES JOURNALISTES, *La Revue de Paris*, 1^{er} avril 1914, p. 642. Dans *Honoré de Balzac*, Paris 1994, Roger Pierrot soupçonne : “Assez vite il (= Balzac) comprit que ses recherches philosophiques n’étaient pas suffisantes pour lui apporter la gloire et le gagne-pain, et qu’il lui fallait se tourner vers des entreprises littéraires de plus grande diffusion.” (p. 72).

d'autres sont le miroir fidèle de ses soucis quotidiens, et ceci par ordre chronologique. Par exemple, le 25 juillet 1819, au moment où les Balzac projettent un déménagement de Paris à Villeparisis, à vingt-cinq kilomètres environ de Paris, et que la famille loue pour Honoré une chambre rue Lesdiguières, près de la place de la Bastille, le journal publie un article intitulé *Vente de meubles et effets*, petit texte traitant d'un mobilier vendu lors d'un déménagement. De même lorsque l'ambitieux jeune homme prête quantité de livres à un ami et qu'il fréquente la bibliothèque Sainte-Geneviève à la recherche de sujets susceptibles de servir de fondement à sa renommée, l'illustré présente, le 5 août 1819, un essai intitulé *Ma bibliothèque*, qui s'étend sur l'utilité des lectures et sur le désespoir d'un débutant qui craint de ne jamais devenir un maître : "Je voulois passer pour auteur, et j'avois (sic) fait provision de livres; mais quelle étoit (sic) mon erreur! Mes lectures ont tué mon imagination, et je ne puis plus rien composer depuis que je deviens habile. Par malheur, j'ai un jugement sain, et de plus beaucoup de modestie; vous allez vraiment en juger : mon jugement me fait admirer les génies que j'ai là devant moi, reliés en veau et en basane; ma modestie me fait désespérer de les égaler jamais, et s'il faut rester dans le bas étage, s'il faut végéter dans la foule, à quoi sert d'écrire? autant voudroit (sic) tout-à-l'heure se noyer! . . . Livres maudits que je recherche! livres chéris que je déteste! vous faites le charme et le tourment de ma vie. Je me lève avant l'aube pour m'enfoncer dans l'étude de vos pages philosophiques, et puis, dans certains momens (sic) de folie, je vous ferme et vous déchire pour m'abandonner à mes propres inspirations."

Le manque d'argent, l'un des problèmes essentiels dans la vie de Balzac, est décrit dans un texte paru le 15 octobre 1819 intitulé *Passetems parisien* : "Comment veux-tu, mon ami, que je vienne vivre dans la capitale avec un modique revenu?" Et la réponse vient sans tarder : "Il ne s'agit que de brocher une petite comédie en un acte ou un vaudeville; de faire un article dans les journaux pour le directeur, ou d'adresser quelques couplets à la première actrice." On ne sait pas de quelle somme d'argent Honoré disposait à l'époque. Les savants balzaciens Hanotaux et Vicaire parlent de 1 500 francs annuels envoyés par ses parents, alors que sa sœur Laure met en doute le versement d'une quelconque pension.⁹⁴ Toujours est-il que l'adolescent désargenté est capable en ces moments difficiles d'acheter des objets de luxe : un paravent, un deuxième miroir, une gravure, et il envisage même de se faire livrer un piano. Aurait-il pu agir ainsi s'il n'avait pas eu un moyen de gagner quelque argent supplémentaire? Parmi les bibelots décrits par l'illustré le 15 mai 1820 figure un miroir. Les mots "miroir" et "piano" sont les réponses de charades

⁹⁴ Gabriel Hanotaux/Georges Vicaire, *La Jeunesse de Balzac. Balzac imprimeur. Balzac et Mme de Berny*, Paris 1921. Laure Surville, *Balzac, sa vie . . .*, p. 75. Quant à la somme nécessaire pour survivre en 1834, voir p. 424.

signées *B* les 25 novembre et 15 juin 1820. Un article du 5 février 1820 est intitulé *L'Art de se faire du crédit*. Un autre sous le titre *Mon samedi* retient le 10 février 1820 : “Il faut se donner de l'importance dans le monde, sans cela, on végète et l'on meurt comme on a vécu : méconnu et dédaigné. A Paris, la modestie est prise au mot. Si vous dites que vos vers sont mauvais, on les siffle; si vous dites que vous n'êtes pas riche, on vous fuit comme un pestiféré”. Cette philosophie est celle de Balzac qui n'hésitait pas à exagérer ses dons toutes les fois que cela était nécessaire.

De même le 15 janvier 1820, quand le périodique présente une sorte d'apologie du luxe : “Ce n'est point quand on a eu le bonheur de naître en France, et dans le département de la Seine, qu'il convient de déclamer contre l'élégance et le luxe. Il faut, au contraire, en faire sentir l'utilité, et surtout, comme moi, prêcher d'exemple . . . J'ai toujours ressenti une profonde estime pour ceux qui se ruinoient (sic) honorablement, et une extrême aversion pour ceux qu'une passion sordide portoit (sic) à entasser écus sur écus.” Il est vrai que la pénurie d'argent n'empêchait pas Balzac de cultiver l'art de bien vivre et qu'il a toujours admiré un train de vie régi par le superflu. Le 25 février 1820, un article s'étend sur le fait que les moyens dont dispose la majorité des gens sont presque toujours un peu en dessous de la limite de leurs besoins, indépendamment de leur valeur.⁹⁵ Cette vérité toute relative s'applique bien à un dépensier comme Balzac. Enfin, le cahier du 5 mars 1820 présente un ménage où les dépenses sont réduites considérablement à cause de la mise à la retraite prématurée du père de famille : “M. Darbel . . . venait de perdre un emploi qu'il avoit (sic) cru sottement conserver toute sa vie.” C'est justement ce qui était arrivé chez les Balzac un an auparavant : son père avait été renvoyé du jour au lendemain, provoquant une chute du revenu familial de sept mille huit cents francs annuels environ à mille sept cents, sans compter le modeste revenu de la location de deux maisons. Voilà pourquoi les parents d'Honoré étaient forcés de s'établir à la campagne, après la décision de leur fils d'abandonner le poste sûr et bien rémunéré qu'il occupait dans le cabinet de l'avocat. De plus, ce dernier avait cherché un successeur et, en ami de la famille, avait compté sur Honoré.

Les passages de texte dans le *Journal des Dames et des Modes* qui décrivent des situations proches de ce que vivait le jeune Honoré mettent en évidence d'autres parallèles avec la vie du jeune homme : dans ses lettres à Laure, Balzac invente l'expression “s'indépendantiser” pour décrire sa situation. Un petit poème du journal de La Mésangère intitulé *Le véritable indépendant* est publié le 31 mai 1819, présentant une personne qui a l'habitude de “braver l'usage quand il ne m'arrange pas”. Deux autres articles pourraient être compris comme une allusion aux promenades de Balzac au cimetière du Père

⁹⁵ Voir aussi l'article intitulé *L'Art de bien vivre*, paru antérieurement, le 10 juin 1819.

Lachaise, situé près de chez lui. Les 20 octobre et 25 novembre 1819, le journal consacre deux colonnes à ce lieu sacré. Deux articles des 5 et 10 novembre 1819 ont pour sujet *L'homme de ménage* et *Le mobilier de garçon*; Balzac gère alors seul ses besoins quotidiens. Le cahier du 15 septembre 1820 s'étend sur les problèmes d'un père qui marie sa fille; or, Balzac père marie Laure et Laurence respectivement en mai 1820 et septembre 1821. En mai 1820, le journal livre des réflexions sur les conséquences d'une grande disparité d'âge entre deux amants. C'est au moment où Balzac s'éprend de Mme de Berny qui a l'âge de sa mère. Le 31 janvier 1821, le magazine publie une énigme signée *B.* qui a pour solution "délice"; Honoré est alors torturé par les délices de l'amour pour cette dame. Un texte du 20 avril 1822 intitulé *Sur le mot bégueule* met en scène une dame qui hésite à céder aux fièvres de son amant. Celle que Balzac adore est en proie à ce genre de problèmes.

La chronologie de la biographie de l'auteur permet d'établir également des parallèles au sujet de son travail d'écrivain. Balzac a failli tomber malade de surmenage au début de 1820, après des nuits de labeur passées dans sa mansarde froide, sans repas réguliers. Le trouvant pâle et amaigri, ses parents l'envoient à la campagne chez un ami. Le 15 mars 1820, le périodique évoque le sort des "petits auteurs qui vivent aux dépens de leurs protecteurs ... on remarque en général que ces écrivains sont maigres et blêmes, ils ont des mouvements de paupières et de nerfs et un air triste et inquiet, comme des gens qui viennent de faire une mauvaise action." Le même cahier juge les collègues de Balzac : "Depuis bien des années, notre littérature a pris la couleur de nos habits, elle est rembrunie; on voit dix bonnes tragédies pour une comédie passable, et vingt romances pour une chanson. Cependant, il seroit (sic) bien temps qu'il parût un Molière pour partager les lauriers de nos jeunes Racines." Sur le point de terminer sa tragédie, Balzac aurait bien pu composer ces lignes.⁹⁶ Présenté en mai 1820 à un jury, son opus est refusé à son grand regret. Lucien de Rubempré, portrait de l'auteur, constate dans une situation analogue qu'il a sans doute plus de talent pour d'autres genres littéraires. Ce bel optimisme s'explique par le fait qu'il a déjà vu ses premières lignes imprimées dans plusieurs cahiers d'un « petit journal ». Lucien se rappelle en ces moments de déception l'inoubliable instant où il avait tenu en main les pages et éprouvé "cette ineffable joie des auteurs, ce premier plaisir d'amour-propre ... qui caresse l'esprit" (*Illusions Perdues*, p. 453).

On sait que durant l'année 1820 Honoré continue ses efforts pour apprendre le métier de romancier. Il commence à rédiger des esquisses pour

⁹⁶ L'article caractérise bien la situation littéraire vers 1820. La même pensée est exprimée le 5 juillet 1829 par le journal dans un extrait des *Mémoires d'une femme de qualité sur Louis XVIII, sa cour et son règne* (4 volumes anonymes de faux mémoires rédigés par Etienne-Léon de Lamoignon-Langon, Damas-Hinard, Pierre-Armand Malitourne et Maxime-Catherinet de Villemarest).

Falthurne et *Sténie*, mais abandonne trop tôt. Pour justifier ce nouvel échec, il se dit que le succès tarde à venir parce qu'il reste claquemuré chez lui, sans contact avec le monde littéraire. Il décide donc de prendre un autre chemin, de fréquenter les hommes de plume, les libraires, les éditeurs. Sans doute n'est-ce pas un hasard si le *Journal des Dames et des Modes* publie le 31 octobre 1820 un article où il est question des valeurs et des mœurs du monde des belles-lettres : "Les auteurs d'aujourd'hui n'ont guère moins de coquetterie que les femmes; je ne parle pas de la coquetterie qui se remarque dans les vêtements (sic), quoique beaucoup d'entre eux soient (sic) de véritables petits-maîtres, mais de celle de l'esprit et des manières. Ainsi, de même qu'une élégante a bien soin de vous dire qu'elle ne prend que des leçons à douze francs le cachet, qu'elle ne va qu'aux premières représentations, et ne danse qu'aux bals des ministres, un auteur s'efforce de vous persuader qu'il ne travaille que pour les grands théâtres, qu'il ne lit ses vers que chez les princes et les ambassadeurs, et ne vend qu'à un prix exorbitant ses moindres ouvrages. Illustres auteurs de *Phèdre*, de *Cinna*, de *Méropé* et de *Gilblas* (sic) que diront vos ombres étonnées, lorsqu'elles apprendront par nos journaux que tout drame bon ou mauvais se paye 4000 francs sans marchander, et le moindre roman 3000 francs? n'auront-elles pas envie de quitter l'autre monde, pour venir, dans celui-ci exploiter la générosité de nos libraires?"

Dans les dernières semaines de 1820 ou au début de 1821, Balzac rencontre Auguste Lepoitevin (dit de l'Egreville), journaliste, vaudevilliste, négociant en manuscrits et grand organisateur d'une sorte de "fabrique" du roman.⁹⁷ Par la suite, sous sa direction et parfois en collaboration avec lui, Balzac publie alors toute une série d'ouvrages, brochés en peu de temps et colportés à bas prix. La devise de cette équipe de romanciers produisant des centaines de pages est également propagée par le magazine du 20 mai 1821 : "il faut beaucoup écrire pour finir par bien écrire." Bien que *Corsino*, titre initial que Balzac esquisse au cours des premiers mois de 1821, soit abandonné comme *Sténie* et *Falthurne*, les quatre volumes suivants de *l'Héritière de Birague* sont bel et bien imprimés en janvier 1822. Dans une lettre confidentielle à sa sœur envoyée le 2 avril 1822, Balzac avoue qu'il se rend bien compte de la véritable valeur de ce roman : "Je ne t'ai pas envoyé *Birague* parce que c'est une véritable *cochonnerie* littéraire . . . cependant l'amour-propre me souffle qu'il est tout aussi bien que tout ce qui paraît."⁹⁸ Une allusion aux discussions de Balzac avec son imprimeur semble se trouver dans un article du journal publié le 20 juin 1821 : "Un jeune poète écrivoit (sic) dernièrement à son imprimeur, à l'occasion d'une faute typographique qui s'étoit (sic) glissée

⁹⁷ De 1844 à 1847, Lepoitevin deviendra directeur du *Corsaire*, puis du *Corsaire-Satan* où Baudelaire fit ses premières armes de journaliste.

⁹⁸ *Correspondance*, vol. I, n° 51, p. 158.

dans une de ses odes : « Il n’y a que les bons ouvrages qui puissent braver les fautes d’impression, comme il n’y a que les femmes vraiment belles qui restent belles en dépit d’un faux jour ou d’une toilette sans élégance. »

On est à l’époque où la remarquable machine à produire des romans qui s’appelle Balzac se met en route. Comment l’auteur vit-il le moment de la parution de ses premiers livres? Un article du périodique est là encore intéressant. Dans son numéro du 15 juin 1821, un anonyme fait le portrait d’un auteur qui vient de voir ses premiers ouvrages exposés. Il “quitte peu la boutique de son libraire, il feuillette d’un œil curieux ses vers ou sa prose, cherchant à attirer l’attention des amateurs. Le Parisien, blasé sur les nouveautés, ne lui laisse aucune espérance, et il fonde sa réputation sur le goût moins sûr de l’étranger. Il l’entoure, l’interpelle, le flatte, et son livre à la main, il lui semble dire à son tour : *Étrennez-moi, étrennez-moi.*” On pourrait y voir encore la projection des vœux de Balzac scrutant ses nouveaux lecteurs une fois le livre paru. Le magazine reprend ce thème le 10 novembre 1821 : “Aujourd’hui presque tous nos jeunes gens sont auteurs; et, en s’abordant, au lieu de parler de leurs amours et de leurs chevaux, ils se demandent : As-tu un bon imprimeur? Es-tu sûr de ton libraire? Connais-tu quelqu’un dans les journaux?”

En novembre 1821, Honoré confesse à sa sœur avoir même l’intention de créer un périodique avec Lepoitevin. En fait, il réalisera ce projet plus tard, et sans collaboration, en composant plusieurs titres : son *Album historique et anecdotique*, de janvier à juin 1827;⁹⁹ sa *Chronique de Paris*, de 1836 à 1837; enfin, sa *Revue Parisienne*, de juillet à septembre 1840. Il n’aurait probablement pas envisagé de devenir éditeur de journal en 1821 s’il n’avait pas eu déjà une certaine expérience dans le journalisme. Dans les lettres écrites à ses deux sœurs, Balzac utilise notamment un langage qui montre qu’il affectionnait les expressions en usage chez les journalistes. Le 12 août 1819, il signale à Laurence qu’il veut faire la différence entre la partie officielle et la partie privée de sa lettre : “Je t’ai fini la gazette officielle, voici le feuilleton”. Le 23 novembre 1821, il signe sa missive fraternelle : “Ecrivain public et poète français à 2 francs la page.” En juillet (ou août) 1823, il termine : “Mille amitiés à ton mari. Le reste au prochain numéro”.

Dès 1822, les lettres de Balzac évoquent ouvertement son intervention auprès des journaux. Il écrit le 14 août 1822 dans une lettre à Laure : “J’ai huit jours pendant lesquels je vais faire à Paris le métier d’un cheval de poste pour les articles de journaux”. Le 20 août de la même année il relate : “Je suis en ce moment à Paris, mais je retourne demain à Villeparisis, je

⁹⁹ Les historiens sont incertains quant à l’identité de l’éditeur de l’*Album historique et anecdotique*. Quelques-uns l’attribuent à Balzac parce que, dans son œuvre, il a repris des anecdotes que le journal contient. Il ne subsiste de ce périodique mensuel que le numéro de janvier 1827.

suis venu pour les journaux . . . Soignez bien l'affaire des journaux, on m'a vendu jusqu'à 2 fr. les n^{os} qui me manquaient." Les biographes de Balzac ont interprété ces allusions en y voyant le signe que ses éditeurs l'auraient prié de se rendre dans la capitale "pour qu'on y fasse de bons comptes rendus de ses romans".¹⁰⁰ Il est plus simple d'y voir une référence à un déplacement que Balzac devait faire pour apporter des articles à La Mésangère et régler des comptes avec lui.

A mesure que sa nouvelle carrière de romancier l'accaparait et qu'il se mêlait à la bohème littéraire, Balzac avait moins de temps à consacrer à ses activités journalistiques. En 1822 il écrit d'autres romans : *Jean Louis ou la Fille trouvée*; *Clotilde de Lusignan*; *Le Centenaire*; *Le Vicaire des Ardennes*. Les articles que l'on pourrait attribuer à Balzac dans l'illustré de La Mésangère se font plus rares. Cependant, le jeune auteur n'a probablement pas complètement abandonné ce travail, n'ayant touché l'argent pour son premier roman qu'en janvier 1823.

Or en 1822, le journal publie deux articles décrivant les pratiques du comité de lecture d'un théâtre. Ces textes s'intègrent dans la biographie de l'auteur qui écrit quatre pièces de théâtre en 1822, dont *Le Nègre*, présentée vers la fin de l'année, au théâtre de la Gaîté sous le pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin. "Faire un ouvrage dramatique, n'est presque rien; le difficile est d'obtenir *une lecture*," peut-on lire dans le journal à la date du 5 décembre 1822. "Que de visites aux semainiers, que de lettres aux secrétaires-régisseurs, que de madrigaux aux actrices influentes. Il y a encore le copiste attitré qu'il faut payer bien chèrement, le lecteur privilégié qu'il faut mener dîner chez le restaurateur, puis une foule de puissances diverses qu'il faut mettre dans ses intérêts. Après tous ces soins, qu'obtenez-vous le plus souvent? Un rejet cruel, opéré par le moyen de petits billets mis dans l'urne, par le caprice ou la légèreté qui forment votre aréopage! Mais aussi, quand le scrutin est favorable, quel triomphe, quel bonheur, quelle joie! L'auteur, tout-à-l'heure si morose, sauterait volontiers au cou de ses juges. La vraie comédie est dans les coulisses." La pièce de Balzac, préfiguration du théâtre libre portant sur le problème de l'amour d'un Noir pour une Blanche et en cette qualité trop hardie pour le comité de lecture, est refusée catégoriquement.

A la date du 20 décembre 1822, l'illustré publie une autre satire sur les personnes responsables d'un oui ou d'un non en pareil cas. "Il n'y a rien de plus plaisant que le comité de lecture de certain théâtre : une de ces dames fait de la dentelle dans un coin, une autre raccommode un petit bonnet, celle-ci marque des fichus de batiste, celle-là fait des yeux et des oreilles avec un crayon sur le papier qui doit servir de bulletin. A côté, est un commissaire, qui dort; près du feu, le *Colin* fredonne; le *rôle prononcé* a la colique et

¹⁰⁰ A. Maurois, *Prométhée ou la vie de Balzac*, Paris 1965, p. 89.

sort . . . Cependant la lecture va toujours son train, l'arrêt est prononcé en *parfaite connaissance de cause*, on met *accepté* ou *refusé*, selon la lubie du moment, et quoiqu'il arrive, cela est *sempre bene*." Ce texte pourrait bien constituer la revanche de Balzac journaliste se réconfortant après le refus de sa pièce. Si ce refus date officiellement du 24 janvier 1823, la décision du comité de lecture a pu lui être notifiée quelques semaines plus tôt. Il existe également un article du 10 mai 1823 qui fait penser à Balzac, car celui-ci présente une comparaison entre le sort d'un scribouilleur sans succès et celui d'un mauvais peintre. "Le peintre entend au salon faire la critique de ses ouvrages, au lieu que l'auteur méprisé dans le silence du cabinet, peut se relire avec complaisance et s'applaudir d'un succès qu'il présume." Le Balzac débutant avait un caractère suffisamment optimiste pour ne pas se laisser décourager.

La fin de la collaboration de Balzac à l'illustré de La Mésangère est difficile à déterminer. On sait qu'après avoir touché l'argent de l'*Héritière de Birague* en janvier 1823, Balzac a fait la connaissance d'un autre entrepreneur en littérature industrialisée, Horace Raison, influent éditeur de romans et rédacteur du *Diable Boiteux*, un journal couvrant les spectacles, les mœurs, la littérature, les arts et les modes.¹⁰¹ Chez lui, il poursuit son noviciat comme auteur tout en rédigeant des articles pour d'autres journaux, notamment *Le Feuilleton Littéraire*, *Le Corsaire*, *La Lorgnette*, et peut-être aussi pour *L'Indiscret*, journal de mode lui aussi (voir p. 254). C'est cette occupation qui l'a probablement amené à cesser de travailler avec l'ancien abbé. Mais on peut se demander si un compte rendu du 30 septembre 1822 d'un ouvrage intitulé *Essai sur le romantisme*, ouvrage écrit par un certain J.M.V. Audin, n'est pas de la plume d'un jeune écrivain comme Balzac qui était prédestiné à mettre l'illustré au goût littéraire du jour (voir pp. 407–408).

L'hypothèse de la collaboration de Balzac au journal de mode de La Mésangère est aussi corroborée par le fait que, dans le milieu familial que Balzac venait de quitter, il était normal de connaître les publications périodiques sur la mode actuelle. Outre son père et lui, sa famille comprenait quatre femmes : sa mère, sa grand-mère et ses deux sœurs adolescentes. Du côté maternel, on avait des racines dans le commerce de la mode. Le grand-père avait été passementier-drapier et un cousin tenait une boutique de mode. Bien qu'il ne subsiste ni de liste d'abonnés du journal ni de trace d'abonnement aux périodiques lus dans cette famille, il est vraisemblable qu'on y connaissait le *Journal des Dames* . . . Les Balzac avaient une haute opinion de la presse et passaient des heures à lire les feuilles du jour. Jusqu'aux années 1830, celui de l'ancien abbé était une des publications les plus importantes.

¹⁰¹ Au contraire du journal de La Mésangère, le *Diable Boiteux* ne publiait pas de gravures de mode.

Elle avait un tirage sans pareil parmi tous les périodiques non quotidiens. On peut se demander si Honoré a entendu parler des *Vêpres siciliennes*, tragédie de Casimir Delavigne, par un compte rendu publié dans le *Journal des Dames* ... le 25 octobre 1819, jour où il écrit à son ami Théodore Dablin de lui procurer l'ouvrage. Ou si un article *Sur les dents* et sur les diverses façons de les réparer, signé d'un certain A.D.M. le 15 novembre 1819, fut peut-être déjà le résultat d'un entretien du journaliste avec Balzac qui, en cet automne et hiver 1819, passait par "tous les enfers" à cause de ses dents.

En outre, tous les membres de la famille avaient une prédilection pour les vêtements à la mode. Quand la mère envisageait de rendre visite à sa fille Laure qui habitait Bayeux après son mariage, Honoré se demandait en mars 1822 : "Quelle est le genre de toilette que comporte Bayeux? Maman doit-elle emporter ... des diamants, dentelles ... , des robes colletées ou décolletées, des robes habillées ou déshabillées, des mérinos, ou des cachemirs, de la bourre ou du calicot, des atours de petite maîtresse ou des toilettes sévères." A côté de la mère, les deux sœurs et la grand'mère du romancier attribuaient beaucoup d'importance à la mode (voir la figure en couleur 6.5). Et le fils de la famille aussi, depuis un âge assez tendre, était éduqué tel qu'il faisait attention aux détails de sa toilette (Fig. 4.12).



Figure 4.12 Portrait du jeune Honoré de Balzac. Il était de coutume dans sa famille d'apprécier la mode. Honoré porte un gilet rouge et une veste et une cravate vert foncé.

Un autre élément de preuve de l'hypothèse d'un Balzac journaliste dans les premières années de sa carrière littéraire est le roman *Illusions Perdues*, "l'œuvre capitale dans l'œuvre", selon une expression de l'auteur.¹⁰² Les balzaciens ont cherché à deviner l'identité du « petit journal » dans le roman. Tous proposent des périodiques parus après 1823.¹⁰³ Une telle hypothèse signifie que Balzac aurait introduit un décalage temporel, car l'action principale du roman couvre précisément les années 1819 à 1822. Pour éviter ces incohérences, il suffit de supposer que le « petit journal » du roman est l'illustré de La Mésangère (par ailleurs, celui-ci appelait son périodique « mon petit journal »¹⁰⁴). On comprend alors avec une clarté étonnante pourquoi l'auteur, désireux de garder l'anonymat de ses premières publications, dissimule le titre du périodique du roman, qui offre un gagne-pain opportun au héros et lui permet de s'initier aux règles de la profession d'écrivain.

Illusions Perdues est un livre si connu qu'on peut se contenter de rappeler brièvement son action centrale : l'inexpérience d'un jeune poète plein d'illusions qui s'établit à Paris pour s'essayer comme écrivain et qui finit par devenir journaliste. De l'aveu de tous, l'ouvrage est autobiographique. Le héros Lucien de Rubempré a les mêmes problèmes que Balzac : pénurie d'argent, manque de relations pour faire publier ses écrits, un goût inépuisable pour les belles choses de la vie. Quand Lucien comprend qu'il n'avance pas, il cherche un débouché pour se faire une réputation et gagner quelques sous. En devenant rédacteur dans l'équipe d'un « petit journal », il ne s'éloigne pas de l'écriture qui est son occupation préférée. Le journalisme est pour lui le chemin le plus court pour atteindre à la gloire, au pouvoir, à des tâches plus nobles, enfin à une vie aisée. L'éditeur lui confie plusieurs rubriques, notamment la critique des pièces jouées dans les petits théâtres parisiens, à l'Ambigu-Comique, au Gymnase-Dramatique et au Panorama-Dramatique. Il lui demande aussi des comptes rendus de livres nouvellement parus et des articles sur les us et coutumes de Paris. Le métier de Lucien dans le roman correspond donc bien à celui d'un rédacteur du *Journal des Dames et des Modes* à cette époque.

Entre 1819 et 1822, la revue de mode de l'ancien abbé publie une dizaine d'articles sur les petits théâtres parisiens. Du Panorama-Dramatique, dont

¹⁰² Voir H. de Balzac, *Lettres à Mme Hanska*, Paris, vol. 2, p. 172 (lettre du 2 mars 1843).

¹⁰³ R. Chollet, auteur du commentaire de l'édition de la Pléiade, relève des ressemblances entre la situation vécue par Balzac en 1829–1830 et la crise traversée par Lucien en 1821–1822. Il suggère comme l'équivalent du « petit journal » le *Courrier des Théâtres*, *Le Feuilleton Littéraire* ou *La Lorgnette*. D'autres chercheurs ont proposé *Le Corsaire* et *Figaro* (J. Merlant, BALZAC EN GUERRE AVEC LES JOURNALISTES, *La Revue de Paris*, avril 1914, p. 642 et janvier 1915, p. 178; H. Bachelin/R. Dumesnil, JOURNALISTES ET JOURNAUX AU TEMPS DE « LA COMÉDIE HUMAINE », *Mercur de France*, CLVI, 1922, pp. 343–372).

¹⁰⁴ Par exemple dans une lettre écrite le 30 novembre 1810 (Arch. Mun. de Baugé).

une première fait l'objet de l'article initial rédigé par Lucien, le magazine décrit le rideau de glaces construit en 1820, il évoque la spécialité de présenter avant tout des "tableaux en action" et il rend compte des pièces *Sydonie*, *L'Espiegle* et *L'Enfant de la Forêt*.¹⁰⁵ Tout comme certains de ses collègues, Lucien s'occupe de critique littéraire. Le *Voyage en Egypte* et *Le Solitaire* sont parmi les titres mentionnés dans le roman. Le premier ouvrage, qui est sans indication d'auteur, est la traduction d'un livre de l'anglais G. Belzoni, archéologue ayant découvert des objets d'art égyptiens. Malgré le faible tirage de ce récit de voyage obscur, le *Journal des Dames et des Modes* en rend longuement compte le 20 décembre 1820, louant les 44 gravures en couleurs du volume et la partie rédigée par la femme de Belzoni. Il s'agit là d'un ouvrage typiquement destiné à être recommandé par un "véritable guide touristique pour voyageuse en chambre", expression utilisée par Sullerot pour les journaux féminins romantiques (p. 135). L'autre titre cité, *Le Solitaire*, est l'œuvre d'un auteur bien connu, le vicomte d'Arincourt, dont le nom est souvent mentionné par le « petit journal ». ¹⁰⁶ Lors de sa première visite dans les bureaux de la rédaction, Lucien aperçoit sur un secrétaire la neuvième édition du *Solitaire*, "qu'un succès inouï recommandait alors à l'Europe et qui devait fatiguer les journalistes". ¹⁰⁷ En effet, le *Journal des Dames et des Modes* mentionne ce roman en 1821 et 1822 à quatorze reprises. Après avoir donné le détail de son contenu le 25 mars 1821, il souligne, dans treize autres textes, que le *Solitaire* a inspiré sept pièces de théâtre, plusieurs tableaux, quelques accessoires de mode, et qu'il a eu plusieurs rééditions dans la seule année de 1821. ¹⁰⁸

Lucien rédige également des articles sur les mœurs parisiennes. Ces essais sont particulièrement importants puisqu'ils font "la fortune de ce petit journal" (p. 446). Dans une suite de textes intitulée *Les passants de Paris*, "il peignait un des menus détails de la vie parisienne, une figure, un type, un événement normal ou quelque singularité". De nombreux passages du journal

¹⁰⁵ Voir les articles des 15 octobre 1820, 20 avril, 31 mai, 20 juin et 10 juillet 1821, puis du 15 janvier 1822. Le Gymnase-Dramatique et L'Ambigu-Comique sont d'autres petits théâtres dont il parle aux dates des 15 avril et 31 octobre 1820 et 15 janvier 1822.

¹⁰⁶ Avec Charles-Victor Prévost, vicomte d'Arincourt (1789–1856), "le roman de sentiments et de grands frissons, si raillé et si parodié, s'impose et connaît de gros succès de librairie," écrit J. Pouget-Brunereau (p. 179). Elle cite un article du *Petit Courier des Dames* publié le 25 août 1825 : "Tout le monde lit ses ouvrages, depuis la douairière du Faubourg Saint-Germain jusqu'à la lingère du boulevard des Panoramas, depuis le fashionable de la Chaussée d'Antin jusqu'au garçon d'épicier de la rue Mouffetard."

¹⁰⁷ H. de Balzac, *Illusions Perdues*, dans : *La Comédie humaine*, Paris : Gallimard 1977, p. 331. Dans ce chapitre, nos citations se réfèrent à cette édition.

¹⁰⁸ Pour plus de détails sur ces citations, voir Annemarie Kleinert, DIE REALE ENTSPRECHUNG DES « PETIT JOURNAL » IN BALZACS « ILLUSIONS PERDUES », *lendemains*, cahier 43/44, 1986, pp. 70–90.

sont en effet consacrés à ce sujet. C'est ce thème même qui fait la fortune du journal réel. Un autre article "dit de mœurs" cité sous le titre *L'Ex-beau* dans *Illusions Perdues*, correspond aussi à la thématique du journal authentique : "Le beau de l'Empire est toujours un homme long et mince, bien conservé, qui porte un corset et qui a la croix de la Légion d'honneur ..." (p. 399). Il en va de même pour une catégorie d'articles sur les "particularités" de la capitale intitulée *Variétés* qui paraît chaque mois sur une dizaine de colonnes. Grâce à ces textes, le « petit journal » est présenté comme trouvant son inspiration "dans la rue" (p. 333). Cette expression ne pourrait pas s'appliquer à un journal littéraire ou à une revue de théâtre, mais elle convient parfaitement au périodique de La Mésangère qui se sert évidemment de Paris comme d'une scène. D'autres analogies entre les deux journaux se découvrent à travers les anecdotes qui, pour citer le roman, "rèpètent les rumeurs qui courent les salons parisiens". Or, si le *Journal des Dames et des Modes* n'a adopté le sous-titre de *Gazette des salons* qu'en 1837, il est certain qu'il méritait déjà de longue date cette qualification.

Nous avons déjà analysé ces analogies dans deux articles publiés en 1986 et 1995.¹⁰⁹ Aussi pouvons-nous nous contenter d'en résumer ici quelques observations intéressantes : Le tirage des deux périodiques, qui varie entre 800 et 2 500 exemplaires, n'est atteint par aucun autre magazine proposé comme modèle du « petit journal » (tous ont en effet des tirages moins élevés). Le prix de l'abonnement annuel, de "quarante francs environ" pour le « petit journal », est proche des 36 à 38 francs, selon la distance, du *Journal des Dames et des Modes*. Le nombre de pages, huit, est le même pour les deux journaux. L'agencement et le décor du bureau du journal réel et du journal fictif ainsi que l'appartement du directeur sont semblables.¹¹⁰ Enfin, l'adresse des locaux "auprès du boulevard Montmartre" (p. 329) offre une coïncidence d'autant plus frappante que les bureaux du *Journal des Dames et des Modes* se trouvaient à l'époque de la rédaction du roman, de 1836 à 1839, à une tout autre adresse, au quartier de la Chaussée d'Antin où le titre avait déménagé en 1832. Si Balzac a mentionné l'ancienne adresse au carrefour de la rue et du boulevard Montmartre, qui était l'adresse du *Journal des Dames et des Modes* de 1819 à 1822, c'est sans doute parce qu'il avait bel et bien franchi la porte de ce bureau dix-sept ans plus tôt. Les historiens de la littérature doivent donc respecter l'affirmation appuyée de Balzac en 1839, qui se trouve dans la préface du roman : "tout est d'une réalité désespérante ... Répétons-le! le sujet a l'étendue de l'époque elle-même." Cette déclaration est reprise dans une lettre du 4 juin 1839 écrite

¹⁰⁹ Voir l'article cité à la note précédente et Annemarie Kleinert, DU « JOURNAL DES DAMES ET DES MODES » OU « PETIT JOURNAL » D'« ILLUSIONS PERDUES », *L'Année balzacienne*, 1995, pp. 267–280.

¹¹⁰ Pour les détails de ce dernier point, voir pp. 82–84.

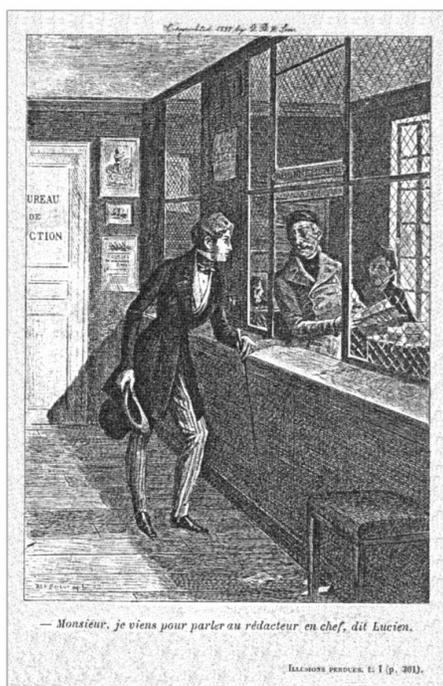


Figure 4.13 Lucien de Rubempré arrive au bureau du journal. Planche exécutée par Adrien Moreau illustrant un épisode d'*Illusions Perdues*, édition Ollendorf de 1901.

à la future épouse de Balzac : “c’est l’audacieuse peinture . . . du journalisme parisien et qui est d’une effrayante exactitude.”¹¹¹

Cinq autres passages du roman confirment encore l’identification du « petit journal ». Le premier se situe au moment où Lucien ose enfin se rendre dans les bureaux du magazine (Fig. 4.13). Il y rencontre une marchande de modes, qui demande à la rédaction, en échange d’un abonnement d’un an, de faire l’éloge de ses créations et non de celles de Mlle Virginie, sa concurrente. Une revue de mode compte évidemment plus de marchandes de modes parmi ses abonnées que d’autres périodiques. Or, les cahiers des 25 février et 15 avril 1821 du *Journal des Dames* . . . présentent les chapeaux et les robes d’une certaine Mlle V., “fameuse couturière”.

Un deuxième passage du roman évoquant un illustré de mode est celui où le rédacteur en chef reçoit, comme “tributs en nature”, des produits de toilette offerts gratuitement par les industriels pour lesquels il lance des articles. L’équipe d’un journal de mode est plus habituée à ce genre de cadeaux intéressés que celle d’autres journaux. Quant aux noms des cosmétiques cités par Balzac, ils sont presque identiques à ceux que mentionnent plusieurs

¹¹¹ H. de Balzac, *Lettres à Mme Hanska*, vol. 1, 1967, p. 643.

réclames du journal réel : l'*Eau carminative*, la *Pâte des Sultanes* et l'*Huile céphalique* ont des analogies avec l'*Eau miraculeuse*, le *Rouge des Sultanes* et l'*Huile de coco d'Amérique pour les cheveux*, présentés par le *Journal des Dames* . . . le 10 janvier 1817, le 5 juillet 1818 et le 10 septembre 1822.

Un troisième passage du roman confirmant l'identification du « petit journal » avec un magazine de mode est celui où Lucien est à court d'idées pour ses articles. Il trouve alors un soutien financier auprès d'un tailleur, d'une marchande de mode et d'une couturière, qui « tous tremblaient de mécontenter un journaliste capable de tympaniser leurs établissements » (p. 495). Qui d'autre que des hommes de la presse périodique sur la mode peuvent avoir ce pouvoir sur les gens exerçant ces métiers ?

Un quatrième passage remarquable dans ce contexte est celui qui décrit les rédacteurs lors d'un dîner. Ils ironisent lucidement sur leur métier et formulent une constatation amusante : « S'il existait un journal des bossus, il prouverait soir et matin la beauté, la bonté, la nécessité des bossus » (p. 404). Un journal pour bossus serait en effet aux antipodes d'un magazine voué au culte de la beauté du corps humain. Il se trouve que quelques années plus tôt, le 5 septembre 1812, un article du *Journal des Dames* . . . fut intitulé « Vive la bosse et les bossus », et que quelques années plus tard, de septembre à octobre 1848, un périodique satirique intitulé *Le Bossu* allait vraiment être édité à Londres par ce même Gavarni, découvert par La Mésangère et ami de Balzac.¹¹²

Un dernier point de comparaison entre le « petit journal » et un illustré de mode est celui où Etienne Lousteau, rédacteur en chef du « petit journal », se voit attaqué par ses collègues pour avoir écrit six articles dans divers périodiques, fustigeant un droguiste : « On ne critique pas un droguiste comme on critique des chapeaux, des choses de mode, des théâtres ou des affaires d'art », observe-t-il alors (p. 502). N'est-ce pas la preuve qu'il est bien employé par un journal qui décrit les chapeaux, les modes, la vie théâtrale et les affaires d'art ? Balzac donne aussi une réponse quant au titre du périodique. Dans cinq lignes d'*Illusions Perdues* il écrit le mot « Journal » avec une majuscule. L'allusion à un titre qui commence par le mot *Journal* est manifeste.

La personne du directeur du « petit journal » est un facteur significatif supplémentaire (Fig. 4.14). Dans le roman, le directeur, fils de chapelier, « ne se nomme pas Finot pour rien » (p. 381). Il dirige une publication qui prône les choses fines de la vie quotidienne, tout en dissimulant « sous sa fausse bonhomie . . . toute la finesse du marchand de chapeaux dont il est issu ». Dans le *Journal des Dames et des Modes*, plusieurs articles de 1798 et un autre, du 5 décembre 1810, sont signés Finot. Est-ce un pseudonyme de La

¹¹² *Le Bossu* publie 15 numéros. Les dessins sont de Gavarni et d'« autres artistes éminents » (G. Vicaire, t. I, pp. 871–888).

Il se fait Journaliste.

N° 2



Jaime del.

Lith. de Engelmann

Que savez vous, un peu de tout....C'est assez!.....

Figure 4.14 Caricature présentant un jeune homme en train de solliciter un emploi comme journaliste. L'adolescent pourrait être Balzac au début de sa carrière lorsqu'il a environ 20 ans, et la personne âgée La Mésangère qui avait 58 ans en 1819. Lithographie de l'alsacien Godefroi Engelmann (1788-1839) d'après Ernest Jaime (1800-1884).

Mésangère? L'ancien abbé et Finot possèdent d'autres traits en commun. Ils sont tous deux célibataires. Ils apprécient le tabac et la musique; ils sont doués pour les affaires; ils exercent ce métier depuis vingt ans et éditent en même temps plusieurs publications périodiques; ils concluent des affaires avec des commerçants en textile; ils doivent affronter un procès, l'été 1822, à la suite d'un article paru dans leur journal; ils règnent en maîtres absolus sur leur spécialité, refusant de partager leurs prérogatives et s'efforçant d'annexer d'autres magazines; enfin ils deviennent riches grâce à une réussite exceptionnelle dans cette forme de journalisme.

En général, Balzac avait un certain mépris pour la gent journalistique. Mais son aversion ne s'étend pas à La Mésangère (Fig. 4.15). Il évoque maintes fois la mémoire de l'ancien abbé, ce qui est d'autant plus étonnant qu'il n'a jamais discoursé sur les centaines d'autres directeurs de journaux féminins qui exerçaient de son vivant (quand il parle d'Emile de Girardin, ce n'est pas pour rappeler sa qualité d'éditeur d'une revue de mode). Il se souvient encore de La Mésangère trois ans avant sa propre mort, alors que celui-ci, décédé depuis seize ans, appartenait déjà au passé.



Figure 4.15 Plusieurs caricatures se moquent de l'aversion de Balzac pour la plupart des feuilles périodiques et pour leurs éditeurs. Le *Journal des Dames ...* est exclu de cette aversion. Ici un dessin de Bernard de 1843 pour la *Monographie de la presse parisienne*, présentant Balzac en conversation avec la personnification de la presse périodique.

Pour approfondir ce chapitre, il faudrait, en principe, écrire tout un livre sur les points hypothétiques concernant les rapports de Balzac avec La Mésangère et son périodique de mode. La difficulté d'un tel projet réside dans la détermination du nombre exact de textes écrits par Balzac pour le *Journal des Dames et des Modes* - tout comme il est impossible de connaître le nombre de contributions de Lucien au « petit journal » dans le roman. A notre avis, il s'agit d'environ deux douzaines d'articles écrits par Balzac pour La Mésangère. Il est également fort difficile de dater avec précision le début de cette collaboration, tout comme il est impossible d'en connaître la fin (voir p. 243). Un premier contact vers l'été 1819 paraît plausible, mais l'engagement de Balzac dès 1818 serait tout aussi possible. Il était alors clerc de notaire, prenait quelques notes sur la philosophie et la religion et rédigeait quelques ébauches de poèmes. S'il est alors déjà en contact avec La Mésangère, cela l'a sans doute encouragé à prendre sa fameuse décision de "s'indépendantiser". Quelques articles du journal de 1818 et du début 1819 pourraient bien être de Balzac de par leur façon d'avancer les arguments.¹¹³ Cependant, une identification stylistique est difficile. Le jeune auteur cherchait encore son style. On peut seulement y déceler une virulence d'écriture bien connue.

L'année 1818 est précisément l'année de la fondation du premier concurrent du périodique de La Mésangère sous le titre *L'Observateur des Modes*.¹¹⁴ L'éditeur cherchait alors de jeunes talents capables d'enrichir son périodique. "Le voici obligé d'agrandir son horizon littéraire", écrit J. Pouget-Brunereau (p. 380). Dans son étude sur Balzac journaliste en 1830, Chollet constate que le journalisme est bien en effet la première activité qui marque un « tournant » dans la vie de l'auteur. Vachon remarque de son côté : "(Le journalisme) oblige Balzac à une confrontation permanente et essentielle à la société, aux mœurs, à l'événement, à la littérature qui se fait."¹¹⁵ Ce tournant se serait-il produit vers 1818/1819? Ce qui est certain, c'est que l'engagement d'une personnalité comme Balzac a marqué l'histoire de l'illustré.

¹¹³ Il s'agit de trois articles analysant la situation de la femme (31 janvier 1818, 15 février 1818 et 25 octobre 1819), puis de plusieurs comptes rendus : l'un traite d'une petite brochure de 105 pages étalant les mémoires de Louise Tardieu d'Esclavelles d'Epinay, parues en mars 1818; plusieurs autres s'occupent des *Œuvres (posthumes) de Mme de Staël* éditées par les soins de son fils Auguste (10 janvier 1819, 10 octobre, 10, 15, et 20 décembre 1819).

¹¹⁴ Retenons que nombre de points qui plaident en faveur d'une collaboration de Balzac au *Journal des Dames* ... ne pourraient pas être appliqués à *L'Observateur des Modes*. Par exemple, le bureau fut situé rue Saint-Martin n° 228, et seulement à partir de 1820 rue Feydeau n° 20, puis à partir du 1^{er} avril 1822 rue Montmartre n° 179. De même pour son éditeur (voir p. 166). L'illustré fut acheté le 5 décembre 1823 par La Mésangère qui cessa de le publier.

¹¹⁵ S. Vachon, *Les Travaux et les jours d'Honoré de Balzac*, p. 19.

A la recherche de Balzac rédacteur dans l'équipe de la revue de La Mésangère, une piste consistait à suivre les articles et vers du journal portant la lettre *B.* comme signature. L'un des poèmes signés ainsi est extraordinaire par son seul arrangement typographique. Il s'agit d'une énigme du 25 février 1819 signée *B.* dont les lignes sont présentées de façon à suggérer la solution, une gibecière. Deux autres petites devinettes signées *B.*, parues les 20 août 1820 et 20 février 1821, présentent quelque chose d'exceptionnel parce qu'elles « mettent en abyme » les objets à deviner, l'une ayant pour solution le mot « *Journal des Dames et des Modes* », l'autre le mot « énigme ».

A tous les textes anonymes vraisemblablement écrits par Balzac à cette période de sa vie, on peut volontiers appliquer la formule de Bruce Tolley qu'il utilisa à propos de la collaboration de Balzac à *La Lorgnette*, de 1823 à 1826 : « On peut lire des milliers de pages d'autres périodiques . . . sans avoir une pareille sensation de déjà vu. »¹¹⁶ Cependant, toutes les pistes n'ont pas abouti à la confirmation de notre conjecture. Par exemple la tentative d'identifier la signature *De St.-A***** avec celle d'Horace de Saint-Aubin, pseudonyme utilisé par Balzac à partir de 1822. Il s'est avéré que ces initiales ne menaient pas au résultat pronostiqué. Elles appartenaient plutôt à un certain Hugier de Saint-Amand, ex-commissaire des guerres, expert dans l'histoire des monnaies et poète à ses heures. Une lettre signée *De St.-A....*, publiée par l'illustré le 30 novembre 1823, a permis d'identifier le journaliste en question. Elle renvoie à la troisième édition du *Dictionnaire des proverbes* de La Mésangère, page 25, qui dévoile l'identité de ce collaborateur.¹¹⁷ Une fausse piste donc, mais un point de départ décisif pour l'enquête menée ici.

Si quelques pistes poursuivies ne menaient pas à la solution souhaitée, d'autres, en revanche, étaient très encourageantes. Notamment le fait qu'à une époque bien postérieure à la collaboration initiale de Balzac avec le journal de La Mésangère, de 1827 à 1837, trois douzaines d'articles du *Journal des Dames* . . . sont de la plume de Balzac ou se réfèrent à lui. Ayant publié l'étude se rapportant à ces textes dans un article séparé,¹¹⁸ nous pouvons

¹¹⁶ B. Tolley, BALZAC ET « LA LORGNETTE », *L'Année balzacienne*, 1974, pp. 219–226.

¹¹⁷ Nous avons consulté cette 3^e édition à la BN : X 27051. Dans le journal de La Mésangère, Saint-Amand publie des poèmes d'amour, des énigmes, des logogryphes, des lettres sentimentales, des essais historiques, philosophiques, des traités sur l'architecture et sur les objets antiques et des explications sur les monnaies. Cette dernière compétence pourrait s'expliquer par son travail de jeunesse dans les ateliers monétaires de Paris. En 1826, il édite un almanach intitulé *Hommage aux Demoiselles*, qui présente 38 articles dont 34 en vers. Voir aussi la *Bibliographie sommaire des keepsakes et autres recueils collectifs de la période romantique 1823–1848*, Paris 1929.

¹¹⁸ Annemarie Kleinert, BALZAC ET LA PRESSE DE SON TEMPS. SES ŒUVRES ET SON ACTIVITÉ VUES PAR LE « JOURNAL DES DAMES ET DES MODES », *L'Année balzacienne*, 1988, pp. 367–393.

nous contenter ici d'intégrer ces observations dans la biographie de l'auteur. Il s'agit de la décennie où la réputation de Balzac commençait à se consolider.

De 1822 à 1825, Balzac a d'abord continué à travailler comme littérateur "marchand" en créant des romans populaires sans grande prétention et en multipliant ses activités pour les journaux qui continuent de jouer un rôle dans sa vie, dont ceux de la presse féminine. Ses romans *Le Vicaire des Ardennes* et *Annette et le criminel*, signés Horace de Saint-Aubin, sont annoncés dans le *Petit Courrier des Dames* à cinq reprises, entre le 31 octobre 1822 et le 20 mai 1824.¹¹⁹ Peut-être a-t-il aussi livré des articles anonymes à *L'Indiscret*, qui eut une courte durée d'avril à décembre 1823 et dont un nombre important de textes, signés Mlle Furet, sont d'une qualité supérieure.¹²⁰ En 1825, Balzac s'est lancé dans les affaires, devenant libraire et éditeur. C'est précisément l'année où il a revu La Mésangère à l'occasion des funérailles du père Léonard, agent de théâtre influent. La rencontre, sans grande importance apparente, laissa à Balzac une impression suffisamment forte pour qu'il se la rappelle vingt-deux ans plus tard, dans le *Théâtre comme il est*.

En 1826, Balzac a ouvert une imprimerie qu'il a gardée jusqu'en 1828, où il publie en grande partie des ouvrages rédigés par d'autres. Beaucoup de titres de cette imprimerie étaient en relation avec le commerce de la mode tels que des catalogues pour cosmétiques et parfums, un annuaire des perruquiers et coiffeurs de Paris, enfin des réclames pour des produits de beauté (Fig. 4.16). Dix titres sortis de cette imprimerie ont été choisis par La Mésangère pour les recommander à ses lecteurs. Le premier, *L'Art de mettre sa cravate*, est loué le 15 juillet 1827 pour la précision du langage, la clarté de son contenu et la beauté de sa présentation. Ce petit livre, illustré de 32 dessins et signé *Baron Emile de l'Empesé* (qui est probablement l'ami de Balzac, Marco de Saint-Hilaire), connut rapidement onze rééditions, puis des traductions en italien, anglais et allemand, grâce à des réclames comme celles faites par La Mésangère. Les autres titres, mentionnés brièvement ou analysés sur plusieurs pages du *Journal des Dames et des Modes*, sont quatre romans,¹²¹

¹¹⁹ Pour les livres de Balzac cités par le *Petit Courrier des Dames* de 1822 à 1824, voir S. Vachon, DU NOUVEAU SUR BALZAC : L'ÉCHO DES ROMANS DE JEUNESSE, *L'Année balzacienne*, 1998, pp. 121–154. Pour les citations de Balzac dans ce même journal en 1830, voir J. Pouget-Brunereau, *Presse féminine ...*, pp. 194–196. Vachon note aussi: "Nous ne doutons pas qu'en ces années 1818 à 1824 se concentrent nombre d'expériences décisives." Dans son ouvrage *Les Travaux ...*, Paris 1992, Vachon n'a pas tenu compte des articles du *Journal des Dames ...* qui mentionnent le nom et les œuvres de Balzac.

¹²⁰ J. Pouget-Brunereau suggère que Stendhal "ou un autre grand talent" ont écrit ces articles (« L'INDISCRET ». UN PÉRIODIQUE QUI RESTE DISCRET?, *Stendhal Club*, n°147, 1995, pp. 207–216). Balzac avait-il trempé dans l'affaire?

¹²¹ *Le Duc de Guise à Naples* par Amédée de Pastoret; *Véronique ou la Béguine d'Arau* et *Le Ménétrier*, les deux par Henri Zschocke, traduits de l'allemand par A. Loewe-Weimars; enfin *Mémoires sur l'impératrice Joséphine*, anonyme (par une femme).

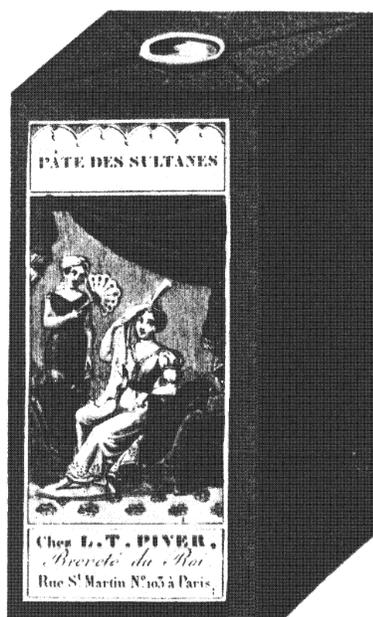


Figure 4.16 Dans son imprimerie, en 1826, Balzac a fabriqué des étiquettes pour des produits de beauté. Ici celle pour une crème de la parfumerie de Louis-Toussaint Piver. Cette “Pâte des Sultanes” se retrouve dans *Illusions Perdues*.

deux recueils de vers¹²² et trois essais divers dont *La Chasse au tir* qui, sous forme de vers anonymes, fait allusion au journal de La Mésangère.¹²³ Le cahier du 10 septembre 1827 cite quatre lignes tirées de ce dernier ouvrage qui est illustré de plusieurs gravures de mode :

“Adoptez mon costume, il est des plus commodes :
Le dessin n’en est pas dans le *Journal des Modes*;
Mais il est, je le crois, assez original
Pour qu’il soit inséré dans ce savant journal.”¹²⁴

¹²² Pour le premier recueil de vers, qui s’appelle *Annales romantiques*, Balzac a aidé à réunir les divers éléments. Il contient quelques poèmes écrits par lui. Le deuxième est intitulé *Tableaux poétiques*, par le comte Jules de Rességuier.

¹²³ Les deux autres essais sont : *Le Gastronomes français* par les anciens auteurs du *Journal des Gourmands*, et *Le La Bruyère des domestiques* par la comtesse de Genlis.

¹²⁴ En cinq chants, le petit opuscule décrit cinq manières de chasser : la chasse en plaine, au bois, à la hutte, à l’affût et la battue en plaine. Le quatrième chant contient les lignes citées qui se trouvent au-dessous d’une illustration. Il se rapporte au costume du chasseur du Marais. En novembre 1836, l’opuscule est encore mentionné dans le *Journal des Dames* . . . Debucoart a exposé au Salon de 1804 une gravure intitulée *Le Chasseur au tir*, d’après Carle Vernet. Pour les costumes de chasse du journal, voir les gr. 1354 et 3292.

En 1828, Balzac abandonne l'imprimerie pour redevenir écrivain à plein temps. Il rédige alors des titres anonymes dans le genre des faux-mémoires, écrivant ainsi des livres d'histoire ou prêtant sa plume aux contemporains qui ne savent pas s'exprimer mais qui veulent publier leurs souvenirs.¹²⁵ Dès 1827 par exemple, il fait office de « nègre » auprès de l'un des anciens préfets du palais de Napoléon, L.F.J. de Bausset, en remplissant quatre gros volumes intitulés *Mémoires anecdotiques sur l'Intérieur du Palais, depuis 1805 jusqu'en 1816*. Ces volumes, prêts en 1829, sont vraisemblablement un amalgame des notes et récits de Bausset mis sur papier par Balzac et étoffés de maintes anecdotes inventées par lui.¹²⁶ Le *Journal des Dames* ... en rend compte dans deux longs articles, le premier publié le 20 août 1827, peu après la réédition des deux premiers volumes, et le deuxième le 25 décembre 1828, peu après la sortie des deux derniers.¹²⁷ Evidemment, le journal passe sous silence le nom du « nègre » et indique comme auteur le préfet "Beausset".

Au moment de la publication de l'ouvrage, La Mésangère découvre le jeune artiste Gavarni qu'il engage pour ses gravures de mode (voir p. 153). A la recherche d'autres talents, il se peut qu'il ait également essayé d'attirer Balzac comme rédacteur, tout comme Finot s'évertue à réengager Lucien dans le passage correspondant du roman. La tentative est vaine, car Honoré, tout comme Lucien, préfère se lier à l'aube de sa gloire à d'autres éditeurs de presse. La *Revue de Paris* compte Balzac parmi ses rédacteurs en 1829, et Emile de Girardin, plus jeune et plus dynamique que l'ancien abbé, l'engage en 1830 pour *La Mode*. Au moins seize articles de *La Mode* sont de Balzac, dont un qui dénigre la qualité des gravures et des costumes de La Mésangère pour mieux louer celles que Gavarni a dessinées pour Girardin.¹²⁸

¹²⁵ L'illustré annonce par exemple le 20 mai 1830 et le 10 février 1831, les *Mémoires de Constant, premier valet de chambre de l'empereur Napoléon*, qui sont vraisemblablement de Balzac. L'époque est aux faux-mémoires. A part Balzac, les deux principaux auteurs du genre sont Marco de Saint-Hilaire et Etienne-Léon de Lamoignon (1786-1864), qui se fait publier sous divers pseudonymes : La Mothe-Houdancourt, vicomte de Varicléry ou Mme la comtesse d'Adhémar. Sur le nombre impressionnant des faux ou vrais mémoires recommandés par la presse féminine, voir J. Pouget-Brunereau, pp. 206-211.

¹²⁶ Puisque l'attribution à Balzac de ces mémoires ne fait pas l'unanimité, l'ouvrage n'a pas été cité dans notre essai de 1988 de *L'Année balzacienne*. Tolley pense que Balzac en est l'auteur (UN OUVRAGE INCONNU DE BALZAC... *L'Année balzacienne*, 1962, pp. 35-49). Vachon (pp. 82 et 84) estime que le livre est "probablement" de Balzac. L'ouvrage, dont la 2^e édition se trouve à la BN, ressemble aux *Mémoires* que la duchesse d'Abrantès, amie de Balzac publiera de 1831 à 1838.

¹²⁷ Les deux premiers volumes ont paru le 23 juin 1827, une deuxième édition le 4 août 1827, les deux derniers volumes le 20 décembre 1828. Il existe une édition belge, une traduction américaine et deux traductions allemandes de l'ensemble des volumes.

¹²⁸ Rose Fortassier et Roland Chollet, deux interprètes de Balzac, ne tiennent pas compte du fait que ce dernier texte était destiné à paraître dans une feuille luttant contre l'ancien mentor de la presse féminine. Voir p. 162.

La Mésangère a tenu rigueur à Balzac de son infidélité. Par la suite, plutôt que de faire état des publications de l'écrivain, son illustré s'enthousiasme pour d'autres auteurs, tel que Stendhal et ses *Promenades dans Rome*, ouvrage auquel il consacre cinq pages le 20 septembre 1829 (pp. 411–415), puis pour *Le Rouge et le Noir*, avec trois pages d'un compte rendu publié le 20 novembre 1830 (pp. 508–511),¹²⁹ enfin pour Eugène Sue et son *Plik et Plok* qu'il mentionne le 25 février 1831. Le *Petit Courrier des Dames* profite de la querelle entre Balzac et La Mésangère et publie des extraits de ses romans les 31 janvier et 30 avril 1830.

Cependant, la rupture avec le *Journal des Dames et des Modes* n'est pas définitive. Quand La Mésangère meurt en février 1831, son successeur Alfred Dufougerais reprend contact avec Balzac. Après avoir licencié le rédacteur principal de l'illustré, Herbinot de Mauchamps, il compense par des passages tirés des œuvres de Balzac en attendant que l'on trouve un remplaçant, au printemps de 1832, en la personne d'Adolphe Bossange. Neuf des quinze cahiers parus entre le 30 septembre et le 15 décembre 1831 publient des extraits de romans de Balzac. Cette évolution des relations trouve son écho dans *Illusions Perdues*. Le directeur du « petit journal » se réconcilie avec Lucien et réengage ce dernier. Certes, à mesure que sa réputation s'affirmait et vu ses autres engagements avec la presse parisienne, Balzac n'avait plus vraiment le temps de rédiger des articles pour l'ancien journal de La Mésangère. Mais une reprise de passages de ses textes à peine parus dans une revue à lectorat considérable ne pouvait être qu'une bonne publicité pour un auteur qui avait de l'ambition.¹³⁰ Les passages que le *Journal des Dames et des Modes* a diffusés sont tirés de *La Peau de chagrin* et du *Réquisitionnaire*, ouvrages qu'il

¹²⁹ Il faudrait faire une recherche sur Stendhal et la presse féminine. Pour les années 1829 et 1830, voir les résultats obtenus par J. Pouget-Brunereau, pp. 171–172 et 190–193. Le *Journal des Dames* ... avait déjà publié un compte rendu du premier roman signé Stendhal le 20 octobre 1817 (pp. 463–465), notamment de son *Rome, Naples et Florence en 1817*, et le 15 décembre 1823 (p. 540) de sa *Vie de Rossini*. On peut se demander si un ouvrage anonyme d'un certain S., intitulé *La Rouge et la Noire*, dont le journal rend compte le 1^{er} décembre 1800 (10 frimaire an 9, pp. 105–106), a eu une certaine importance pour l'adolescent Stendhal, qui avait alors 17 ans. Plus tard, Stendhal cite le journal de La Mésangère dans ses IDÉES ITALIENNES SUR QUELQUES TABLEAUX CÉLÈBRES (dans *Mélanges III. Peinture*, vol. 47 des *Œuvres complètes*, nouvelle éd., Genève : Edition Service 1972, p. 230). Il s'agit de la description des tableaux exposés dans la galerie de Saint Luc près de l'Arc de Septime Sévère au Forum de Rome, plus précisément de celle d'"un Ange, sublime fresque de Raphaël. Les jambes sont grosses ... Que dira à cette vue l'amour du *svelte* que nous ont donné les gravures du *Journal des Modes*. Une figure svelte s'habille mieux et la façon de porter les habits dénote le rang des personnages."

¹³⁰ En 1831, Balzac vendit la première édition de ses ouvrages à 1 500 exemplaires (J.A. Neret, *Histoire illustrée de la librairie*, Paris 1953, p. 157). Il était donc encore un auteur de deuxième catégorie, car les auteurs de première catégorie vendaient leurs titres jusqu'à 2 000 exemplaires par tirage.

venait de publier en février et août 1831. Deux extraits sont accompagnés de titres : *Une maison de jeu vue le matin* et *Les suites du jeu*. Les autres précisent seulement qu'ils font partie des "*Romans et contes philosophiques* par M. de Balzac". A en croire une lettre publiée par le journal le 30 novembre 1831, les lectrices appréciaient "ces excursions dans le domaine de la littérature (qui) se distinguent souvent par un goût sûr et délicat."

En 1833 et 1835, le journal tient encore trois fois compte des faits, gestes et publications de Balzac. Il signale sa participation, déguisé en Apollon, à un bal masqué chez Alexandre Dumas qui avait réuni "toute la secte frénéticoromantique de Paris" (voir pp. 206/207). Puis, il traite Balzac de mauvais pourvoyeur d'articles à la *Revue de Paris*, quand celui-ci n'a pas fourni à temps les suites promises d'un feuilleton. Le ton familier de cette critique témoigne d'un resserrement des liens entre le romancier et les responsables du périodique. De 1833 à 1835, ils partagent en effet le même imprimeur, Adolphe Auguste Everat, avec lequel ils avaient des rapports cordiaux. En 1834, Balzac envoie le manuscrit de son *Père Goriot* à la femme de l'imprimeur. Le périodique annonce la publication de ce roman le 15 août 1835. A la même date, le magazine fait la réclame pour la première de la *Folle de la Bérésina*, qui met en scène un épisode des *Etudes de mœurs* de Balzac, imprimé par le même Everat. Un article intitulé *Débuts littéraires d'un personnage célèbre*, publié par le journal le 15 mai 1833, n'est peut-être pas sans relation non plus avec Balzac qui rédigeait à cette époque le roman-clef de la carrière de Lucien de Rubempré.¹³¹

Trois textes signés *De Balzac*, parus dans l'illustré de mai à juillet 1836, peuvent donner à penser que Balzac les a rédigés spécialement pour le *Journal des Dames* . . . Ne faisant aucune référence aux ouvrages récemment publiés dont ils sont tirés (*La Fleur des pois* et *La Fille aux yeux d'or*) et portant des titres composés pour une revue de mode (*Parallèle entre l'homme élégant et l'homme à la mode*, *De l'influence qu'exerce sur les femmes la toilette des hommes* et *L'Intérieur d'un boudoir*), ils appliquent une méthode qui allait devenir courante : extraire un passage d'un roman récent et lui donner l'apparence d'un essai nouveau.¹³² Le premier titre est précédé d'une préface sur le thème « L'habit fait l'homme ». Il défend la thèse selon laquelle les « hommes à la mode » ont besoin d'une certaine nonchalance tandis qu'il suffit d'avoir de l'argent pour devenir un « homme élégant ». ¹³³ Le second affirme qu'un homme qui se soigne lui-même soigne en même temps le bien d'autrui, et que beaucoup de femmes prisent les hommes bien habillés pour cette raison. En-

¹³¹ Le sujet d'une carrière débutante a fasciné la rédaction à plusieurs reprises. Voir l'article reproduit à la page 421.

¹³² Voir la reproduction de l'article L'INTÉRIEUR D'UN BOUDOIR à la page 418.

¹³³ L'extrait présente quelques omissions et changements par rapport au texte intégral (pour ce dernier texte, voir les *Œuvres complètes*, Pléiade, vol. 5, 1977, pp. 1071–1073).

fin, le troisième article est la description d'une chambre décorée qui a le but de réchauffer "l'être le plus froid", en l'occurrence un boudoir princier semblable à celui que l'auteur venait d'installer rue des Batailles pour recevoir ses amies. Pour commander l'ouverture de la porte de ce boudoir réel, Balzac avait inventé un mot de passe issu du langage vestimentaire : "J'apporte des dentelles de Belgique." Il était convaincu que l'amour s'épanouit mieux dans le luxe. "Toute notre société est dans la jupe," écrit-il. "Dans la jupe est la toute puissance . . . là où il n'y a que des pagnes, il n'y a pas d'amour."¹³⁴

Les autres mentions du nom de Balzac dans les cahiers de 1836 et 1837 sont des réclames pour trois livres traitant de la fameuse canne à pommeau d'or de Balzac,¹³⁵ puis pour le *Livre mystique* et le *Lys dans la vallée* de l'auteur,¹³⁶ ensuite pour son journal la *Chronique de Paris* et ses feuilletons de *La Presse*, enfin pour *La Chasse au tir* imprimé jadis chez lui. L'article sur la *Chasse au tir*, présenté le 5 novembre 1836, précise que La Mésangère avait omis de mentionner dans la publicité pour cet ouvrage en 1827, que Balzac en était l'imprimeur et que la variété des *caractères* en faisait un véritable *spécimen* d'imprimerie. Et on ajoute : "Depuis lors, M. Honoré de Balzac a mieux fait que d'imprimer lui-même, il a fait imprimer de nombreux ouvrages qui ont, surtout parmi les femmes, trouvé de grands admirateurs; toutes les femmes veulent lire les œuvres de M. de Balzac, et si leur appréciation est comptée pour peu de chose dans le siècle où nous vivons, on leur permettra au moins de se sauver par le nombre." Il existe plusieurs caricatures qui montrent Balzac en bourreau des cœurs (Fig. 4.17). Les innombrables lettres de ses admiratrices attestent également leur reconnaissance. Il défendait souvent leurs intérêts, surtout celui des femmes mariées ou âgées dont les avocats étaient rares.

Le dernier article du 20 novembre 1837 citant le nom de Balzac le présente comme un expert en matière de modes. En quelques lignes le rédacteur note que, de l'avis de M. de Balzac, les plumes légères et vaporeuses "vont si bien aux brunes". Le romancier avait alors la réputation d'être un arbitre des finesses de l'élégance, digne des plus célèbres dandys. Malgré son embonpoint et le peu de temps qu'il consacrait à son propre habillement, il gardait cette image parce qu'il se ruinait en dépenses vestimentaires. Tout comme Lucien

¹³⁴ Cité par Octave Uzanne, *Les Parisiennes de ce temps*, Paris 1910, p. 59.

¹³⁵ Le compte rendu de Tanneguy Goulet se consacre aux trois ouvrages écrits par M. Huret, M. Dantan et Mme de Girardin (le compte rendu est cité dans Annemarie Kleinert, BALZAC ET LA PRESSE DE SON TEMPS . . . , *L'Année balzacienne*, 1988, pp. 385–387). Le cahier du 15 juin 1836, qui présente ce texte, publie également *De l'influence qu'exerce sur les femmes la toilette des hommes*. Donc une bonne moitié des huit pages de ce cahier est occupée par des textes se rapportant à Balzac. Au même moment l'auteur trace les grandes lignes d'*Illusions Perdues* ce qui l'amène à se plonger dans ses souvenirs.

¹³⁶ Un autre journal de mode, le *Petit Courrier des Dames*, reproduit le 15 février 1836 deux extraits du *Lys dans la vallée*.



Figure 4.17 Balzac soutenu et couronné par des femmes. Sa collaboration à des journaux féminins ne fut pas étrangère à son succès qui, notamment dans les premières années de sa carrière, était dû surtout à un lectorat de femmes d'un âge avancé. Ici un dessin de Granville pour le journal *La Caricature*.

de Rubempré, il avait payé cher ses robes de chambre en étoffe précieuse, ses gilets brodés d'or, décorés de boutons en diamants, ainsi que ses gants et bottes en cuir de qualité commandés chez le tailleur, la lingère, le gantier et le cordonnier les plus célèbres. Le prix d'une seule de ses cannes s'était élevé à mille francs environ. Plus que ses collègues, il avait mis en pratique le dicton propagé en 1833 par le journal : "Un poète sans mise élégante est absolument dédaigné". L'avant-propos de *La Comédie humaine*, rédigé en 1842, exprime bien sa philosophie : "La vie est notre vêtement".

Balzac choisissait aussi de fréquenter des femmes fort élégantes. Son premier amour, Mme de Berny, éduquée à la cour de la reine, lui avait parlé du grand monde et donné "de fins conseils sur la manière de s'y comporter".¹³⁷ Par la suite, plusieurs des amies de l'auteur furent rédactrices de péri-

¹³⁷ A. Maurois, *Prométhée ou la vie de Balzac*, Paris 1965, p. 111.

diques féminins : Marie-Caroline de Saint-Surin au *Journal des Dames et des Modes*,¹³⁸ Olympe Pelissier au *Follet* et la duchesse d'Abrantès à *La Sylphide*. Elles lui firent connaître les lectures préférées des femmes. Nous avons déjà vu que l'auteur suggéra à Gavarni, qui envisageait de fonder une revue de mode, le 22 novembre 1832, les titres *Journal de luxe*, *Journal des salons*, ou *Journal des boudoirs*, propositions que le peintre refusa avant d'appeler son illustré *Journal des Gens du Monde*.

En 1836, Balzac finit par réaliser son rêve de devenir éditeur d'un journal, chose dont il rêvait depuis 1821 et qu'il avait probablement déjà mis en pratique en 1827, mais sans grand succès (voir p. 241). Sa *Chronique de Paris* fut publiée à la suite d'un événement fort intéressant, au moment même où Balzac désespérait de trouver l'argent pour lancer son périodique. Un jeune inconnu était venu lui proposer de tenir la rubrique « Modes et Théâtres ». Attiré par l'espoir que le jeune postulant, fils d'un banquier, lui ouvre les portes des institutions de crédit, l'auteur décida de donner un grand dîner en son honneur. La soirée fut splendide, mais le rêve caressé par Balzac resta illusoire. Le journaliste s'éclipsa sans laisser de trace. Notre auteur se lança néanmoins dans l'entreprise, sans égard pour les réalités économiques et en publiant une rubrique « Modes » tous les mois seulement, accompagnée d'une gravure de mode dessinée par Gavarni.¹³⁹ A la sortie du premier cahier, le *Journal des Dames et des Modes* forma des vœux pour son succès, dans son numéro du 5 février 1836. On sait que l'opération se révéla rapidement un désastre financier pour Balzac.

Par ailleurs, les liens étroits qui existent entre l'œuvre romanesque de Balzac et la presse féminine, ont été pressentis par la Société des Etudes balzaciennes qui, en publiant les 24 volumes de la deuxième édition des *Œuvres complètes* de Balzac (1968 à 1971), y a intégré quantité de gravures de mode tirées de journaux féminins, dont la majorité - au nombre de sept - choisies dans l'illustré de *La Mésangère* (voir plus loin Fig. 6.5).¹⁴⁰ D'autres chercheurs ont souligné l'importance de la mode dans sa biographie et l'ont salué comme l'initiateur de "l'entrée triomphale de la mode dans le roman".¹⁴¹ Si Montaigne, Castiglione ou Voltaire ont publié en leur

¹³⁸ Voir Antoine Adam et son introduction à *Illusions Perdues*, éditée à Paris chez Garnier en 1961, p. IX.

¹³⁹ Voir Annemarie Kleinert, LE PEINTRE GAVARNI, CET AUTRE BALZAC, à paraître.

¹⁴⁰ Voir les volumes 1 (fig. 6), 3 (fig. 3 et 12), 5 (fig. 11 et 14), 7 (fig. 8) et 21 (fig. 4).

¹⁴¹ La citation est de L.-P. Fargue, *De la mode*, Paris 1945, p. 34. Sur Balzac et la mode, citons d'autres études : J. Reboul, BALZAC ET LA « VESTIGNOMONIE », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1950, pp. 210-233; R. Fortassier, *Les Mondains de « La Comédie humaine »*, Paris 1974 et UN PAPE DE LA MODIPHILIE : L'AUTEUR DE « LA COMÉDIE HUMAINE », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, c. 38, mai 1986, pp. 157-171 (ce dernier texte se retrouve en résumé dans *Les Ecrivains français et la mode. De Balzac à nos jours*, Paris : PUF 1988, pp. 43-62); D. Dupuis, *La Mode féminine dans*

temps des réflexions théoriques sur la mode,¹⁴² Balzac est pour le XIX^e siècle l'“*élégantologiste*” le plus averti. Sa *Comédie humaine* détaille à peu près 400 vêtements, dont un certain nombre qui correspondent aux descriptions faites dans le journal de l'ancien abbé. Quelques analogies entre les remarques faites dans *Illusions Perdues* et dans le périodique se lisent ainsi : “Mme de Bargeton . . . portait . . . plusieurs bracelets étagés sur ses beaux bras blancs.” (*I.P.*, pp. 191/192) - “Une femme à la mode ne peut avoir moins de trois bracelets à chaque bras; et comme ils sont presque toujours dépareillés, cela fait de bon compte six bracelets différents.” (*Journal des Dames et des Modes*, 15 juillet 1823). Et ailleurs : “ces actrices . . . montrant leurs jambes en bas rouges à coins verts.” (*I.P.*, p. 386) - “On a fabriqué depuis peu . . . beaucoup de bas de coton et de soie à coins de couleur.” (*Journal des Dames et des Modes*, 15 mai 1821). Un auteur qui ne s'inspire pas de la presse de mode pourrait-il avoir une connaissance aussi aiguisée de ces faits? Dans les rééditions de ses romans, Balzac reprenait les descriptions de vêtements, tant était grand son désir d'être le chroniqueur fidèle de la mode.¹⁴³ Cela ne veut évidemment pas dire que son réalisme avait seulement une fonction historique. Les éléments sociologiques et psychologiques sont indéniables. A son avis “l'homme qui ne voit que la mode dans la mode est un sot” (*Traité de la vie élégante*).

Si la “modiphilie” de Balzac (ainsi qualifié par Rose Fortassier) est une constante de sa carrière, le romancier se passionne plus pour ce thème à certains moments que d'autres. En particulier, le sujet le préoccupe autour de 1820 et, à nouveau, vers 1830, dates d'action de romans particulièrement denses en descriptions de vêtements (*César Birotteau*, *Illusions Perdues*, *Ursule Mirouet*) et dates de composition de romans parlant beaucoup de mode (*Sténie*, *Le Centenaire*, *Le Bal de Sceaux*).¹⁴⁴ Quand on tient compte du fait que ces deux périodes sont celles de son engagement comme journaliste auprès de deux illustrés de mode : celui de *La Mésangère* autour de 1820 et celui de *Girardin* en 1830, on peut affirmer que sa connaissance si approfondie des détails vestimentaires est due à son travail dans la presse d'alors.

Plusieurs essais théoriques et œuvres dramatiques de l'auteur témoignent aussi de son intérêt pour la mode. Ils ont des titres parlants : *Etude de mœurs par les gants*; *Traité de la vie élégante*; *Travestissements pour 1832*; *Théorie*

« *Les Etudes de Mœurs* » d'Honoré de Balzac, Paris, thèse 1987; R. Klein, *Kostüme und Karrieren. Zur Kleidersprache in Balzacs « Comédie humaine »*, Tübingen 1990.

¹⁴² Voir le chapitre LE VÊTEMENT DE ROMAN dans l'étude de D. Roche sur le XVIII^e siècle, pp. 381-411.

¹⁴³ “De l'édition originale au *Furne*, on voit Charles Grandet abandonner ses gants jaunes pour des gris (*Eugénie Grandet*); et Maximilien de Longueville (*Brillat-Savarin*) porter des gants non plus de daim, mais de chevreau, des bottes non plus de cuir mais de peau d'Irlande.” (R. Fortassier, *Les Mondains . . .*, p. 238).

¹⁴⁴ Danielle Dupuis note qu'un tiers des descriptions de modes véridiques datent des années autour de 1820 et 1830.



Figure 4.18 Honoré de Balzac s’est servi de poupées de mode comme aide-mémoire. Elles sont témoins de son souci d’être un fidèle chroniqueur. A l’époque et dans les siècles précédents surtout, quand les journaux de mode n’existaient pas encore, les poupées jouaient un très grand rôle pour faire connaître les nouveautés en fait de vêtement. Souvent de dimensions humaines, elles furent transportées de cour en cour et de ville en ville, parfois escortées et munies de passeports spéciaux.

de la démarche; Une marchande à la toilette. Ce même intérêt se manifeste dans sa bibliothèque qui contenait plusieurs histoires du costume illustrées de gravures,¹⁴⁵ ainsi que dans ses poupées de mode, aide-mémoire en trois dimensions pour le grand auteur (Fig. 4.18).

Le but de Balzac d’écrire par l’intermédiaire de ses personnages de romans “une histoire de France pittoresque” où il dépeindrait “les costumes, les meubles, les maisons, les intérieurs, la vie privée, tout en donnant l’esprit

¹⁴⁵ La bibliothèque de Balzac contenait par exemple la *Gallerie (sic) des modes et costumes* (1778–1787), avec 240 gravures, et les sept volumes des *Costumes et annales des grands théâtres de Paris* (1787–1789). Le catalogue de la bibliothèque de Balzac étant incomplet, on ignore s’il possédait une collection du journal de La Mésangère. Les archives balzaciennes du vicomte Spoelberch de Lovenjoul contiennent la collection de plusieurs années du *Journal des Dames et des Modes* (juillet à décembre 1832 et février 1836 à décembre 1838). Le premier conservateur de ces archives, Georges Vicaire, a dépouillé en outre toutes les livraisons du journal pour établir la documentation la plus complète sur les gravures, avec dates et légendes des illustrations parues de 1797 à 1831, et avec indications sommaires sur les années 1832 à 1839.

du temps,”¹⁴⁶ ressemble à l’objectif de *La Mésangère*. Balzac a ainsi rendu un hommage durable à l’éditeur du *Journal des Dames et des Modes*. Si celui-ci a eu la perspicacité et le goût d’ouvrir sa maison à l’écrivain débutant, il a contribué à la consécration de son disciple le plus illustre et témoigné une fois de plus de son extraordinaire flair pour les talents de l’époque.

4.4 La même revue sous un nouveau titre :

Gazette des Salons

Marie de l’Epinay ne réussit pas à s’assurer à long terme l’aide des littérateurs les plus distingués de la capitale. Les grands étant engagés par Girardin ou d’autres éditeurs pour des périodiques à tirage plus important, seuls les moins célèbres restaient à la disposition des petits organes de presse. Pour ne pas être à la merci de journalistes de seconde classe et de talents mineurs, il arriva à Marie de souhaiter être capable de rédiger seule tous les articles de l’illustré. Mais son métier ne consistait pas surtout à écrire. Il fallait pousser les autres à écrire, quitte à être considérée comme un “requin qui exploite le travail d’autrui”.¹⁴⁷ De plus, la concurrence se faisait de plus en plus insolite. Des copies partielles ou entières du magazine apparaissaient çà et là et menaçaient de détourner les lecteurs. Une vingtaine de revues de mode, fondées en 1836 et 1837, plagiaient les informations lues dans l’ancien journal de *La Mésangère* : *Le Narcisse*, *Paris Élégant*, *Le Caprice*, *Le Bon Ton*, *Le Confident des Dames*, *Le Musée des Modes* et d’autres. Le « contrefacteur » le plus impudent était la *Gazette des Salons*. Ce périodique allait revêtir une importance considérable pour le *Journal des Dames et des Modes*, car il fusionna par la suite avec lui et finit par lui imposer son titre.

Le chemin parcouru par la *Gazette des Salons* avant cette fusion est complexe. Fondé en janvier 1835 par Charles Soullier et acheté en avril 1835 par Paul Simon, cet hebdomadaire de seize pages avait au début une double vocation indiquée dans son sous-titre *journal de modes et de musique* : il présentait des gravures de modes et des partitions de musique. Il organisait aussi des concours pour les compositeurs, auteurs et dessinateurs. Paul Simon décida bientôt la reprise des textes de la *Gazette des Salons* dans deux autres hebdomadaires : *Le Miroir des Dames* (août 1835 à août 1837 : 8 pages de texte) et le *Journal des Femmes* (janvier à octobre 1836 : 16 pages de texte¹⁴⁸). En y

¹⁴⁶ *Illusions Perdues*, p. 313.

¹⁴⁷ Cette image de l’éditeur est de Balzac, *Illusions Perdues*. Selon lui, un bon éditeur voit dans les journalistes “une mine à exploiter”.

¹⁴⁸ L’histoire du *Journal des Femmes* mérite qu’on s’y attarde. De 1832 à octobre 1835 périodique féministe à prétentions littéraires dirigé par Fanny Richomme, ce magazine n’accordait à ses débuts aucune place à la mode. Suite à des difficultés financières, Fanny

regardant de plus près, on remarque un fait intéressant. Excepté les titres et, pour *Le Miroir des Dames* le nombre de pages, les hebdomadaires sont tout à fait identiques à la *Gazette des Salons*. Pareille pratique de vente d'un seul produit sous différentes étiquettes ne s'était pas encore vue dans ce secteur du journalisme. Il est vrai qu'à partir de 1818 avaient été publiés des magazines de mode *partiellement* identiques.¹⁴⁹ Mais des feuilles tout à fait jumelles à titres distincts étaient une innovation. Bientôt cette méthode fréquemment imitée prêta au cynisme. "Il n'y a guère qu'un seul journal," écrit un moqueur sur la presse de mode en 1841; "tous s'écrivent avec des ciseaux . . . Le style, qui pourrait jeter quelque intérêt et quelque amusement sur tout cet ennui, n'est ni changé ni remanié, le plagiat est textuel."¹⁵⁰

Le 19 août 1836, Didier Goisier et Etienne Champeaux achetèrent l'entreprise de Paul Simon. Dès lors, la musique n'eut plus de place dans la *Gazette des Salons*, ce qui est reflété dans le nouveau sous-titre *journal de modes et de littérature*. Comme Simon ouverts aux innovations, les propriétaires fondèrent une société d'édition pour les trois feuilles acquises, sous le titre « Société des journaux de modes et de littérature ». Jusqu'alors, seuls trois journaux féminins parmi la trentaine qui avaient vu le jour, étaient organisés selon ce principe : *Le Fashionable* en 1828, *La Mode* en 1830, et *L'Iris* en 1833/34.¹⁵¹ Plus tard, cette formule d'organisation allait être imitée par plusieurs maisons indépendantes dans le secteur de la presse féminine (voir p. 284).

Au début, les affaires de Goisier et Champeaux se portaient plutôt bien, atteignant pour la *Gazette des Salons*, dans les départements, un chiffre

négozia le 16 octobre 1835 avec J. de Gaston, directeur du journal de mode *Le Protée*. Ils convinrent d'éditer ensemble une fusion de leurs journaux sous le titre *La Revue Fashionable*. Mais leur entente ne dura que deux mois et demi. Dès janvier 1836, *Le Protée* et le *Journal des Femmes* reparurent sous leurs anciens titres. Le premier s'adressait à une clientèle élégante et publiait des gravures de mode, le dernier fut acheté et dirigé par Paul Simon, déjà propriétaire de la *Gazette des Salons*. Voir Annemarie Kleinert, *Die frühen Modejournale . . .*, p. 222.

¹⁴⁹ De 1818 à 1823, le système de périodiques de mode *partiellement* identiques est réalisé par *L'Observateur des Modes* qui édite également *Modes Françaises ou Histoire Pittoresque du Costume en France*, destiné aux marchands tailleurs, couturières etc. et qui contient la gravure et une à deux pages de texte de *L'Observateur des Modes*. Le *Mercur des Salons* de 1830 est partiellement identique au *Petit Courrier des Dames* et au *Journal des Tailleurs*. Le *Petit Messenger* de 1833 et 1834 imite un numéro sur deux d'abord de *L'Iris*, puis dès novembre 1834, du *Messenger des Salons* qui a remplacé *L'Iris*. De mars à décembre 1838, *Le Messenger des Salons* publie aussi une feuille jumelle à demi-périodicité intitulée *Le Monde Élégant*. Voir Annemarie Kleinert, op. cit., pp. 213–225.

¹⁵⁰ *Le Mercure Galant*, 1^{er} janvier 1841.

¹⁵¹ *Le Fashionable* fut édité à la même adresse que *L'Incorruptible*, *Diogène* et *Cosaque*. Les propriétaires de *La Mode* publièrent en 1830/1831 *La Silhouette*, *Le Voleur* et *La Vogue*. Enfin, *L'Iris* et *Le Petit Messenger* eurent un seul éditeur pour les deux journaux.

de vente proche de 2 000 exemplaires, donc comparable au tirage de 1834. Mais à la fin du troisième trimestre de 1837, les demandes de renouvellement d'abonnement baissèrent à tel point qu'il resta, en province, tout juste une clientèle de 115 abonnés, chiffre insuffisant pour la survie de l'entreprise.

Le *Journal des Dames* ... connu, à la même période, des problèmes analogues. Lorsque les contrats expirèrent fin septembre 1837, son nombre total d'exemplaires vendus dépassait à peine 900, alors qu'en 1833 il comptait en moyenne 2 000 exemplaires. Le nombre d'abonnements souscrits hors Paris avait chuté à 517 en septembre 1837, alors qu'en 1834 le magazine avait encore en province quelque 760 abonnés (voir Fig. 3.10). Voyant que les titres de Goisier et Champeaux subissaient un sort semblable sinon pire, et eu égard à l'ampleur des copies d'articles faites par eux, Marie de l'Épinay entra en négociation avec les propriétaires de la « Société des journaux de modes et de littérature ». Elle espérait parvenir à une fusion.

Toujours aimable et un tantinet timide, elle mena les discussions, arguant surtout de l'ancienneté de son journal, « leader » de la presse de mode pendant des dizaines d'années et assez fort pour avoir absorbé plus d'une demi-douzaine d'autres illustrés.¹⁵² Goisier riposta qu'il avait, lui aussi, travaillé longtemps dans les journaux, et que son adjoint, Champeaux, doué d'une grande facilité pour l'écriture, avait livré des textes au *Bon Ton* depuis novembre 1834 et à *L'Aspic* depuis juillet 1837.¹⁵³ Marie fit encore savoir que le *Journal des Dames et des Modes* possédait une feuille demi-jumelle ayant pour titre *L'Union des Modes*, fondée en octobre 1836 par Tanneguy Goulet, ancien collaborateur de *La Mésangère*, et que cette *Union des Modes* reproduisait tous les dix jours les meilleurs articles et gravures des deux derniers cahiers de l'ancien périodique de *La Mésangère*.

On finit par trouver un accord pour fusionner la *Gazette des Salons* avec le *Journal des Dames et des Modes*. Cela impliquait de régler le sort des feuilles identiques ou partiellement identiques : le *Journal des Femmes*, devenu *L'Estafette des Modes* en novembre 1836, fut vendu aux propriétaires du *Follet*;¹⁵⁴ le *Miroir des Dames* fut interrompu; *L'Union des Modes* fut acceptée comme deuxième feuille de la « Société des journaux de mode et de

¹⁵² Voir le répertoire des annexions faites par le *Journal des Dames* ... à la page 353.

¹⁵³ Selon Villemessant (*Mémoires d'un journaliste*, pp. 94–95), Champeaux était capable de griffonner, « entre deux verres de vin ... toutes les semaines une douzaine d'articles de modes ». Sullerot le surestime quand elle écrit qu'il fut « partout, dirigea toutes les petites feuilles, et signa tous les échos » (p. 168). Il dirigea seulement *L'Oriflamme des Modes* (dès 1841), et sa signature se trouve encore dans *Le Gant Jaune*, *La Fashion* et *La Sylphide*.

¹⁵⁴ En changeant de titre, la périodicité de *L'Estafette des Modes* fut réduite à quinze jours (au lieu de tous les huit jours). Spécialisé à l'origine dans la mode masculine, le magazine tint compte de la mode des deux sexes après sa reprise par les propriétaires du *Follet*. Il publia dès lors les mêmes gravures que *Le Follet*. A la même date, *Le Follet* annexa la *Théorie de l'Art du Tailleur*, qui publia dès lors aussi les mêmes gravures.

littérature ». On transféra aussi le siège de cette société : il fut installé aux bureaux du *Journal des Dames . . .*, au n° 14 rue du Helder, où était également le domicile de Marie de l'Épinay. Enfin, les trois négociateurs décidèrent de partager la direction de la société, espérant que peut-être, dans un avenir meilleur, ils auraient d'autres titres sur la liste des périodiques leur appartenant. Pour éviter de disparaître, le *Journal des Dames . . .* et la *Gazette des Salons* faisaient donc des manœuvres compliquées d'organisation, d'affiliations, de prises de contrôle et de fusions (pour une meilleure compréhension de ce système complexe, voir Fig. 4.19).

Dans les mois qui suivirent octobre 1837, l'initiative s'avéra être une sage décision. Les chiffres de vente du *Journal des Dames . . .* augmentèrent après la fusion avec la *Gazette des Salons* de 905 en septembre 1837 à 1090 en novembre 1837, pour atteindre 1 135 exemplaires en février 1838. Pour la province uniquement, on vendit 614 abonnements en février 1838. Les lecteurs n'apprirent la fusion que par des allusions discrètes. A partir du 15 octobre 1837, on ajouta au titre principal, annoncé en grands caractères sur une partie de la première page de chaque numéro, le sous-titre de *Gazette des Salons* en lettres plus petites. On put aussi y lire que "les abonnés qui se réunissent aux nôtres seront servis proportionnellement au prix de leur abonnement à la *Gazette des Salons*, à moins qu'ils ne préfèrent adopter le prix du *Journal des Dames*". L'abonnement annuel avait coûté 36 francs pour chacun des deux journaux, mais la *Gazette . . .* ayant paru une fois par semaine, tous les jeudis, et le *Journal des Dames . . .* tous les cinq jours, le cahier individuel de la *Gazette . . .* avait été plus cher. Pour quelques mois encore, jusqu'en mai 1838, les livraisons continuaient de porter sur la dernière page la signature habituelle : "La directrice, Marie de l'Épinay".

Dans un prospectus, imprimé sur papier bleu et envoyé aux abonnés potentiels pour 1838, on annonça d'autres changements en préparation : "En sus du Journal . . . les abonnés recevront la matière de trois forts volumes in-8°, de romans, poésies nouvelles, biographies avec portraits etc . . . Tous les trois mois, outre la couverture ordinaire, les abonnés recevront une couverture illustrée pour faire brocher les numéros du trimestre, et une deuxième couverture, illustrée aussi, à la fin de chaque volume du roman."¹⁵⁵ Les lecteurs avaient également la possibilité d'acheter les romans séparément au prix de 25 centimes chacun. Cet intérêt pour la littérature s'explique par le goût prononcé pour les belles-lettres des éditeurs de l'ancienne *Gazette des Salons*. "La littérature . . . a aussi ses modes et ses caprices", se justifient-ils

¹⁵⁵ Le prospectus est conservé à la Réserve de la BN, au début de l'année 1838 du journal. Le deuxième volume de cette année contient un "Bulletin de Souscription au Journal". L'exemplaire d'une couverture illustrée, également imprimé sur papier bleu, se trouve à la Bibliothèque d'Art et d'Archéologie.

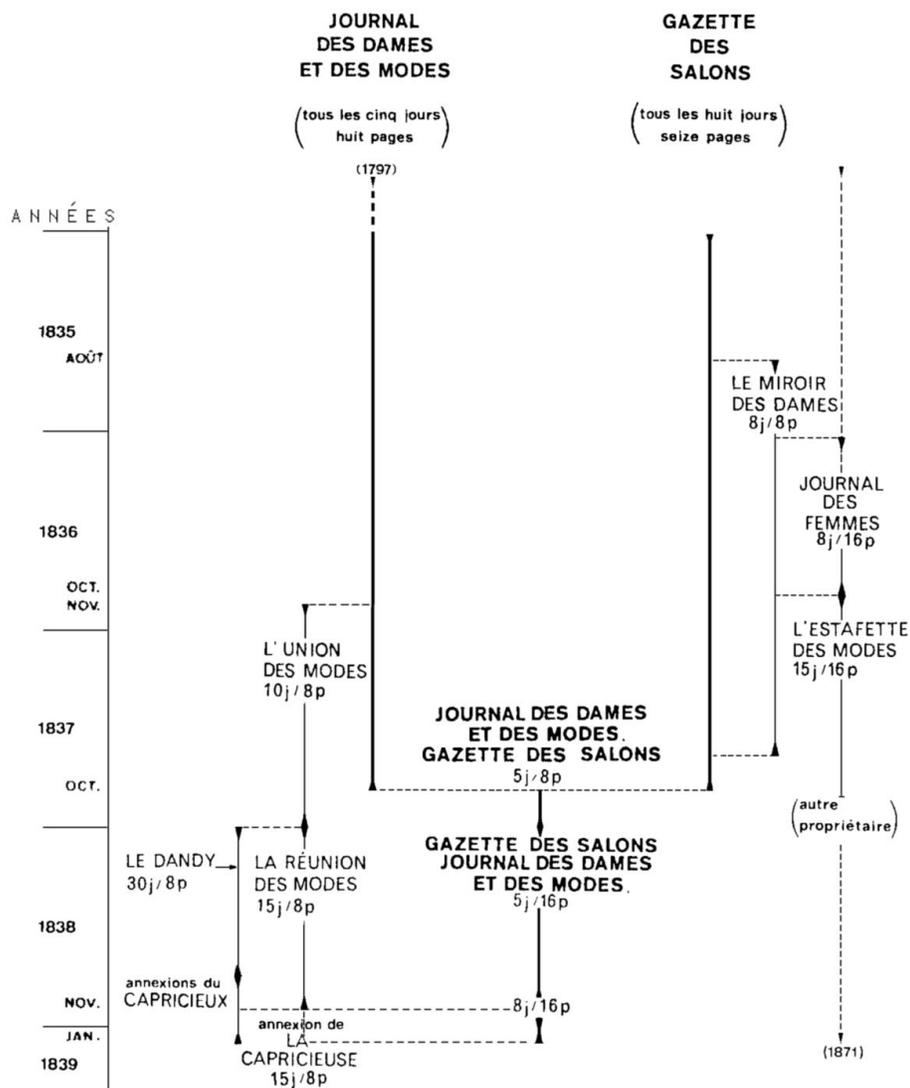


Figure 4.19 Système de périodiques identiques ou partiellement identiques au *Journal des Dames et des Modes* et à la *Gazette des Salons* avant et après leur fusion en octobre 1837.

dans le prospectus, et : “le choix des pièces sera toujours marqué au coin du bon goût, de la distinction et de la convenance la plus exquise”.

En effet, dès janvier 1838, l'ancienne *Gazette des Salons* imposa peu à peu au vétéran de la presse féminine de Paris les habitudes pratiquées dans sa rédaction, et ce en plusieurs points : le nombre de pages fut porté de huit à seize; le format augmenta de 150 à 160 millimètres en largeur et de 240 à 245 en hauteur; on plaça un sommaire en tête de chaque numéro; l'article *Modes*, rédigé sous forme épistolaire, fut relégué à la fin de chaque cahier,

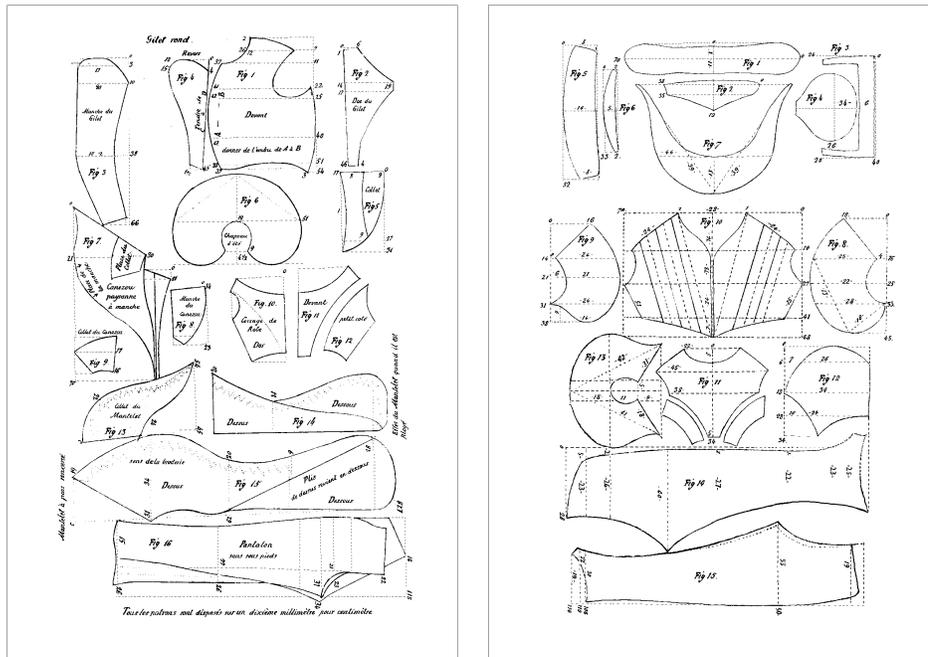


Figure 4.20 Plusieurs patrons de couture en petit format figurent au recto des gravures de 1837/1838. Ici ceux du recto des numéros 3482 et 3531 des 25 juillet 1837 et 30 janvier 1838. D'autres patrons se trouvent au recto des planches 3490, 3499, 3509, 3516, 3531, 3538, 3547, 3548, 3555, 3564, 3569, 3570 et 3572.

laissant la place de tête à l'article *Chronique des Salons*, bien à propos dans une *Gazette des Salons*. On dessina aussi des patrons en petit format au recto de quelques gravures, accompagnés de textes explicatifs (Fig. 4.20). Et on imprima des patrons hors-texte grandeur nature sur du fin papier jaune plié en quatre, qui étaient ajoutés à certains cahiers dont celui du 30 juin 1838. Enfin, au frontispice, le titre et le sous-titre furent intervertis, avec la mention *Gazette des Salons* en lettres assez grandes. L'illustré s'appela donc *Gazette des Salons. Journal des Dames et des Modes*, et non l'inverse comme auparavant. Ces nombreux changements eurent un effet : l'illustré de Goisier et Champeaux prit peu à peu le dessus sur celui de Marie de l'Épinay en lui imposant ses pratiques. Ce qui explique que plusieurs bibliothèques classent aujourd'hui toute la série des quarante-deux années du magazine sous le mot *Gazette* . . . , bien qu'il ne parût guère plus d'un an sous ce titre et qu'il n'eût jamais auparavant été sous le joug d'une influence extérieure.

Quant aux autres périodiques de la société, on y apporta également certains changements. En janvier 1838, *L'Union des Modes* changea de titre, de périodicité et de prix, devenant *La Réunion des Modes* qui se mit à paraître chaque quinzaine au lieu de tous les dix jours pour un prix modique de 14

francs. Dorénavant ce journal présenta surtout des informations destinées aux gens de métier, d'où son sous-titre de *journal des modistes, lingères, chapeliers, tailleurs*. On créa aussi un mensuel, *Le Dandy*, spécialisé dans la mode masculine, qui utilisa les gravures et articles présentant des costumes masculins de la *Gazette des Salons. Journal des Dames* . . . Enfin, à partir de juin 1838, les gravures et les patrons furent vendus séparément, à moitié prix. Cette vente d'exemplaires tirés à part a amené probablement bon nombre d'abonnés potentiels à ne plus souscrire aux périodiques de la société.

Après les six premiers mois de 1838, l'évidente prééminence de la *Gazette des Salons* se confirma par de nouvelles mesures prises. On changea de caractères typographiques pour le frontispice. Dès lors, le titre *Gazette des Salons* trôna non plus en lettres plus petites que celles pour le *Journal des Dames et des Modes* au-dessus de ce dernier, mais en lettres criardes, soulignant son importance sans cesse croissante pour le *Journal des Dames* . . . Le frontispice du périodique, assez stable de 1800 à 1831, changea donc encore une fois. Il avait déjà eu différentes typographies après la mort de La Mésangère et la place qu'il occupait avait augmenté d'un tiers à plus de la moitié de la première page. En 1835, on y avait même ajouté une vignette présentant trois styles de costumes (Fig. 4.21).

La rédaction accepta d'autres modifications. La publicité devint plus volumineuse et plus tapageuse. Elle offrit aux lecteurs des services de commissionnaire pour leur faire parvenir les produits du commerce du textile. Enfin, en novembre de la même année, elle renonça à une pratique vieille de quarante ans, changeant le rythme de parution du journal tous les cinq jours contre celui de l'ancienne *Gazette* . . . , qui était hebdomadaire.

Certains changements rappelaient les premières années d'existence du *Journal des Dames* . . . Il avait déjà été hebdomadaire du 1^{er} avril au 7 juillet 1797, ainsi que du 27 octobre 1797 au 18 mars 1798. Le titre changea comme en août 1797. Les gravures présentaient plusieurs modèles, comme parfois de 1797 à 1805,¹⁵⁶ et non un seul, comme ce fut la formule entre 1806 et 1824. Enfin, quelques planches proposaient toute sorte de thèmes, par exemple en 1838 deux portraits en pied du nain Giullia, attraction de l'époque. La rédaction revint ainsi à une pratique employée de 1797 à 1799, quand elle avait inclus entre autres la caricature de Mme Angot (Fig. 3.6) et la vue de l'ascension en montgolfière du physicien Garnerin (Fig. 4.7).

Quant au contenu du journal, on observe là aussi des points communs entre les débuts et la fin de son existence. Il était alors plutôt l'écho des salons et un journal littéraire qu'un illustré de mode, amusant les lecteurs de petits poèmes, de faits divers, d'articles sur la galanterie, sur le beau

¹⁵⁶ De 1797 à 1799, les gravures présentant plusieurs modèles portent les numéros 32, 38, 55, 56, 94, 95, 96, 103, 120, 155, 156, 160, 164, 168, 174, 179.



Figure 4.21 Les frontispices du *Journal des Dames* . . . , qui pouvaient occuper la moitié d’une page (voir p. 373), en disent long sur son histoire. Ceux de la première position verticale et horizontale attestent une assez grande stabilité sous l’égide de La Mésangère (1797–1831), sauf les changements suivants : en août 1797 un titre plus étoffé, en 1799 une jolie bordure encadrant la première page et à partir de 1823 une indication en petites lettres des journaux annexés à l’entreprise. Dans les huit dernières années (1831–1839), quand plusieurs éditeurs se succèdent à la direction, les frontispices subissent une série d’innovations. D’abord, le nom de l’ancien éditeur figure comme fondateur en bas du titre. Ensuite, en 1835, un dessin présente les trois styles de l’histoire du costume qui ont marqué le journal : la mode du tournant du XVIII^e au XIX^e siècle, le style empire et la mode romantique. Enfin, dès octobre 1837, date de fusion de la *Gazette des Salons* avec le *Journal des Dames et des Modes*, la typographie et la mise en place des titres reflètent l’influence croissante de l’ancienne *Gazette* . . . sur l’ancien *Journal* . . . Le titre de la *Gazette* . . . est d’abord ajouté au titre du *Journal* . . . , puis il trône au-dessus de ce dernier, d’abord en petites, puis en grandes lettres (voir l’avant-dernier frontispice de la colonne verticale à droite, le frontispice du milieu en bas et le frontispice à droite en bas). L’en-tête en bas à gauche montre la moitié d’un tampon fiscal, signe du paiement du papier estampillé nécessaire pour imprimer le périodique.

et le mauvais temps ou sur des événements sensationnels. En août 1798 par exemple, on avait rendu compte d'un événement remarquable : une ascension en ballon au parc de Mousseaux à Paris; en août 1836, un article décrivant un physicien français au Mexique rapporte un événement comparable.

Autre point commun : le même manque de soin dans la correction du texte et dans le numérotage des gravures. Par ailleurs, les patrons de couture de 1838 permettent de faire un rapprochement avec les feuilles de musique présentées en 1799. Enfin, dès 1831 on constate la reprise du vagabondage de la direction et de l'adresse du journal. Un seul éditeur, La Mésangère, avait présidé à la destinée du magazine entre 1801 et 1831, sans changer de rue, tandis que cinq éditeurs furent, à divers moments et souvent séparément, responsables du magazine entre 1797 et 1801 et six entre 1831 et 1839, avec huit adresses dans des rues différentes pour le siège du périodique.

On peut aussi faire une comparaison de l'équipe de rédacteurs, dessinateurs, graveurs et imprimeurs. Avant 1800 et après 1836, il y eut de fréquents changements de personnel, tandis que l'équipe était demeurée assez stable durant les années intermédiaires. Quant aux signatures des articles et dessins des premières et dernières années : là encore des similitudes. Tandis que la plupart des auteurs, dessinateurs et graveurs restaient dans l'anonymat ou préféraient faire usage de pseudonymes dans les décennies intermédiaires, les signatures foisonnaient dans les cahiers des premières et dernières années. Enfin, le nombre des exemplaires vendus est comparable, environ mille exemplaires, alors que dans l'époque intermédiaire ce chiffre s'était élevé à deux mille cinq cents. Les critiques n'avaient donc pas tort de remarquer avec ironie que le magazine, en fin de carrière, retombait en enfance. Cette raison n'est probablement pas sans rapport avec le fait qu'il ne parvint pas à raviver la flamme de son ancienne popularité.

4.5 « L'Association universelle des journaux de modes, littérature, beaux-arts, théâtres, etc. »

Pour connaître les causes de la chute des abonnements dès octobre 1838, à peine un an après la fusion du *Journal des Dames et des Modes* avec la *Gazette des Salons*, il faut examiner l'évolution de la « Société des journaux de modes et de littérature ». Créée en 1836 par Goisier et Champeaux, elle fut transformée en société par actions le 5 juillet 1838 et prit le nom d'« Association universelle des journaux de modes, littérature, beaux-arts, théâtres, etc. ». En été et automne 1838, une page de publicité pour cette association fut publiée dans plusieurs périodiques, y compris, bien sûr, dans les journaux de la société, et ceci dans bon nombre de numéros. On y affirmait

ASSOCIATION UNIVERSELLE DES JOURNAUX

DE MODES, LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES, ETC.

SOCIÉTÉ EN COMMANDITE PAR ACTIONS

Formée par acte passé devant M^r FREMYN, notaire à Paris, 53, rue de Seine,

POUR L'EXPLOITATION DES JOURNAUX DE LA SOCIÉTÉ

ET POUR L'ACQUISITION DES JOURNAUX QUI SÉRAIENT DE LA MÊME SPÉCIALITÉ.

1^o GAZETTE DES SALONS,

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES,

Fondé par M. DE LA MÉSANGÈRE, depuis 42 ans.

SIX N^o de SEIZE pages grand in-8, avec couv. (LE DOUBLE de texte des Journaux *au même prix*)
HUIT grav., UN Patron et UNE PLANCHE D'ÉCHANTILLON d'étoffes, rubans, etc. (La 1^{re} pa- } par mois.
raîtra le 10 juillet.)

PRIX { pour Paris, 3 mois, 9 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 36 fr. } L'Étranger, suivant les pays.
{ pour la Province, 50 c. de plus par trimestre.
{ Annonces, 50 c. la ligne.

2^o RÉUNION DES MODES,

Journal des Modistes, Lingères, Chapeliers, Tailleurs, etc.

DEUX N^o de 8 pages de texte grand in-8, QUATRE grav., 1 Patron sur grand ou petit modèle, } par mois.
ou UNE Planche d'échantillons d'étoffes.

PRIX { pour Paris, 3 mois, 4 fr.; 6 mois, 7 fr. 50 c.; 1 an, 14 fr. } L'Étranger, suivant les pays.
{ pour la Province, 50 c. de plus par trimestre.
{ Annonces, 25 c. la ligne.

3^o DANDY,

Journal des Tailleurs.

UN N^o de 8 pages grand in-8, 1 Patron sur grand et petit modèle, 2 gravures d'hommes, par mois.
On ne s'abonne pas pour moins de 6 m. Paris, 6 m., 5 fr.; 1 an, 9 fr.

PRIX { La Province, 1 fr. en sus par chaque 6 mois. } L'Étranger, suivant les pays.
{ Annonces, 25 c. la ligne.

L'abonnement aux Gravures sans le texte, mais avec patron, est de moitié prix pour chaque Journal. (On ne s'abonne pas aux Gravures du DANDY pour moins d'un an.)
ON S'ABONNE aux Bureaux de l'Administration, 14, rue du Helder; chez tous les Directeurs de Poste ou de Messageries, sans augmentation de prix. (Affranchir.)

FONDS SOCIAL : 150 actions de 1.000 fr., subdivisées en 10 coupons de 100 fr.
On peut souscrire pour un seul coupon. On ne peut être soumis à aucun appel de fonds. On a droit : 1^o à l'intérêt de 5 p. 100; 2^o à une part proportionnelle dans les bénéfices, le matériel et la propriété de l'entreprise.

AVANTAGES ACCORDÉS AUX SOUSCRIPTEURS.
Les souscripteurs de Coupons d'action recevront gratuitement UN des journaux de la société, savoir : pour deux coupons pendant trois mois; pour quatre coupons pendant six mois; pour huit coupons pendant un an.
Les souscripteurs d'Actions recevront gratuitement DEUX journaux de la société, savoir : pour une action, pendant dix-huit mois; pour deux actions, pendant trois ans. Les souscripteurs de CINQ actions recevront gratuitement TOUTS les journaux de la société pendant VINGT ans.
Les abonnements ou annonces pourront se payer moitié en argent, moitié en actions, qui seront amorties au profit de la société. Une remise annuelle de 50 pour 100 est accordée sur le prix des annonces ou insertions faites dans les journaux de la société, au porteur d'une action ou coupon, et ce jusqu'à une somme égale à la moitié de cette action ou coupon.

GARANTIE DE LA GESTION.
Le directeur gérant est soumis à la surveillance de cinq membres nommés par les actionnaires. Il affecte à la garantie de sa gestion VINGT actions de 1.000 fr. qui sont déposées chez le notaire de la société. Il ne peut avoir dans la caisse sociale plus de 10.000 fr., le reste devant être versé dans les mains du banquier de la société. IL NE LUI EST POINT ALLOUÉ DE TRAITEMENT FIXE.

AMORTISSEMENT.
Sur les bénéfices annuels, il est prélevé 10 p. 100 destinés à amortir des actions, excepté celles affectées à la garantie de la gestion. Ces actions seront remboursées au prix de DEUX MILLE FR. l'Action, et de QUATRE CENTS FR. le Coupon.

MODE DE PAIEMENT.
Les actions sont payables, le premier coupon comptant, et ensuite de mois en mois, à raison de 100 fr. par mois, jusqu'à complet acquittement du montant de la souscription, entre les mains ou sur les reçus du banquier de la société. (L'acte de société est envoyé aux personnes qui voudraient en prendre connaissance.)
S'adresser, pour les renseignements et les souscriptions d'actions :
Au SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ, 14, rue du Helder;
Chez M. DE ROSTAING, banquier de la société, 13, faubourg Montmartre;
Et chez M. CURNOL, 26, rue Notre-Dame-des-Victoires,

Figure 4.22 Publicité pour « L'Association universelle des journaux de modes, littérature, beaux-arts, théâtres, etc. », parue à partir de juin 1838 dans plusieurs journaux. Cette société avait pour but de faire des lecteurs les co-propriétaires de l'illustré.

entre autre que La Mésangère aurait approuvé ce changement, qu'il était temps de s'éloigner de la tradition et qu'on était prêt à accepter toutes sortes de titres à thème culturel¹⁵⁷ (Fig. 4.22).

¹⁵⁷ Le *Journal des Dames et des Modes* publie cette réclame dans les cahiers des 20, 25 et 30 juin, 15 août, 20 et 30 septembre et 5 octobre 1838, *La Réunion des Modes* dans les livraisons des 6 et 22 juillet 1838, le *Dandy* dans le numéro du 25 juillet 1838.

La nouvelle forme juridique promettait des facilités de trésorerie. Le capital de 150 000 francs se décomposant en actions de mille francs chacune, le produit de la vente allait remplir les caisses et éponger les dettes les plus pressantes. Pour trouver des actionnaires, les annonces mirent en avant l'avantage financier accordé aux souscripteurs : un abonnement gratuit aux journaux de l'association pour chaque action de mille francs détenue, ce qui correspondait à une économie de 75 francs ajoutée à un intérêt de cinq pour cent versé à partir d'un placement de mille francs. Chaque action de mille francs étant divisible en coupons de cent francs, des bourses modestes pouvaient devenir actionnaires. C'était une main tendue vers l'épargne féminine. Pour la première fois depuis sa fondation, le magazine se transformait jusque dans son financement en un véritable *journal des dames*, permettant aux lectrices assidues de participer au processus de la création du produit fini, depuis la souscription des capitaux jusqu'à la répartition des pertes et profits.

Dans un élan d'optimisme, la réclame pour l'association en fixa l'existence à vingt ans, promettant aux détenteurs de cinq actions de mille francs chacune de leur envoyer tous les journaux publiés par la société jusqu'en 1858! De belles lectures en perspective. Mais était-ce un pari possible à tenir? Les débuts de l'association ne laissèrent rien présager de bon. En effet, la société n'allait durer que quelques mois, malgré toutes les opérations réalisées. A la même époque, beaucoup d'entreprises à capital privé se transformèrent en sociétés par actions - et firent faillite peu après. La maison d'Everat, par exemple, qui avait imprimé le journal de mars 1833 à janvier 1835 (voir p. 352) et dont la capacité de production s'élevait à deux millions de feuilles imprimées par jour en 1836, fit faillite en 1839, au même moment donc que l'association à laquelle appartenait le *Journal des Dames* ... L'optimisme initial n'avait pas empêché que la situation se détériore rapidement. Quelles étaient les raisons de cette évolution?

D'abord, personne au sein de l'équipe ne se sentit plus responsable du bon fonctionnement de l'entreprise. Marie de l'Épinay, Goisier et Champeaux s'étaient lancés dans l'opération précisément pour ne plus assumer seuls la responsabilité qui avait pesé sur eux des mois durant quand l'avenir était incertain et peu prometteur. En acceptant la nouvelle organisation, ils n'avaient pas prévu le désordre qui en résulterait. Le directeur et les cinq commanditaires nommés par les actionnaires s'occupèrent tous si mal de la gestion des journaux que la qualité des périodiques baissa rapidement. Les cahiers parvenaient souvent aux abonnés avec un retard considérable. Les illustrations étaient fréquemment dessinées et gravées avec négligence, mises en couleurs de façon arbitraire, munies de numéros incorrects et publiées à intervalles irréguliers. Grand nombre d'"avis" furent avancés par les éditeurs pour justifier cette situation : on invoquait le 10 juillet 1838 les pierres sur lesquelles

s'imprimaient les planches, brisées à cause de l'inattention des ouvriers, ou le 15 août 1838 un accident arrivé lors de la mise en couleurs, ou le 15 décembre 1838 "des causes indépendantes de la volonté de la Direction (qui) ont mis dans le départ du Journal un désordre que l'on veut s'empresse de réparer. En conséquence, nos Abonnés recevront jeudi 3 janvier (1839) au plus tard les deux numéros réunis de samedi 22 et samedi 29 décembre, et samedi 12 (janvier 1839) au plus tard les deux premiers numéros de janvier". On promit aussi qu'"à partir de ce jour, l'ordre annoncé de départ hebdomadaire sera tenu exactement". Mais cette dernière promesse ne put être réalisée par manque de continuité dans la parution du journal.

Une autre raison pour laquelle l'illustré cessa de répondre aux attentes des abonnés fidèles, réside dans le fait que les meilleurs dessinateurs et les graveurs chevronnés avaient quitté l'équipe : Gâtine en juin 1836, Nargeot et Lanté respectivement en mai et juillet 1837. Leurs successeurs, parmi lesquels Numa qui signa dix-neuf dessins (voir p. 205), étaient sans doute conscients de leur infériorité par rapport aux prédécesseurs car il était rare qu'ils signassent leurs planches. Vers cette époque, les journaux français et étrangers cessèrent de reproduire les illustrations du magazine, entre autres le *Journal des Dames et des Modes* de Francfort qui préféra s'inspirer du *Petit Courrier des Dames* ou du *Follet*.¹⁵⁸ Il arriva aussi que l'ancien journal de La Mésangère se mit à imiter à son tour les gravures d'autres journaux féminins. Le 31 août 1838, par exemple, la planche n° 3586 est empruntée au cahier du 1^{er} juin 1838 de *Paris Élégant*, magazine publié depuis septembre 1837. L'illustré féminin le plus connu de cette époque devint *La Mode*. On en a pour preuve une caricature intitulée "Les journaux et leurs lecteurs", publiée dans *Le Charivari* en 1838. Victor Adam y présente le lecteur d'un journal féminin en train de lire *La Mode*, et non le *Journal des Dames et des Modes*, qui, en 1814, avait figuré sur la caricature du *Nain Jaune* (voir Fig. 3.7).

Le texte accusa la même dégradation, et ceci pas seulement parce qu'il était imprimé sur un papier de qualité inférieure. On y trouvait des fautes d'impression et une négligence au niveau du contenu et du style. Les noms propres surtout étaient souvent écorchés. Bien que le volume des livraisons eût doublé, seules quelques pages traitaient encore de la vie mondaine de l'époque. Au lieu des renseignements sur les faits et gestes du Tout-Paris, sur

¹⁵⁸ L'édition de Francfort s'éloigne de son homonyme dès 1830 (voir Annemarie Kleinert, ZWEI ZEITSCHRIFTEN MIT DEM GLEICHEN TITEL ... , *Publizistik*, 1990, pp. 209–222). En Allemagne, la fondation du *Journal Allemand de Paris* le 20 août 1838 est une autre cause pour cette perte d'intérêt. Profitant de l'engouement des esprits allemands pour la culture française, il propagea la littérature française et les beaux-arts de la France, le commerce et le luxe français, enfin les progrès de l'industrie française, dérobant ainsi les abonnés potentiels du *Journal des Dames* ...

les théâtres, concerts et réunions dans les grandes maisons parisiennes, les cahiers étaient envahis d'une publicité criarde et encombrante, d'explications concernant les gravures, de descriptions de patrons et d'histoires toutes faites, faisant de l'illustré une compilation de messages plutôt qu'une véritable publication d'information. On avait beau embellir un texte sans éclat par une typographie moderne, composée de chapitres aux titres marquants, ornés de fioritures, de caractères variés et de vignettes entre les articles de fonds (voir plus tard Fig. 4.25), l'absence d'une qualité qui avait été l'apanage de l'illustré au sommet de sa gloire, ne pouvait être compensée par toutes ces innovations.

La détérioration du texte et des gravures est probablement la raison pour laquelle les collectionneurs n'attribuent pas aujourd'hui aux cahiers parus en 1838/1839 une aussi grande valeur qu'aux cahiers parus dans les années précédentes. Pour 1838 et 1839, soit les numéros manquent dans les bibliothèques, soit les spécimens sont déchirés, découpés ou griffonnés. Quelques bibliothèques ne prennent même pas le soin de relier les cahiers de 1838 en volume, comme elles l'ont fait pour les années précédentes. Dans d'autres, les derniers cahiers sont dans un si mauvais état qu'on ne peut plus les consulter. Le grand nombre de pages dédiées à la publicité est sûrement aussi responsable de cet état des choses.¹⁵⁹

Très discrète voire absente des cahiers des années précédentes,¹⁶⁰ la publicité, qui était aux mains des courtiers Sulot et Défos, ne cessa de prendre de l'importance pour représenter en 1838 jusqu'à quarante pour cent des seize pages de certains cahiers. Les vingt ou trente francs payés pour chaque réclame ont permis de prolonger au moins provisoirement l'existence du journal. "Aujourd'hui que tout porte à l'industrie, l'annonce est devenue la mine d'or, le mont Necla-Mulla de la presse périodique," écrit la rédaction le 20

¹⁵⁹ Dans plusieurs collections, il manque les pages de publicité de l'année 1838.

¹⁶⁰ Les quelques annonces publiées avant 1835, consistent en quelques lignes ajoutées aux articles ou mentionnées en bas des illustrations. Par exemple le 25 novembre 1813, le dernier paragraphe du journal est complété par la phrase : "Cette gravure (il s'agit du numéro 1356) offre le modèle de la *lorgette à bascules*, qui se vend chez M. Derepas, au Palais-Royal, galerie de pierre, n° 28, près le café Corazza." Ou le 20 avril 1815, on annonce le *Parfum des Rois* : "Ce parfum, inventé par M. Bès, chimiste, rue de Grenelle-Saint-Honoré, n° 34, au premier, est destiné à donner aux appartemens (sic) une odeur suave; le gaz qui s'en échappe ne ternit aucune couleur d'étoffe, aucune espèce de dorure; et, loin d'irriter les nerfs, il calme les migraines et allège les maux de tête habituels. Prix du flacon : 5 fr., et du demi-flacon, 3 fr." Ou le 5 octobre 1817, on publie une réclame pour une *Crème dite du Sérail* : "(elle) adoucit et blanchit la peau. Prix : 6 fr., à la *Toilette de Psyché*, rue Coquillière, n° 43." Ou le 20 septembre 1821 : "On demande, pour St.-Pétersbourg, une Demoiselle qui sache bien faire les modes : ses appointemens seront considérables. S'adresser, rue Notre-Dame de Nazareth, n° 18, au portier." A partir de 1820 environ, les noms des coiffeurs, couturières, tailleurs, modistes etc. étaient indiqués au bas des illustrations.

juin 1838. “Mais, pour que cette mine d’or soit inépuisable, il ne suffit plus à l’annonce de se produire sous forme d’un simple avis, d’un modeste avertissement. A l’heure qu’il est, l’alliance de la littérature et de l’annonce est plus que jamais une condition de succès ...”¹⁶¹

Dès 1837, les réclames furent regroupées en fin de cahier sous une rubrique spéciale, munie du titre adéquat d’*Annonces*. Répartie souvent sur deux colonnes, avec une typographie spéciale et ornée de petites vignettes noires et blanches présentant toutes sortes d’objets utiles comme lunettes, bandages, corsets et autres produits, cette rubrique était destinée à attirer l’attention des lecteurs. Certaines annonces vantaient des boutiques aux noms sonores, par exemple “A la Barbe d’Or”, d’autres des produits comme le “Chocolat-Ménier” ou la “Pommade de Lion”¹⁶², d’autres encore certaines catégories de produits, comme les “semelles en caoutchouc”, les “bretelles élastiques” et les “oignons de tulipe”. Une manufacture de tissus de J. Abollard, appelé “de l’Hermitage”, fit même dessiner des échantillons d’étoffes sur trois planches hors-texte de publicité en couleur (voir Fig. 4.23 et la figure en couleur 6.6). Concernant ces dernières annonces, on peut raconter un fait divers amusant. Le premier cahier publiant cette publicité fut saisi par la régie des postes en province parce que le journal n’avait pas payé un timbre fiscal supplémentaire, redevable à l’Etat en cas de réclames illustrées en couleur. Par la suite, l’éditeur usa de ruse. Afin d’éviter le paiement dû pour les annonces en couleur dans les cahiers suivants, il ne mentionna pas le nom de la manufacture sur les deux autres planches d’échantillon, et prétendit qu’il s’agissait de simples gravures de mode et non de réclames en couleur.

Parmi les annonces, on remarque de nombreuses réclames pour d’autres périodiques parisiens ou provinciaux. Parfois le magazine alla jusqu’à exhorter le lecteur sur des pages entières à s’abonner à *La Presse*, au *Bon Sens*, au *Charivari*, au *Bal*, à *La Gazette des Enfants*, au *Catholicisme*, à *La Brodeuse*, au *Courrier de l’Ain*, à *La Sentinelle Picarde*, au *Phare de la Manche* et à tant d’autres.¹⁶³ Une telle politique, consistant à ouvrir les colonnes de publicité à ses confrères, apportait de l’eau au moulin des concurrents susceptibles de dérober des lecteurs au *Journal des Dames et des Modes*. Nombre

¹⁶¹ Un autre texte allant dans le même sens est publié le 25 juin 1838 : “Aujourd’hui plus que jamais l’industrie a besoin de se placer sous le patronnage de Mercure ... Le grand mouvement d’affaires auquel nous assistons, cette fièvre ardente de produire ... deviendrait une grande plaie sociale, si des débouchés suffisans (sic) ne venaient en aide à la production. Les débouchés, les feuilles publiques sont surtout destinées à les créer à l’industrie.”

¹⁶² La même publicité anti-calvitie avait été présentée plusieurs fois par la *Gazette des Salons* avant sa fusion avec le *Journal des Dames et des Modes*.

¹⁶³ En tout une cinquantaine de titres est annoncée. Ils se lisent comme une bibliographie de la presse périodique de l’époque. Entre autre le journal fait encore de la réclame pour la *Revue de l’Ouest*, le *Courrier de Bordeaux*, la *Gazette du Berry*, le *Franc-Parleur*, l’*Office de Publicité*, le *Journal de L’Indre* ...

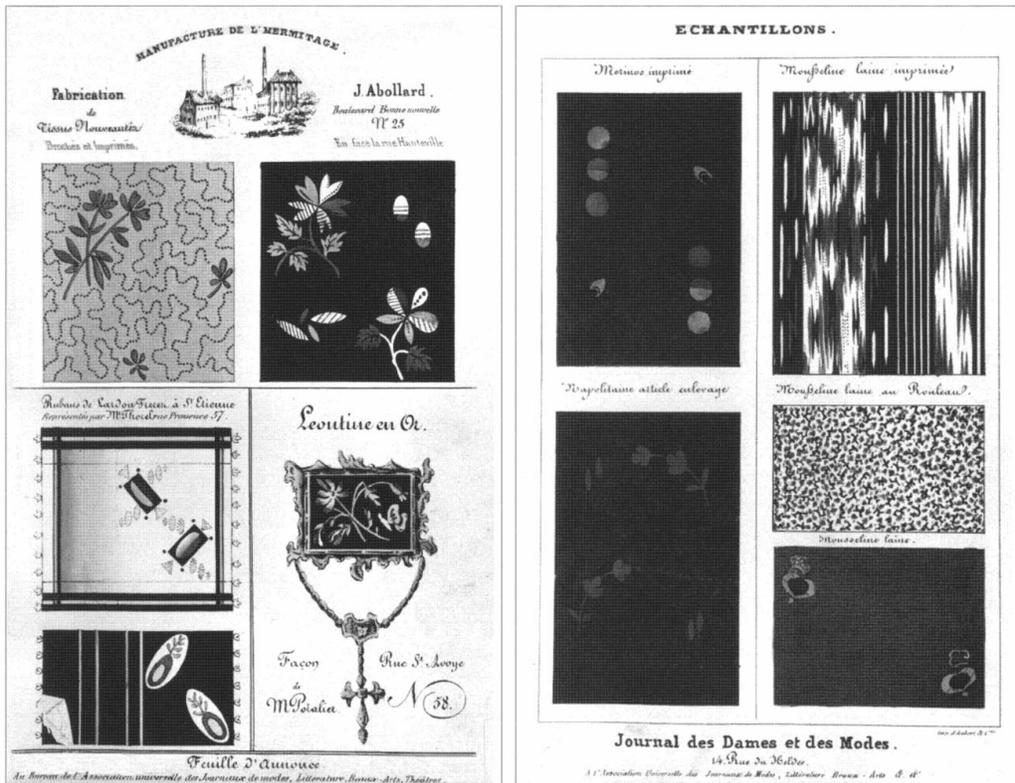


Figure 4.23 Deux réclames en couleur publiées par le journal les 31 juillet et 5 octobre 1838. Elles présentent des échantillons d'étoffes et de rubans ainsi qu'un tambour à broder. Voir aussi la figure en couleur 6.6.

d'abonnés risquaient tôt ou tard de résilier leur abonnement après avoir lu l'éloge d'autres titres, accompagné de tous les détails indispensables pour s'y abonner.

Dans cette phase de détérioration, le journal prit aussi la mauvaise décision de s'adresser à une catégorie moins exclusive et moins fortunée d'abonnés, publiant des conseils sur l'endroit où acheter le bois à brûler le moins cher, sur les possibilités de faire teindre les étoffes pour les réutiliser ou sur la confection des vêtements. Il se mit ainsi au niveau des feuilles destinées à une autre clientèle, à la petite bourgeoisie, au menu peuple et aux gens de métier comme couturières, modistes, lingères et ouvrières en textile. Les patrons de couture en petit format au recto des planches (voir plus haut Fig. 4.20) et en grandeur nature hors-texte satisfaisaient aux exigences des nouveaux lecteurs. Pour donner un maximum d'informations, l'éditeur fournit davantage de descriptions sur les couleurs, le matériel, la coupe et la couture des vêtements et il regroupa plus de trois personnes sur un seul dessin (par exemple

sur la planche 3608 du 24 novembre 1838).¹⁶⁴ “Nous complétons l’œuvre (de La Mésangère),” écrit-il le 10 juillet 1838, “en y joignant tous les renseignements techniques.” Ce changement d’orientation a dû décourager la femme élégante et cultivée, dépourvue de soucis techniques et financiers, qui lui avait fait fidèlement confiance. Il eut pour conséquence la désaffection de “cette grande famille d’abonnés” qui avait valu au magazine de ne pas fermer ses portes en des temps difficiles. Selon une annonce publiée le 20 octobre 1838, une des lectrices déçues fut même amenée à vendre une collection complète des cahiers, partiellement reliés, parus de 1818 à septembre 1838.

Une autre raison de désertier le journal était probablement la partie littéraire. Il est vrai qu’elle était volumineuse, occupant jusqu’à treize des seize pages d’un cahier, par exemple le 5 mars 1838. Mais sa qualité avait baissé considérablement parce que le journal bénéficiait de moins en moins de la collaboration des têtes brillantes dont il avait pu s’enorgueillir en des temps plus heureux. Certaines sommités littéraires avaient promis de rédiger des articles pour le trimestre d’octobre à décembre 1838, telles Mmes Desbordes-Valmore, Amable Tastu, Alexandre-Sophie de Bawr, ou le vicomte d’Arlincourt et Jubinal. Mais leurs papiers n’arrivèrent jamais. Elles étaient accaparées par d’autres journaux concurrents. Les articles littéraires de 1838 et 1839 portent plutôt la signature d’auteurs peu connus aujourd’hui. Parmi eux figurent Victor Doinet, Sophie Conrad, Chrestien Pierre, Edouard Colin, Elzéar Pin, le baron A. de Bornstedt, Edouard Monnais, Pierre Aubry, Lacre-telle, L. Roux, Achille Gallet et Eugène Guinot.¹⁶⁵ Le magazine publia aussi des essais envoyés par des lecteurs. Cette méthode, également utilisée durant ses premières années de parution, n’était pas difficile à mettre en pratique car tout le monde à l’époque voulait faire imprimer ses pensées. “Ecrire est une mode, une fièvre, un délire”, remarque le cahier du 13 septembre 1837. Dans les années intermédiaires, le magazine avait publié tout au plus des poésies ou lettres de ses lectrices. En 1838, il ouvrit ses pages à toutes sortes de productions littéraires envoyées par les adoratrices “d’une muse encore ignorée”, comme l’avait fait, en 1836, la *Gazette des Salons* avant de fusionner avec le *Journal des Dames et des Modes*.

Une autre erreur à ce stade de son histoire fut l’abandon de l’engagement, professé en 1834, de ne publier que des textes inédits, promesse à laquelle le

¹⁶⁴ Auparavant, seules les gravures présentant des modèles d’enfants avaient réuni quatre figures sur la même planche (le n° 3233 de 1834, par exemple).

¹⁶⁵ Citons comme exemple la carrière d’un de ces écrivains-journalistes, Eugène Guinot (1805–1861). Il avait fait ses débuts à *L’Europe Littéraire* avant d’écrire pour le *Journal des Dames et des Modes*. Il passa ensuite au *Siècle* où il publia, avec succès, un feuilleton hebdomadaire. Ses nombreuses pièces de théâtre furent jouées dans les années 1840. On lui doit encore plusieurs manuels de physiologie et des guides de tourisme publiés sous divers pseudonymes.

journal avait rarement manqué. En 1838 et 1839, la partie littéraire consistait souvent en de petits essais attendrissants ou mélodramatiques puisés directement dans des livres ou organes de la presse française ou étrangère. De juillet à décembre 1838 par exemple, on reproduisit une douzaine d'articles empruntés à *L'Univers Religieux*, au *Morning Chronicles* ou à la *Gazette de Sidney*. Fréquemment, ces essais se suivaient sur plusieurs numéros, donnant ainsi à la revue le caractère de plaquette littéraire autant que d'hebdomadaire de mode. L'illustré participa ainsi à une innovation en usage dans les journaux de l'époque : le roman-feuilleton édité par fragments, qui publiait les ouvrages épiques parus ailleurs. La source d'inspiration s'était tarie, mais l'encre continuait de couler pendant quelques temps encore.

Marie de l'Épinay elle-même, écrivain de talent, ne fit plus paraître que peu d'essais littéraires dans le journal. Son optimisme des années précédentes s'étant estompé, elle abandonna son poste de directeur-gérant de l'Association le 15 mai 1838 pour se concentrer sur ses romans et comédies. Dès lors, sa signature ne figura plus à la fin des cahiers. Sa tristesse transparaît dans les quelques textes qu'elle rédigea encore, surtout dans la rubrique « Modes » qu'elle signa toujours d'un simple "M". Sa dernière nouvelle intitulée "Marie" parut sous forme de feuilleton les 10, 15 et 31 juillet 1838. Son bilan était désastreux. Non seulement elle n'avait pas gagné d'argent avec le journal, mais elle y avait perdu une fortune ! En cela, elle partage le sort de beaucoup d'éditeurs de petits journaux. L'un d'entre eux, Charles Philippon de *La Caricature*, constate après trente ans de travail : "J'ai poétisé la profession d'éditeur. Ce n'est que justice que j'aie gagné comme éditeur la fortune d'un poète."¹⁶⁶ Fin septembre 1838, alors que son énergie s'était dissipée au fur et à mesure de ses échecs, Marie de l'Épinay tomba gravement malade. "Le monde n'encense que la prospérité et flétrit d'une pitié dédaigneuse tous les efforts qui n'ont point été couronnés de succès," écrit-elle dans cette rubrique « Modes » le 5 octobre 1838. En fin d'année, le 29 décembre 1838, elle se résigne avec amertume : "On maudira cet an ... qui a détruit de douces illusions, brisé les liens qui promettaient de durer des siècles, fait évanouir de beaux rêves ... hélas! ... tout ... apparaît sous un crépuscule du soir." Ne pouvant dissimuler sa déception, elle parle "d'amis qui la quittent", d'une vie qu'elle ne peut plus voir "en rose" et de "l'impossibilité de remplir la mission qu'elle s'est imposée". Elle n'avait plus d'idées pour tenter de sauver son journal.

Les imprimeurs abandonnèrent aussi le magazine, les uns après les autres. Edouard Proux, imprimeur depuis novembre 1835, le quitta en juin 1838, après avoir abandonné l'espoir d'une rémunération pour les derniers mois.

¹⁶⁶ Cité dans U.E. Koch, « *Le Charivari* ». *Die Geschichte einer Pariser Tageszeitung ... (1832 bis 1882)*, Berlin 1984, p. 385.

Gratiot, qui lui succéda, partit après trois petits mois de service. Mevrel, entré en fonction en septembre 1838, ne tint que deux mois. Appert, qui accepta alors le poste, l'abandonna un mois plus tard. Les cahiers de décembre 1838 furent à nouveau imprimés par Proux, qui avait sûrement touché ses appointements pour le premier semestre de l'année. N'étant pas payé derechef, il se retira un mois plus tard. Enfin, une certaine Mme Lacombe assura l'impression des numéros de janvier 1839. Les fréquents changements d'imprimeur confirment la décadence d'un journal qui avait toujours été imprimé sur les mêmes presses de 1800 à 1832 : celles de François Nicolas-Vaucluse, puis de son successeur Carpentier-Méricourt. L'illustré n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été auparavant, sous l'égide de La Mésangère.

Tout en priant instamment les lecteurs de bien vouloir renouveler leurs abonnements, les responsables eurent recours à des mesures de sauvetage pour parer à la faillite. Ils firent une offre d'annonces gratuites aux abonnés, ce qui signifiait 75 ct. d'économie par ligne.¹⁶⁷ Ils leur présentèrent, à Paris, leurs services de commissionnaires de marchandises décrites dans le journal, et ils proposèrent même des facilités d'achat aux lecteurs habitant loin de la capitale. Compte tenu des liens organiques inévitables et continus entre le commerce de la mode et le journalisme de mode, une coopération entre les deux secteurs est, notamment en période de difficultés, une constante dans l'histoire de la presse féminine. Dès août 1792, les éditeurs du premier journal de mode avaient eu recours à la vente par correspondance de vêtements ou d'objets de luxe pour éviter la faillite de leur entreprise. Mais force leur fut de constater en mars 1793 que cette mesure ne parvenait pas à endiguer le processus qui allait mener le journal à sa perte.¹⁶⁸

Une autre constante en ces temps difficiles est l'évocation de la longue tradition de la revue. Elle fait penser à la recherche d'une formule incantatoire susceptible d'éviter le naufrage. Enfin, une tentative de faire des économies consista en un changement de l'intervalle de parution. L'illustré passa de cinq à huit jours en novembre 1838, revenant ainsi aux sources des années 1797 et 1798, quand on avait déjà pratiqué ce mode de parution. Autre mesure pour attirer plus de lecteurs : l'augmentation du nombre des pages par cahier, qui doubla de 8 à 16, comme d'octobre 1797 à août 1799.¹⁶⁹ Dernière mesure drastique : l'abandon des magazines identiques ou très similaires au *Journal des Dames et des Modes* publiés au n° 14 de la rue du Helder. Le 25 septembre 1838, *Le Dandy* cessa de paraître, le 22 novembre 1838, *La Réunion des*

¹⁶⁷ La ligne d'une annonce coûtait l'équivalent d'une coupe de cheveux.

¹⁶⁸ Voir Annemarie Kleinert, LA RÉVOLUTION VUE PAR LE PREMIER JOURNAL ILLUSTRÉ PARU EN FRANCE, *Dix-huitième siècle*, 1989, pp. 285-309.

¹⁶⁹ Les années 1798 et 1838 sont les plus volumineuses, avec plus de mille pages chacune, tandis que la plupart des autres années avaient seulement 576 pages. Voir p. 316.

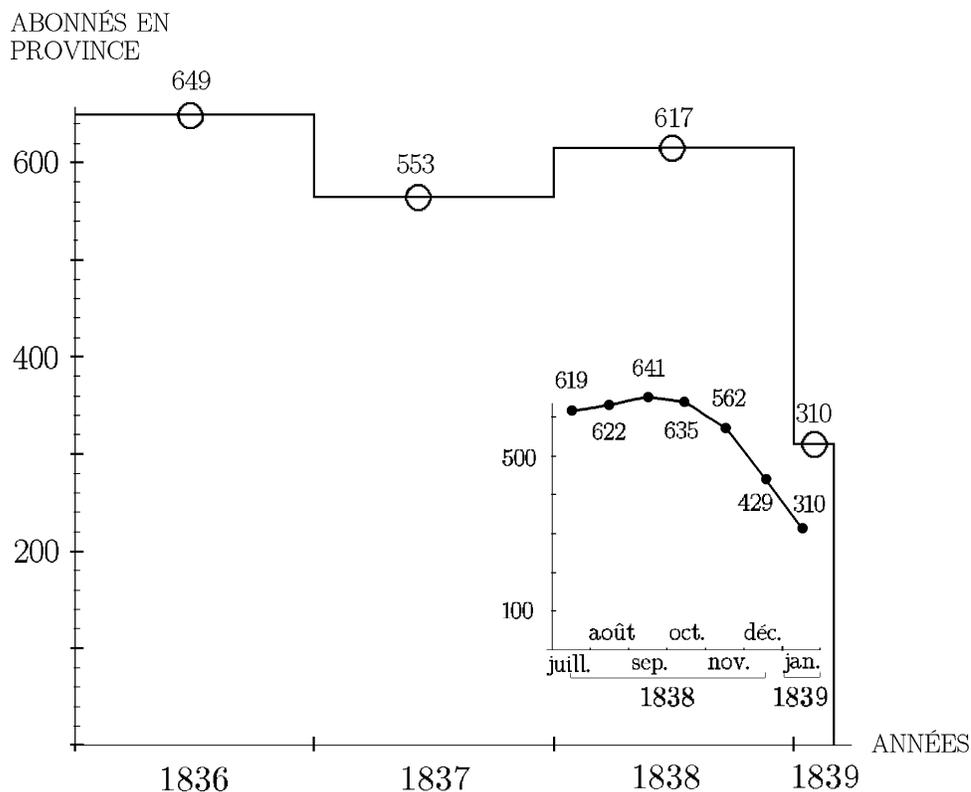


Figure 4.24 Graphique illustrant le déclin des abonnements envoyés en province dans les dernières années de parution du journal, de 1836 à 1839. Le grand diagramme présente les moyennes annuelles, la petite courbe les moyennes mensuelles pour les mois de juillet 1838 à janvier 1839. Ces chiffres sont tirés de documents de la poste (Arch. Nat., cote BB¹⁷ A 86, 8; 99, 14; 109, 2). Pour d'autres chiffres de vente, voir Fig. 3.10.

Modes. Ils furent absorbés par *Le Capricieux* et *La Capricieuse* qui eurent 753 abonnés dans les départements en janvier 1839 (voir plus haut Fig. 4.19).

Mais ces mesures draconiennes ne purent prévenir l'atrophie de l'ancien périodique de *La Mésangère*. Il ne vendit en décembre 1838 que 429 exemplaires dans les départements et 310 en janvier 1839 (Fig. 4.24). Le total vendu n'étant pas connu, on peut calculer, en partant d'une moyenne de quelque soixante pour cent vendus dans les départements, que son tirage était tombé à quelques cinq cents exemplaires en janvier 1839. Pareil résultat s'avérait insuffisant pour couvrir les frais de production. Quant aux autres sources de revenus - annonces, vente séparée de gravures et patrons, commandes de vêtements - elles n'étaient pas en mesure de combler le déficit.

La maison d'édition se résigna donc à fermer les portes du *Journal des Dames et des Modes* ainsi que celles du *Capricieux* et de *La Capricieuse* fin janvier 1839, et à prononcer en même temps la dissolution de l'« Association

universelle . . . ».¹⁷⁰ La dernière illustration du journal de *La Mésangère*, sous le chiffre 3624 du 19 janvier 1839, présente un couple en costume romantique, à taille de guêpe, coiffé de boucles. L'homme est en frac et pantalon, tenant un chapeau-claque en main, la femme en robe à manches à gigot, grand décolleté, jupe aux dimensions démesurées et boucles tire-bouchon.¹⁷¹ La gravure n'est guère réussie, tout comme la première du début avril 1797, que les amateurs de planches de mode ne s'arrachent pas non plus.

La disparition du journal aurait été impossible à imaginer quelques années auparavant. Le 5 juin 1833, on avait encore prédit que l'illustré occuperait "une position qu'il est devenu pour ainsi dire impossible de lui enlever", proclamant dans un élan d'optimisme qu'il survivrait "à tous les recueils de modes qui essaieraient de s'établir en concurrence avec lui". Fanfaronnade commerciale, mais surtout incapacité à faire face aux réalités, refus aussi de reconnaître que les institutions même les plus vénérables ne sont pas éternelles.¹⁷² Ces propos traduisent en même temps la fierté du *Journal des Dames et des Modes*. En fin de parcours, il ne pouvait admettre la fin de sa longue et brillante carrière. Sic transit gloria mundi.

4.6 Les successeurs du célèbre pionnier de la presse de mode

Tout au long de son existence couvrant près de quarante-deux ans, le *Journal des Dames et des Modes* avait tracé la voie à suivre pour la plupart des magazines féminins. Ses premiers concurrents apportaient comme lui un grand soin aux gravures et présentaient un nombre considérable de sujets variés, sur huit pages de texte eux-aussi. Les rivaux des dernières années se sont inspirés de ses efforts pour atteindre un public plus vaste. Ils imitèrent son organisation en association éditant plusieurs périodiques et sa forme de fi-

¹⁷⁰ Aux Archives de Paris, le document D³² U³ 20 n° 144 atteste la dissolution d'une « Société de journaux réunis » le 26 janvier 1839 par le Tribunal de Commerce. Il y est question d'un acte passé devant le notaire Godot, le 13 octobre 1838, et de deux hommes de lettres, alors en charge de la société : Louis François Auguste Lireux et Auguste François Morel. Le document ne permet pas de savoir si cette société est identique à l'« Association universelle des journaux de modes . . . ».

¹⁷¹ Les derniers numéros du journal sont rares. Le Rijksmuseum d'Amsterdam et la bibliothèque du Musée des Arts Déco à Copenhague possèdent le dernier cahier du 19 janvier 1839, donc le numéro 3 de la 43^e année contenant les pages 33 à 48 et les gravures 3623 et 3624, ainsi que le cahier précédent qui est un cahier double comportant les numéros 1 et 2 des 5 et 12 janvier 1839 et les gravures 3619 à 3622. L'avant dernier cahier est encore à la BN, à la Bibl. d'Art et d'Archéologie et au Musée de la Mode et du Costume de Paris.

¹⁷² Son confrère de Weimar, le *Journal des Luxus und der Moden*, avait également disparu après 42 années de publication.

nancement en société par actions. Enfin, ils prirent modèle sur ses différents formats, sa typographie, ses pages de publicité et ses illustrations.

Arrêtons-nous quelque peu sur son rôle de pionnier, notamment dans les dernières années de son existence. Par une démocratisation toujours croissante du contenu, le *Journal des Dames* ... osa répondre aux aspirations du lecteur issu de la moyenne et petite bourgeoisie, mettant à sa portée des indications sur la coupe et la confection des vêtements ou sur les ingrédients à utiliser pour une bonne recette de cuisine. Comptant sur un public dont l'alphabétisation avançait à pas de géant, plusieurs magazines de mode s'engagèrent par la suite dans cette voie dont *Le Journal de l'Ouvrière en Robe* (1838); *Modes Vraies - Travail en Famille* (1850–84) et *Journal de la Fille Laborieuse* (1854). Quelques-uns se spécialisèrent dans la présentation de patrons de couture ou de modèles de travaux à l'aiguille : les *Patrons Modèles Parisiens* (1850); *Le Guide-Sajou, journal complet des ouvrages de dames* (1851–1854); *Les Patrons Mensuels* (1853–65); *Les Patrons Découpés* (1861–70); *Les Patrons Illustrés* (1864–70); *Les Patrons Nouveaux* (1870). D'autres publièrent plusieurs éditions s'adressant chacune à un public différent, aux maîtresses de maison, aux tailleurs ou aux "fashionables" censés s'intéresser exclusivement à la partie "modes". Parmi eux compte *La Fashion* (1839/40) qui eut une édition pour tout le monde et une autre pour les gens du commerce. De même en 1840 *L'Oriflamme des Modes*, qui sortit une édition pour un public plus large, une autre pour les "fashionables" et une dernière pour les tailleurs. Ces journaux reflètent une tendance de la presse féminine typique de la deuxième moitié du siècle où une séparation nette existe entre les périodiques visant un public constitué de toutes les classes sociales et ceux s'adressant à une petite couche fortunée. Cette distinction correspond à une restructuration de l'industrie textile. Vers 1860, quand la Haute Couture prend son essor avec Charles Frédéric Worth, la confection n'est plus le domaine réservé de quelques-uns. On distingue alors la branche du luxe démocratisé de celle de l'élégance élitiste.

Le processus de concentration de la presse de mode dans des organisations éditant plusieurs revues féminines fut aussi une innovation dont les éditeurs du *Journal des Dames* ... ont été les initiateurs. Sa forme d'entreprise appelée « Société des journaux de modes et de littérature » fut imitée d'abord par les propriétaires du *Bon Ton* et du *Confident des Dames*, trois anciens coiffeurs rompus aux affaires.¹⁷³ Dès 1845 ils élargirent leur champ d'action en publiant non plus deux mais plusieurs journaux féminins dans une « Société des journaux de mode réunis ». Devenue société par actions en janvier 1847, cette organisation devint l'une des plus puissantes de la presse

¹⁷³ Ils avaient fondé *Le Bon Ton* en 1834 et un journal à demi-périodicité présentant la moitié du contenu sous le titre *Le Confident des Dames* en 1837.

féminine du XIX^e siècle. Elle eut jusqu'à trente-cinq titres sur la liste de journaux lui appartenant dont neuf en 1847, onze en 1852 et douze en 1866.¹⁷⁴ D'autres hommes d'affaires imitèrent à leur tour ces structures. En 1845, un certain A. Albert fonda la « Société française des journaux de modes ». Enfin en 1885, Paris vit naître la « Société des journaux professionnels aux couturières et confectionneuses » qui publiait *La Couturière* (1885–1914), *Le Luxe* (1885–1904) et *L'Élégance* (1889–1909).

Le fait de partager la propriété du journal entre différents actionnaires fut une autre idée introduite par le *Journal des Dames* ... pour la presse féminine. Parmi les périodiques qui ont suivi l'exemple de 1834 figure *Le Psyché* qui prit en 1836 l'initiative de faire acheter des actions à ses lecteurs, puis *La Sylphide* organisée ainsi en 1841 par son éditeur Villemessant. D'autres sociétés se lancèrent dans la même forme de financement, comme les trois associations aux titres sonores déjà mentionnées ainsi que la « Société Littéraire Universelle » qui s'organisa de cette façon en 1847, avec ses magazines de mode *Le Sylphe* (1847–50), *Le Magasin des Dames* (1847–50) et *Le Moniteur des Demoiselles* (1851–54). Les grands centres de la presse féminine du XIX^e siècle trouvaient leur pendant dans d'autres secteurs industriels. Dans le *Journal des Dames et des Modes* on voit des annonces pour des sociétés par actions pour le charbon, le bitume, l'ébénisterie, la banque ou le textile qui se créèrent toutes à cette époque au risque de devoir disparaître en cas d'échec (voir aussi p. 274). Parmi les nouvelles firmes du textile en figurent deux intitulées « Société des Modes Parisiennes » et « Société La Mode ». Il ne faut pas confondre ces sociétés créées pour la *propagation des modes vestimentaires* avec les entreprises *éditant des journaux de mode*. Les premières proposaient à leurs souscripteurs des vêtements à des prix avantageux, les dernières des périodiques souvent partiellement identiques. Ce fut une politique d'achat, de fabrication et de vente en gros qui contribua ainsi à faire baisser le prix des produits, resté élevé dans les siècles précédents par rapport aux autres coûts de la vie quotidienne.

Le *Journal des Dames et des Modes* s'essaya également à un nouveau format, passant lentement de ses 12 cm sur 20 initiaux au format 16 cm sur 24,5 de la dernière année (voir p. 314). Nombre de journaux de mode agrandirent à leur tour leur format; quelques-uns n'hésitèrent pas à exagérer, voulant impressionner par leur taille et devenant ainsi moins aisés à tenir en main. Les plus grands s'approchaient des dimensions de certains de nos quotidiens : *Le Panorama Fashionable* (1839/40) avait un format de 23 cm sur 31,3; *Mercredi. La Mode Parisienne* (1840/41) s'étalait sur 25,5 cm x 33,7; *La Gazette des Modes* (1841/42) proposait 25 cm sur 36,5, le *Musée des Modes Parisiennes* (1843/44) 25 cm sur 35,9, *La Pie Voleuse* (1843/44) 25 cm

¹⁷⁴ Sur l'histoire de cette société, voir BN 4° Lc¹⁴ 94.

sur 37,5; enfin *Le Follet* de 1872 faisait même 26,5 cm sur 37. Les journaux de mode perdirent ainsi leur aspect de « petits journaux ». Toutefois, le gigantisme en journalisme comme ailleurs n'est pas une garantie de qualité.

Vers 1837, l'illustré montra également le chemin en expérimentant de nouvelles typographies. Le texte de certaines pages fut subdivisé en colonnes verticales, les articles séparés par des vignettes intermédiaires (Fig. 4.25). D'autres éditeurs de journaux féminins imitèrent ces changements. «Le siècle, qui est à l'élégance,» écrit *Paris Élégant* en décembre 1844, «exige chez les journaux de luxe, des vignettes.»¹⁷⁵

Un autre domaine où le *Journal des Dames et des Modes* innova pour la presse féminine fut celui de la publicité. Nous avons vu aux pages 276 et 277 qu'il renonça en fin d'existence à l'opinion de ses premières années selon laquelle une publication pour élégants perdrait sa valeur en acceptant trop d'annonces. Autour de 1837 il évolua vers une politique qui allait annoncer les siècles suivants où cette réclame en vint à être considérée comme un art intéressant en soi. Ceci, nous l'avons vu, effraya bon nombre des abonnés de la classe cultivée qui se retirèrent du journal dès que la partie de l'espace publicitaire devint volumineuse et criarde, estimant que leur périodique devait être basé sur une forme de journalisme artistique et littéraire presque exempt de réclame. Mais l'illustré pressentit que cette voie allait marquer un tournant dans le journalisme. Dans les derniers cahiers de 1838 et en janvier 1839, on trouve même l'annonce d'une agence de publicité qui affirmait que ses services étaient disponibles auprès du bureau du magazine. Quantité de journaux féminins entrevirent bientôt la possibilité de se financer en majeure partie par les recettes publicitaires. L'un d'entre eux fut le périodique *Nouveautés* (1839–1843), titre fondé à l'initiative de la grande maison de mode Popelin-Ducarre dans le but d'y vanter ses marchandises.¹⁷⁶ En 1861, E. de Grenville critique cette orientation de certains journaux de mode, leur reprochant d'avoir conduit «la presse à une situation sans indépendance comme sans dignité.»¹⁷⁷

Enfin, les journaux succédant au célèbre pionnier suivirent sa tendance à présenter un nombre croissant de modèles sur une seule gravure (voir aussi p. 279). Une planche supplémentaire de 1836, exécutée par Lanté et Nargeot, a pour sujet un «Bal Travesti» où grand nombre de personnes portent

¹⁷⁵ Concernant l'importance des vignettes pour la presse de l'époque, voir Ségolène Le Men, LA VIGNETTE ET LA LETTRE, *Histoire de l'édition française*, Paris 1985, pp. 314–327.

¹⁷⁶ D'abord insignifiante, la maison Popelin-Ducarre gagna bientôt en renommée. Frédéric Worth y fit son apprentissage et le couturier Gagelin y installa le siège de sa maison de Haute Couture. Le *Journal des Dames* ... a présenté des modèles de cette maison dès 1834.

¹⁷⁷ E. de Grenville, *Histoire du journal « La Mode »*, Paris 1861, p. 464.



Figure 4.25 Le *Journal des Dames et des Modes* innova dans beaucoup de secteurs. Dans la typographie de la presse féminine, il introduisit des vignettes intercalées entre les passages de texte, ici tirées de livraisons de la deuxième moitié de 1838. Réalisées à l'imprimerie Aubert et Compagnie, elles attestent d'une main artistique.

les vêtements décrits par le journal.¹⁷⁸ Dans la deuxième moitié du siècle, cela devint presque une obsession de la part de la presse féminine que de montrer non pas un ou deux mannequins sur les illustrations mais tout un petit peuple affairé. Ainsi les planches ressemblèrent plutôt à des scènes de genre, n’invitant plus à se perdre dans la contemplation d’un vêtement bien distinct.

Qui étaient les magazines prétendant être les successeurs immédiats du journal? Il faut surtout mentionner parmi eux deux périodiques : *La Sylphide* et *Le Caprice*. *La Sylphide*, fondée en novembre 1839, neuf mois après la disparition du *Journal des Dames et des Modes*, engagea plusieurs collaborateurs de l’ancien magazine de La Mésangère : le dessinateur Pierre Numa Bassaget, ainsi que les journalistes Agathe-Pauline de Bradi, Mme Desbordes-Valmore, Hermance Lesguillon et Marie de l’Epinay. A propos de cette dernière, le directeur de *Sylphide* écrit : “Mme la baronne Marie de l’Epinay traitera la mode avec ce goût, cette grâce et cet esprit que l’on aime tant dans ses livres, et qu’on a tant regretté quand cessa de paraître *la Gazette des Salons*, journal de modes, dont Mme Marie de l’Epinay avait fait une adorable causerie de femme élégante et de femme du monde. *La Sylphide*, aidée de tous les charmes du style et de toute la finesse des aperçus de sa noble collaboratrice, va ressusciter et continuer *la Gazette des Salons*, et elle espère qu’à ce titre les hauts et puissants abonnés de Mme Marie de l’Epinay deviendront les siens.”¹⁷⁹ Annonce pleine d’espoir et en même temps remarque intéressante dans le contexte de l’histoire de l’ancien journal de La Mésangère.

L’autre successeur au titre *Le Caprice* se servit du sous-titre *Journal des Dames et des Modes* dans ses gravures (Fig. 4.26). Fondé en 1841, il avait succédé aux deux titres du *Capricieux* et de *La Capricieuse*.¹⁸⁰ Ces dernières avaient eux-mêmes absorbé en septembre 1838 *Le Dandy*, feuille jumelle du *Journal des Dames et des Modes*, et en novembre 1838 un autre titre partiellement identique, *La Réunion des Modes*. *Le Caprice*, portant plus tard le sous-titre *journal de la lingerie*, fut bientôt en tête de tous les

¹⁷⁸ La gravure non datée est reliée au cahier du 5 janvier 1836 dans l’exemplaire de la Bibliothèque d’Art et d’Archéologie de Paris, à celui du 10 février 1836 dans l’exemplaire de la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris.

¹⁷⁹ J.-H. de Villemessant, *Mémoires d’un journaliste*, Paris 1867, introduction. Villemessant a par ailleurs eu l’idée d’éditer encore une fois le même titre *Gazette des Salons* en janvier 1847, mais sans réaliser plus qu’une déclaration annonçant la prochaine parution de ce titre (Arch. Nat. F¹⁸ 355, 94).

¹⁸⁰ Il n’existe pas d’étude de l’histoire du *Caprice*. Il semble qu’en 1843, il reprend la numérotation d’année du *Caprice, journal des modes* qui avait existé de novembre 1836 à octobre 1837 et qui changea en octobre 1837 son titre en *Le Caprice Parisien*. Par la suite, ce journal parut précisément sous les titres respectifs du *Capricieux* et de *La Capricieuse*, pour redevenir *Le Caprice* en 1841.



Figure 4.26 Gravure du 15 juin 1845 présentée par le périodique *Le Caprice* qui voulait être le successeur du *Journal des Dames et des Modes*, ce qui est indiqué dans son sous-titre. Les deux modèles sont en train de lire le journal que le lecteur tient entre ses mains. La planche fut dessinée par Héloïse Leloir, membre d'une famille qui fit carrière dans la gravure de mode, et elle fut gravée par G.X.G. de Montaut d'Oloron qui collabora à grand nombre de magazines de mode.

périodiques de mode, vendant 5 168 exemplaires en 1845 et 6 265 en 1846.¹⁸¹ Ce succès était probablement dû à l'érotisme de son sujet. Auparavant, les journaux de mode n'avaient présenté la lingerie que de temps à autre (voir Fig. E.10). En en faisant son sujet principal, on comptait attirer des abonnés curieux. "Sans nouveauté, la création d'un nouveau Journal de Modes, à la suite de tous ceux que nous avons déjà, serait une véritable superfétation, une folle entreprise, . . . une mauvaise spéculation," écrivait-il en mars 1841. Dans ce *Caprice*, qui exista jusqu'en 1905, la gravure en couleurs resta d'abord hors texte, en fin de cahier, comme cela avait été l'usage dans le *Journal des Dames* . . . Ce n'est que dans les dernières décennies du siècle qu'elle fut placée à la même page que l'article qui parlait de mode.

Pourquoi les autres éditeurs réussirent-ils là où le *Journal des Dames et des Modes* avait échoué? Un novateur essuie souvent les plâtres et prépare la voie aux changements de l'opinion publique. Les abonnés de la vieille revue de La Mésangère virent que toute cette innovation allait se faire aux dépens de la qualité, qui diminua effectivement avec le changement rédactionnel et administratif et les modifications dans sa présentation. Depuis des décennies, ils avaient reçu un périodique culturel, et non pas un magazine d'information sur la coupe et la confection, ou un périodique à sensation avec une typographie agressive, une publicité criarde et des illustrations surchargées.

En fin d'existence de l'ancien illustré de La Mésangère, beaucoup d'innovations technologiques importantes bouleversèrent le journalisme en général et la presse de mode en particulier : les kiosques à journaux, les presses à métal fonctionnant à la vapeur, les machines d'assemblage mécanique, les automates pour produire du papier continu, l'imprimerie en couleurs, les voitures à machine à vapeur, sur rail appelées chemin de fer et sans rail appelées automobiles, la photographie, enfin les machines plus raffinées à tisser et à coudre. Certaines de ces inventions avaient encore trouvé un écho dans l'ancien journal de La Mésangère. Les voitures à machine à vapeur, par exemple, qui allaient permettre une distribution plus rapide des journaux féminins, fascinaient la rédaction dès le 10 juillet 1831 : "On a fait récemment, en Angleterre, sur la route en fer de Boston, l'essai d'un nouvel appareil appelé *le Phénix*," écrivit-il; "c'est une machine à vapeur au moyen de laquelle douze charriots (sic) et trois cents personnes ont parcouru dix-huit milles dans l'espace d'une heure. A l'aide d'une autre machine nouvelle une voiture, où se trouvaient quarante personnes, a franchi la distance de quarante mille (sic) en une heure également." On parla des automobiles dans

¹⁸¹ Arch. Nat. BB¹⁷ A 145. Le fondateur est le négociant A. Bazille, son directeur-gérant en 1845, Martial Merlin, ses illustrateurs Tavernier, Gouttière et Héloïse Leloir, née Colin. Cette dernière, puis ses trois sœurs, emportent toutes très jeunes des médailles pour leur collaboration à des revues de mode. Leur production est immense (voir André Dupuis, *Une famille d'artistes, les Toudouze-Colin-Leloir (1690-1957)*, Paris : Gründ 1957).

les cahiers des 5 octobre 1832 et 30 septembre 1834, puis de la statistique des voyageurs sur le chemin de fer de Saint-Germain les 31 juillet et 30 septembre 1837 (voir p. 400). Un des premiers accidents ferroviaires est encore relaté par l'édition parisienne le 15 août 1838, peu avant sa faillite.¹⁸²

Une autre invention, celle de la photographie appelée “daguerriotypie” d'après son inventeur Daguerre, qui devait bientôt entraîner le remplacement des gravures de mode par des photos de mode, n'eut plus l'occasion d'être annoncée par le *Journal des Dames et des Modes*. Mais le périodique avait contribué à la célébrité de Daguerre avant cette invention en décrivant sa première découverte du diorama, par exemple dans le cahier du 15 juillet 1838 (voir p. 400). L'homonyme de Francfort du *Journal des Dames et des Modes* publia à partir du mois qui suivit la disparition de l'édition parisienne de l'illustré en 1839, sept articles sur “la miraculeuse invention”. Car ce fut l'année de la reconnaissance mondiale de la photographie. Plus tard, de 1857 à 1859, un autre éditeur présenta à Paris le premier journal avec des photos de mode : *Le Stéréoscope, journal des modes stéréoscopiques*.¹⁸³

Nous avons déjà parlé des autres inventions, celle des kiosques à journaux page 117, celle des machines utiles pour l'imprimerie page 196. L'imprimerie en couleurs fut commentée brièvement dans l'un des derniers articles du *Journal des Dames et des Modes* qui se réfère à l'exposition des produits de l'industrie de 1839. Une médaille d'argent fut alors décernée à ses inventeurs qui, parmi les premiers en France, avaient réussi à imprimer en couleurs, au moyen de rentrés, et en or et argent sur papier de couleur. Enfin, les machines raffinées à tisser et à coudre, inventions faites peu après que le périodique de La Mésangère cessa de paraître, furent d'une importance indirecte pour la presse de mode, car les suites de ces découvertes étaient considérables pour la confection des vêtements, sujet principal des journaux de mode.

Quels sont les autres feuilles de mode prenant la relève du *Journal des Dames et des Modes*? Aux cinq illustrés de modes fondés en 1839 : *Le Propagateur des Modes*, *Paris à la Mode*, *La Fashion*, *Nouveautés* et *La Sylphide*, qui portaient leur nombre total à trente-deux (Fig. 2.1), s'en ajoutèrent une dizaine en 1840 et 1841. Dix se vendaient moins de dix francs, tandis que l'ancien journal de La Mésangère n'avait pas baissé son prix : trente-six francs depuis 1799. En 1860, le lecteur avait le choix entre une soixantaine de revues de modes diverses. Paris lui en offrait environ 75 vers 1875, y compris les magazines spécialisés dans le domaine de la mode masculine, pour adolescents, pour enfants ou pour la famille. On se demande comment tous ces

¹⁸² Sur le rôle des chemins de fer de l'époque, en France et en Allemagne, voir Allan Mitchell, *The Great Train Race ... 1815-1914*, New York, Oxford 2000.

¹⁸³ Sur ce périodique, voir Annemarie Kleinert, FRANZÖSISCHE MODEFOTOGRAFIE IM 19. JAHRHUNDERT, *lendemains*, cah. 23, 1981, pp. 21-51.

périodiques pouvaient espérer faire fortune sur le marché instable de cette presse spécialisée.¹⁸⁴

L'existence d'un si grand nombre de journaux n'était possible que par une lutte qui mobilisait tous les moyens d'une âpre concurrence. Pas de manifestation d'amitié ou de pitié quand l'un d'entre eux faisait faillite. En 1836 encore, lors de la disparition d'un quotidien parisien ayant pour titre *La Quotidienne*, la *Gazette des Salons* s'était lamentée : "Le journal se périt . . . , décrépète. Ses derniers abonnés le délaissent comme les médecins un malade qui n'a plus de chance de salut De quoi se meurt-il? Du désabonnement, cet inévitable choléra qui frappe sans distinction d'âge . . . toutes les existences de la presse." Par contre, quand le même désastre frappa le *Journal des Dames et des Modes* en 1839, à une époque où le créneau des magazines de mode était déjà fort saturé, les concurrents restèrent muets. Aucune fanfare, pas la moindre oraison funèbre. On dut se féliciter d'apprendre la chute d'un rival au passé prestigieux. Sa banqueroute ne pouvait que soulager les publications qui parvenaient encore à subsister.

Même si bon nombre des anciens concurrents et des successeurs du magazine de La Mésangère sont trop insignifiants pour être cités en détail, plusieurs doivent être nommés pour leur longévité exceptionnelle. Pour la première période après 1839, les plus importants sont, par ordre chronologique : le *Petit Courrier des Dames* (47 ans d'existence), *Le Follet* (52 ans), *Le Bon Ton* (50 ans), *Paris Élégant* (44 ans), *La Sylphide* (46 ans) et *Le Moniteur de la Mode* (70 ans); pour les années 1860 : le *Musée des Modes Parisiennes* (53 ans) et *La Mode Illustrée* (77 ans); pour la fin du siècle : *La Mode Artistique* (37 ans), *L'Art et la Mode* (87 ans) et *La Vie Parisienne* (76 ans).¹⁸⁵ D'autres sont remarquables pour leur qualité, par exemple le *Journal des Gens du Monde* de Gavarni (1833/34), qui offre de très belles illustrations, ou *La Dernière Mode* (1874/75) de Stéphane Mallarmé, poète symboliste qui n'hésita pas à éditer et écrire presque tous les articles de ce magazine de mode.¹⁸⁶

¹⁸⁴ Voir l'énumération des journaux de mode publiés en 1875 dans Annemarie Kleinert, « LA DERNIÈRE MODE » : UNE TENTATIVE DE MALLARMÉ DANS LA PRESSE FÉMININE, *lendemains*, 1980, pp. 167–178. La guerre de 1870/71 avait provoqué l'arrêt de la parution de nombreux titres. Pour une bibliographie sommaire des journaux de mode parus jusqu'en 1926, voir Annemarie Kleinert, *Die frühen Modejournale in Frankreich*, surtout pp. 308–319, et R. Gaudriault, *La Gravure de mode . . .*, pp. 158–198.

¹⁸⁵ N'y figurent pas les journaux destinés aux gens de métier comme tailleurs ou modistes qui ont égalé ou dépassé en longévité le journal de La Mésangère, par exemple *L'Observateur et le Narcisse réunis* (42 ans) et le *Journal des Marchands Tailleurs* (73 ans).

¹⁸⁶ A tort, Béraldi a contesté l'intérêt artistique des publications de mode de cette époque (*Les Graveurs du XIX^e siècle*, vol. VI, p. 230). Sur l'histoire du journal de Mallarmé, voir Annemarie Kleinert, l'essai cité à la note 184.

Dans une histoire des successeurs, les titres homonymes du *Journal des Dames* . . . occupent une place à part. En décembre 1845, Charles Richomme fonda un *Journal des Dames* qui évoquait la tradition du magazine de l'ancien abbé. Ce titre présenta surtout des gravures dessinées par l'artiste Anaïs Toudouze, "qui ne cessera de produire régulièrement ses œuvres dans presque tous les journaux de mode de son temps".¹⁸⁷ Elle était la sœur d'Héloïse Leloir qui travaillait pour *Le Caprice*. Les articles de cet illustré s'adressaient à l'élite intellectuelle. Ils étaient rédigés par Fanny Richomme, féministe et ancienne éditrice du *Journal des Femmes*. Au rythme d'une livraison tous les dix jours, le périodique perdura jusqu'en janvier 1863, après avoir changé de titre en 1856 et pris le nom de *Journal des Dames et le Messager des Dames et des Demoiselles*.¹⁸⁸

Un second périodique intitulé *Journal des Dames* parut en 1851 à Bruxelles comme édition jumelle du *Moniteur de la Mode* de Paris. Il changea de titre en 1854 pour devenir jusqu'en 1902 le *Journal des Dames et des Demoiselles, guide complet de tous les travaux de dames*. Pendant très longtemps, ce magazine fut la propriété de la « Société des journaux de modes réunis » dirigée par C.A. Goubaud qui éditait à Paris et à Bruxelles.

En 1876, la fondation d'un *Journal des Dames* fut envisagée par Alfred Pierre François Poulin, ancien employé comptable à l'imprimerie Paul Dupont, qui voulait engager sa femme et une certaine Mlle Jousseaumé comme rédactrices. Cet hebdomadaire "non politique" n'a probablement jamais paru. On a seulement la déclaration de Poulin auprès du bureau de la Librairie et l'accord du préfet de police vu l'intégrité du demandeur.¹⁸⁹

Un homonyme du titre entier *Journal des Dames et des Modes* parut au XX^e siècle, de 1912 à 1914, au moment même où l'on commençait à évoquer la série *Modes et Manières du Jour* (1798–1808) de La Mésangère sous le titre de *Modes et manières d'aujourd'hui* (1912–1920 et 1922).¹⁹⁰ Cet homonyme, publié au 62, rue de la Boétie, chercha à faire revivre la phase de grandeur du magazine de l'ancien abbé. Il imita non seulement son titre

¹⁸⁷ Née de la famille Colin, célèbre dans la gravure de l'époque, elle a exécuté des planches de 1840 à 1899. Voir R. Gaudriault, *La Gravure de mode . . .*, p. 78; deux de ses planches sont reproduites dans ce dernier ouvrage.

¹⁸⁸ Peu après l'absorption des 600 souscripteurs de ce périodique par le *Messager des Dames et des Demoiselles*, mensuel fondé par Félix Théodore Ducessois en octobre 1854 (Arch. Nat. F¹⁸ 368 - 56), Richomme publie quelques pages sur l'histoire du *Journal des Dames* de 1759 et sur celle du *Journal des Dames* de La Mésangère (article cité à la p. 12).

¹⁸⁹ Arch. Nat. F¹⁸ 368 - 54, 12 juillet 1876.

¹⁹⁰ Les illustrations de *Modes et manières d'aujourd'hui* furent dessinées par Georges Lepape, Charles Martin, Georges Barbier, A. Marty, R. Bonfils et Siméon, les commentaires écrits par G. d'Houville. Tirés à 300 exemplaires, les cahiers de chaque année furent reliés et pourvus d'une couverture illustrée. On a 7 albums de 84 planches.

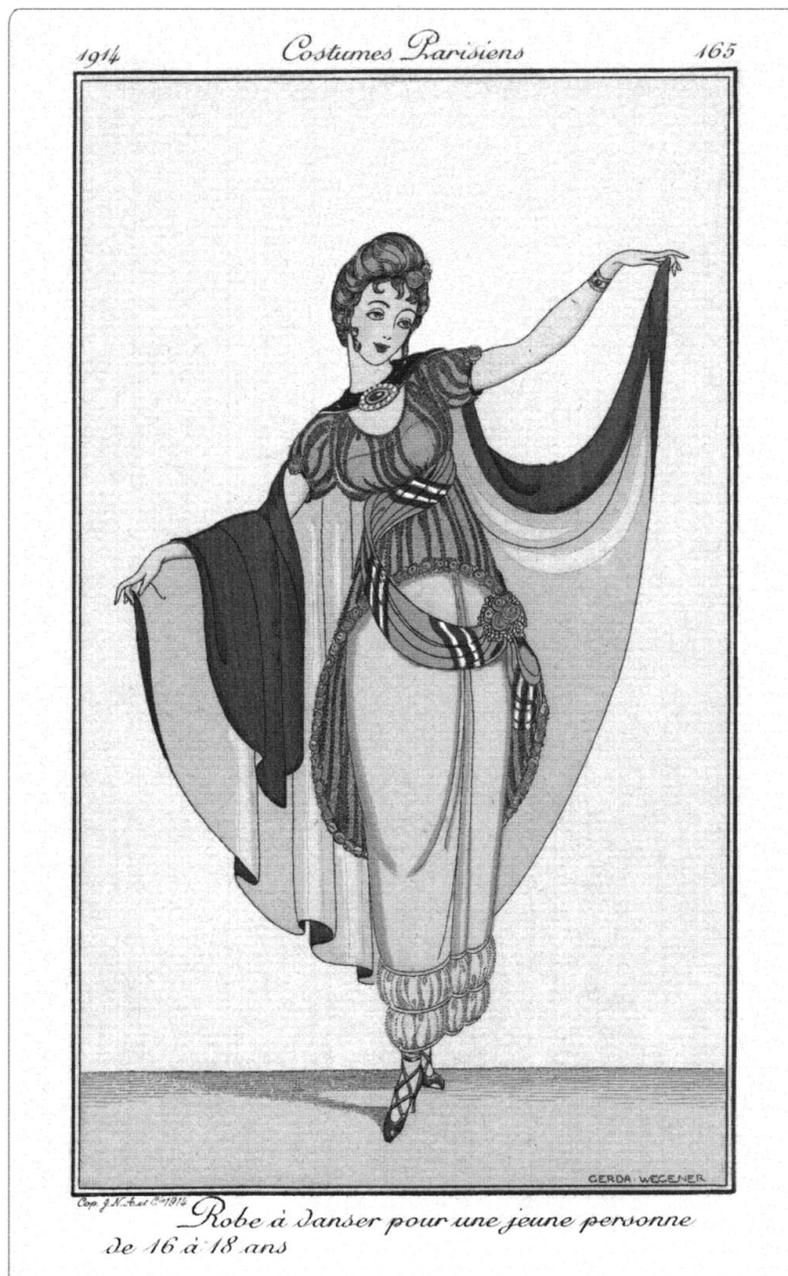


Figure 4.27 Au XX^e siècle, un autre *Journal des Dames et des Modes* évoque l'ancien magazine de La Mésangère. De 1912 à 1914, il calque jusqu'au moindre détail la présentation de son homonyme du XIX^e siècle. Ses planches sont de très bonne qualité et se vendent aujourd'hui à un prix tout aussi élevé que les meilleures gravures de mode du siècle précédent. Ici une planche exécutée par l'artiste danois Gerda Wegener (1885–1940).

mais aussi son petit format, sa typographie, sa mise en page et son papier vélin.¹⁹¹ Presqu'exempts de publicité et de vignettes, ses huit feuillets, son tirage de mille deux cents cinquante exemplaires, son évocation variée de la société de l'époque et ses petites eaux-fortes précieuses rappelèrent sciemment la première phase de grandeur de son modèle publié un siècle plus tôt. On calqua de la reliure annuelle en maroquin fin, identique à celui de l'original, jusqu'à la légende des planches qui portent également en haut des feuilles *Costumes Parisiens* (Fig. 4.27).

Tout comme au XIX^e siècle on engagea pour ce *Journal des Dames et des Modes* de grands artistes pour exécuter les illustrations, comme Paul Iribe, Georges Barbier et Gerda Wegener. Ce fut en quelque sorte la réalisation d'un vieux rêve de La Mésangère, qui avait écrit le 5 août 1818 : "Peut-être un jour, dans des siècles à venir, quelque grand écrivain sera-t-il bien aise de trouver nos gazettes." Anatole France fut l'une des personnes y engagée. Le journal fut fondé grâce à l'initiative de Tom Antongini, secrétaire et ami de Gabriele D'Annunzio et écrivain lui-aussi, qui réalisa cette réincarnation de l'illustré de La Mésangère, aidé par un certain Jacques de Nouvion, journaliste et co-directeur de la feuille. Ce dernier écrivit la préface de ce trésor pour bibliophiles : "Il renaît pour les curieux . . . que ne contentent pas les journaux de modes tirés à plusieurs milliers et illustrés par la photographie . . . le vieux classique des modes d'autrefois." Les deux journaux diffèrent toutefois sur un point. La version moderne fut loin d'atteindre la pérennité de son illustre prédécesseur : elle cessa de paraître au début de la Première Guerre mondiale.¹⁹² Très recherchées par les collectionneurs, ses illustrations atteignent aujourd'hui de bons prix. Une partie d'entre elles, au nombre de 186, a été publiée en fac-similé de deux volumes par l'éditeur Ricci de Milan en 1979, avec une introduction de Cristina Nuzzi, sous le titre *Costumes Parisiens. Journal des Dames et des Modes. 1912-1914*.

Plus nombreuses que les tentatives de faire reparaître un homonyme entier furent les contrefaçons isolées de certaines gravures. En 1864, Hippolyte et Polidor Pauquet ont dessiné et gravé une suite d'estampes sur les *Modes et costumes historiques*, dont les numéros 88 à 93 furent inspirés des illustrations de La Mésangère. François Courboin a fait de même en 1898, dessinant 50

¹⁹¹ A propos du un papier vélin appelé "papier de Hollande", marque de papier particulièrement appréciée, fabriquée à l'origine en Hollande et imitée en France, on apprend par Colas (n^o 1567) que la plupart des exemplaires de ce journal étaient tirés sur ce papier. Une petite quantité d'exemplaires, cinq numéros, étaient tirés sur un papier appelé "ancien Japon", vingt-cinq exemplaires sur "Japon impérial". Il se peut que son homonyme du XIX^e siècle ait également eu des tirages sur ces papiers.

¹⁹² Il se présente dans les bibliothèques comme reliés en cinq volumes : 1^{er} volume : 1^{er} juin au 20 décembre 1912; 2^e volume : 1^{er} janvier au 20 juin 1913; 3^e volume : 1^{er} juillet au 20 déc. 1913; 4^e volume : 1^{er} janvier au 20 juin 1914; 5^e volume : 1^{er} juillet au 1^{er} août 1914.

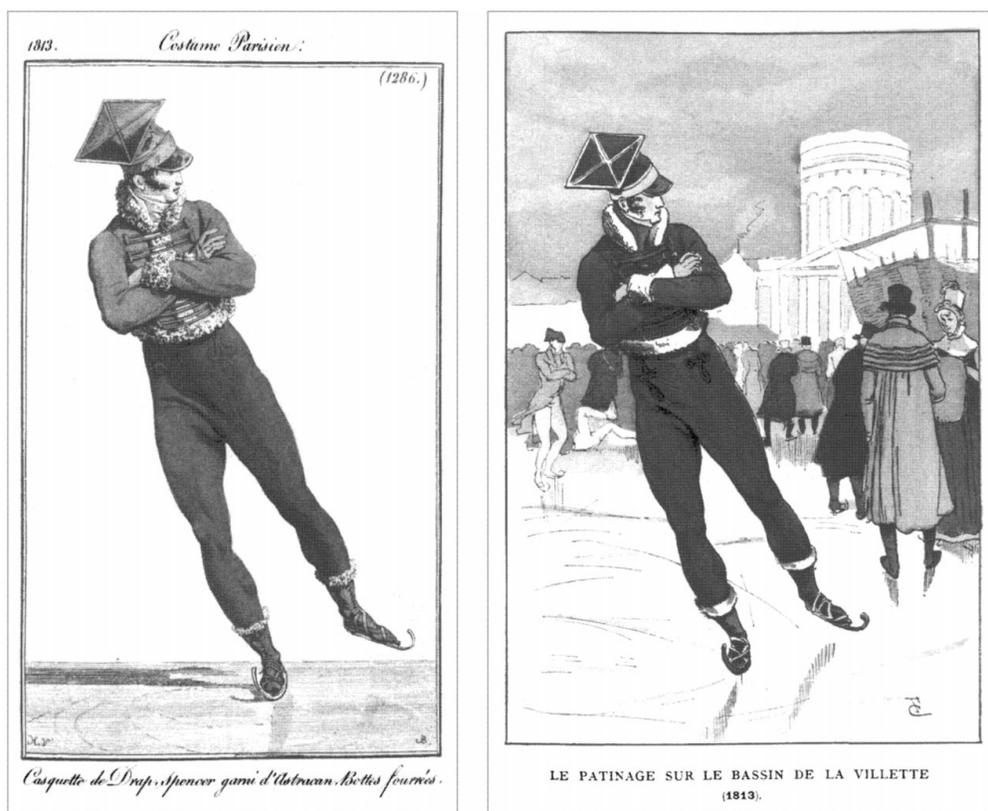


Figure 4.28 A la fin du XIX^e siècle, certains dessinateurs s'inspirent des gravures du *Journal des Dames et des Modes* pour illustrer l'histoire du costume. Ici à gauche la gravure 1286 du périodique de La Mésangère, dessinée par Horace Vernet et gravée par Baquoy le 25 janvier 1813, imitée à droite par une aquarelle de François Courboin qui invente un autre arrière-plan en 1898.

aquarelles sur les modèles de l'ancien périodique (Fig. 4.28).¹⁹³ Henri Boutet s'inspira en 1902 des planches du *Journal des Dames et des Modes* dans son ouvrage sur *Les Modes féminines du XIX^e siècle*, avec une préface de Jules Claretie. Ses contrefaçons sont moins proches de leurs modèles que celles de Courboin. Ce même Henri Boutet a choisi le pseudonyme de La Mésangère dans un petit ouvrage de 126 pages intitulé *Physiologie des gens de Paris*, ouvrage qui figure sous le nom de La Mésangère dans le catalogue des auteurs

¹⁹³ Ses dernières aquarelles sont publiées dans un ouvrage édité par Octave Uzanne, intitulé *Les Modes de Paris ... 1797 à 1897*. Courboin a combiné pour sa planche 1 les gravures 5 et 155 de l'ancien journal de La Mésangère. Pour les illustrations 95, 96, 382 et 1286, il a inventé un autre arrière-plan.

de la BN. En choisissant ce pseudonyme, il a profité de la renommée d'un des plus grands experts en la matière. Mais son livre ne rappelle que vaguement les publications de l'ancien abbé. Son texte est plutôt proche des nombreuses chroniques sur les Parisiens parues au XIX^e siècle, et les dessins du livre rappellent plutôt les illustrations de Daumier.

Les multiples contrefaçons, aux XIX^e et XX^e siècles, témoignent du fait que le journal de La Mésangère est vraiment devenu un « classique » parmi les journaux de mode. On ne cessera de le copier, de s'inspirer de ses figures, de les reproduire pour illustrer certains aspects de la vie des XVIII^e et XIX^e siècles, et d'y recourir pour découvrir des faits historiques ignorés. Peut-être fera-t-on renaître son souvenir au XXI^e siècle, soit dans des ouvrages présentant des reproductions d'années complètes du journal, soit dans un périodique à l'image de celui de La Mésangère qui retiendra comme celui-ci ce que la civilisation française peut avoir d'admirable et d'irremplaçable.